



**ALFRED MAURY**

# LES FÉES





## LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses admirations avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

Trop d'ouvrages essentiels à la culture de l'âme ou de l'identité de chacun sont aujourd'hui indisponibles dans un marché du livre transformé en industrie lourde. Et quand par chance ils sont disponibles, c'est financièrement que trop souvent ils deviennent inaccessibles.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

## LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat. Vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Alfred Maury

# LES FÉES AU MOYEN ÂGE

Suivi de

NOTICES DE FOLKLORE  
ET D'HISTOIRE



© Arbre d'Or, Genève, janvier 2007  
<http://www.arbredor.com>  
Tous droits réservés pour tous pays

# LES FÉES AU MOYEN AGE

## CHAPITRE I :

### LES PARQUES ET LES DÉESSES-MÈRES

Le sentiment religieux s'éveille, chez tous les hommes, en présence du spectacle imposant de la nature ; mais suivant la physionomie de celle-ci, il prend un caractère différent et s'attache à des objets divers. Sous le ciel brumeux et triste de la Celtique ou de la Germanie, l'esprit n'est point affecté des mêmes impressions que sous le soleil brûlant de l'Afrique, ou sous l'atmosphère molle et vaporeuse de la Toscane. Devant les granits sévères de l'Armorique que la mer vient souvent ronger de ses flots écumeux, à l'entrée de ces forêts ténébreuses et profondes, telles que l'Erzgebirge ou les Ardennes, le long de ces fleuves majestueux aux bords romantiques et solitaires, comme le Rhin ou la Loire, au milieu de ces landes stériles, de ces immenses bruyères, de ces dunes mobiles de l'Aquitaine ou de la Domnonée, l'imagination est saisie d'une pensée grave et rêveuse ; elle ne s'allume pas d'un enthousiasme soudain ; elle ne se berce pas d'idées voluptueuses et riantes, comme elle le fait en face des scènes grandioses de l'Inde ou de l'Égypte, des vallées fraîches et fleuries de la Thessalie, des jardins magnifiques de la Perse. La pensée religieuse semble grandir avec la végétation, avec la force vitale d'expansion qui nous entoure. On pourrait la comparer à cette herbe modeste et humble de taille qui parcourt en un an le cercle de ses destinées, mais qui, transportée sous un climat plus actif, sous l'influence d'agents atmosphériques plus énergiques, s'élance fièrement en arbuste ligneux et se transforme même en un arbre d'une majestueuse prospérité !

L'étude des religions met tous les jours en lumière ces oppositions dans le caractère des croyances de chaque peuple, nées de la dissemblance des contrées qu'ils habitent. Qu'il y a loin de ce Dieu si vaste et si incompréhensible des Hindous, de ce Brahma, qui se cache dans des profondeurs insondables pour l'intelligence humaine, à ce Dieu informe du Kamtschadal, dont la figure est un pieu grossièrement taillé, planté près du foyer d'une yourte misérable ! On comprend donc que dans la Germanie, la Gaule et l'Helvétie, la religion ne se manifestât pas avec le gracieux cortège dont elle s'entourait dans la Grèce. Un site monotone et austère n'évoquait, dans l'âme des Celtes hardis et farouches, que des croyances terribles, que des conceptions religieuses simples et sévères comme la nature

qui les environnait. Des divinités impitoyables régissaient à leurs yeux l'univers et faisaient pleuvoir sur les mortels les désastres et les maladies. Pour les nations septentrionales, aux regards desquelles s'offraient sans cesse des scènes de mort et de destruction, le spectacle effrayant de longues nuits, la pensée du néant venait se mêler à toutes les croyances et les dominait tout entières. Le trépas, la terreur, la souffrance semblaient des caractères plus particuliers aux Dieux que l'amour, la justice et la bonté; ces fléaux étaient les attributs divins par excellence, et tant paraissait fatale et nécessaire aux Scandinaves cette loi de la destruction et de la mort, qu'ils y soumettaient leurs divinités elles-mêmes, lors de ce grand crépuscule qui devait éclairer les derniers instants de la nature.

Les météores étonnaient surtout l'esprit de ces anciens peuples, et c'était dans ceux dont ils redoutaient davantage les effets qu'ils reconnaissaient plus particulièrement l'intervention divine. Taranis<sup>1</sup> frappait souvent de la foudre la cime orgueilleuse de leurs montagnes, et Circius<sup>2</sup> faisait souffler un vent desséchant et impétueux. Au sein de cette Gaule que le soc de la charrue n'avait pas encore transformée en un des pays les plus riches de l'Europe, l'eau, la terre, la pierre et le bois, éléments premiers de l'industrie, étaient presque les seuls dons que le créateur eût départis aux habitants, dons précieux qui leur apparaissaient comme autant de divinités bienfaisantes révélant leur présence par ces objets grossiers en apparence, et dont la puissance mystérieuse devait être invoquée et bénie.

Antérieurement au druidisme, né des croyances orientales, l'adoration des fleuves, des forêts, des pierres, des lacs, des monts et des fontaines constituait tout le culte de nos ancêtres. Le druidisme ne le détruisit pas, il se combina seulement avec lui<sup>3</sup>. L'épigraphie latine ne laisse aucun doute à cet égard<sup>4</sup>. Les Vosges étaient pour les Celtes le dieu Vosegus<sup>5</sup>, les Alpes, le dieu Poeninus<sup>6</sup>; la forêt des Ardennes, la déesse Arduinna<sup>7</sup>; le Rhin<sup>8</sup>, le Danube<sup>9</sup>, étaient honorés comme des divinités; les sources thermales étaient invoquées sous le nom

<sup>1</sup> Lucain, *Pharsalia*, lib. I., v. 446.

<sup>2</sup> Voyez, sur ce dieu, D. Martin, *Religion des Gaulois*, t. II, liv. IV, ch. ix.

<sup>3</sup> V. Maxime de Tyr, discours XXXVIII.

<sup>4</sup> MONTI | BVS Q. G. | AMOBNVS. | S. V. L. M. (Inscription trouvée à Auch. Orelli, *Inscr. lat. select.*, n° 2107. — SEX ARBORIBVS. | Q. RVFIVS. | GERMANVS. V. S. (Inscription trouvée au même lieu, *apud* Orelli, n° 2108.

<sup>5</sup> Orelli, *ibidem*, n° 2072.

<sup>6</sup> Tite-Live, t. XXI. c. 38.

<sup>7</sup> Orelli, n° 1960.

<sup>8</sup> Brambach, *Corpus inscriptionum rhenanarum*, n° 647; et Orelli, n° 1650.

<sup>9</sup> Cf. Am. Thierry, *Histoire des Gaulois*, 2<sup>e</sup> édit., t. II, ch. i, part. 2, p. 69; et Orelli, *Inscriptiones latinae selectae*, n° 1651.

du dieu Borvo, du dieu Grannus, sous ceux des déesses Damona ou Sirona<sup>10</sup>, etc. Rome, qui plaçait dans son Panthéon les dieux de tous les peuples qu'elle soumettait à son empire, confondit dans son vaste polythéisme les divinités de la Gaule et de la Germanie, et lorsque les inscriptions nous révèlent l'existence de divinités topiques, de croyances locales, elles nous les montrent déjà transformées par l'influence latine. Le nom du dieu romain est joint à celui du dieu gaulois avec lequel il offrait quelque analogie. C'est ainsi qu'Ogmios devint Hercule Ogmios; Grannus, Apollon Grannus; Camulus, Mars Camulus; Abnoba et Arduinna, Diane Abnoba et Diane Arduinna; Visucius, Mercure Visucius. La racine de ces vocables divins, étrangère au latin, dénonce la confusion que le peuple roi s'efforçait d'opérer entre toutes les religions, pour les ramener à la sienne et étreindre par un même lien sacerdotal ceux qu'il étreignait déjà par un même lien politique<sup>11</sup>. Quelquefois le nom primitif du dieu a tout à fait disparu; le nom latin est resté seul. Mais malgré cette substitution d'un nom nouveau, il est presque toujours aisé de reconnaître la divinité nationale originale. Que de fois on a retrouvé dans la France et l'Allemagne des inscriptions qui sont relatives aux Nymphes, aux *Suleviae*, aux Sylvains, aux *Junones*, et qui font voir combien le culte de ces divinités secondaires était répandu dans les contrées gauloises et germaniques! Tantôt c'est un *Praefectus aquae* qui, sur les bords du Rhin, dresse un autel aux nymphes qui président aux ondes sacrées du fleuve<sup>12</sup>; tantôt c'est une druidesse, Arété, qui, sur l'ordre d'un songe, consacre un *ex-voto* aux sylvains et aux nymphes du lieu<sup>13</sup>; une autre fois ce sont des charpentiers (*tignarii*) de Feurs qui réparent un temple de Sylvain<sup>14</sup>. Ne sont-ce pas là des monuments qui attestent que le culte des bois, des eaux et des fontaines s'était encore conservé dans la

<sup>10</sup> Brambach, *Corpus inscr. rhen.*, n° 919 et 1597. Lorsque le culte romain eut remplacé le paganisme gaulois, Vénus Anadyomène fut substituée peut-être à Damona et à Sirona, tout comme Apollon à Borvo et à Grannus; au moins le grand nombre de statuettes de cette déesse, qu'on a trouvées dans des thermes établis par les anciens près des sources minérales, le donnerait à penser. Plusieurs de ces statuettes ont été découvertes à Vichy.

<sup>11</sup> « Rome se soumit elle-même aux divinités étrangères elle les reçut dans son sein, et par ce lien, le plus fort qui soit parmi les hommes, elle s'attacha des peuples qui la regardèrent plutôt comme le sanctuaire de la religion que comme la maîtresse du monde. » (Montesquieu, *Politique des Romains dans la religion*.)

<sup>12</sup> IN. H. D. D | DEABVS NYMPHIS SIGNA ET | ARAM. G. CARANTINIVS. | MATERNV | S. PRAEFECT | VS. AQVE. | V. S. L. L. M. (Inscription trouvée à Castel, près de Mayence (Brambach, *Corpus inscr. rhe.*, n° 1329).

<sup>13</sup> SILVANO. | SACR. ET. NYMPHIS. LOCI. | ARETE. DRVIS. | ANTISTITA. | SOMNIO. MONITA. | D. — Inscription trouvée, dit-on, à Metz, *apud* Robert et Cagnat, *Epigraphie de la Moselle*, p. 89; elle a disparu et son authenticité peut être contestée.

<sup>14</sup> NVMIN. AVG. DEO. SILVANO | FABRI. TIGNVAR. | QUI. FOR. SEGVS. CONSISTVNT. | D. S. P. P. (Aug. Bernard, *Description du pays des Segusiaves*, page 54).

Gaule pendant la domination romaine ? Dans ce lac dédié à Apollon et situé près de Toulouse, lac qui recevait les offrandes d'or et d'argent qu'y venaient jeter les Tectosages, ne retrouve-t-on pas également l'antique adoration des eaux<sup>15</sup> ?

Non seulement les peuples de la Gaule et de la Germanie adressaient leurs vœux aux agents physiques de la nature qui étaient pour eux les manifestations de puissances divines cachées, mais chaque ville plaçait encore son territoire sous la garde d'une divinité particulière avec laquelle cette ville, ce territoire étaient pour ainsi dire identifiés. Cette croyance à des divinités autochtones et topiques, vestige épuré du fétichisme plus grossier dans lequel la terre elle-même recevait un culte, exerçait une heureuse influence sur le patriotisme des Gaulois ; elle attachait, par le lien le plus sacré, l'homme au sol qui l'avait vu naître en transformant ce sol même en une divinité qui vivait en lui et en protégeait les habitants. Les dieux ne faisaient qu'un avec la patrie : abandonner son toit, sa cité, c'était quitter sa religion. Cette idée empêcha plus d'une fois le Gaulois, prêt à émigrer, de délaisser un sol ingrat pour une terre plus féconde ; elle contribuait aussi à réveiller, dans l'âme de celui qui avait quitté sa demeure, la pensée du retour. Il n'y avait pas, sans doute, que les Gaulois et les Germains qui eussent ainsi divinisé leurs villes, afin d'y attacher davantage les citoyens ; dans toute l'antiquité, chaque peuple eut ses dieux, comme ses lois, distincts de ceux des autres peuples ; dieux qui prenaient fréquemment leur nom de celui de la nation ou de la cité qui les invoquait. Athènes et Rome, personnifications des deux plus célèbres villes de la Grèce et de l'Italie, étaient regardées comme des déesses. Mais chez les Gaulois, cette localisation religieuse était le fondement même de leur mythologie<sup>16</sup>. Chaque divinité était affectée à une ville, à laquelle elle empruntait son nom : *Nemausus* veillait sur Nîmes, *Vesontio* sur Besançon, *Luxovius* sur Luxeuil, *Bibracta* sur Beuvray. Plus souvent, c'étaient plusieurs divinités réunies qui étendaient à la fois leur protection sur une peuplade, sur un territoire. On ne les désignait pas par un autre nom que celui de cette même peuplade, de ce même territoire. A Rumenheim, elles s'appelaient *Rumanehae*<sup>17</sup> ; à Hamm, *Ha-*

---

<sup>15</sup> Aulu-Gelle, lib. III. ch. ix ; Orose, lib. V, ch. xv ; Cicéron, *De natura Deorum*, lib. III, n° 21.

<sup>16</sup> C'est ce qui nous est démontré par les fréquentes inscriptions que l'on trouve dans la Germanie et la Gaule, et qui sont consacrées au *genius loci*. Les Romains avaient substitué cette divinité, qui appartenait à leur religion et auquel ils associaient toujours un grand dieu, à la divinité topique. (Fr. Lehne, *Sammtliche Werke herausgegeben von Külb*, t. I, p. 190 et suivantes).

<sup>17</sup> Brambach, *Corpus inscriptionum rhenanarum*, n° 297, 563 et 601.



*mavehae*<sup>18</sup>; à Trèves, *Trevera*<sup>19</sup>; *Vacalinehae* à Wachlendorf<sup>20</sup>; chez les Gallaici ou Callaici, *Gallaicae*<sup>21</sup>; et lors même qu'on ne reconnaît pas quel était le peuple qui les honorait d'une manière spéciale, la terminaison seule de leur nom indique qu'il est dérivé d'un nom de peuple ou de ville<sup>22</sup>.

Ces divinités étaient ordinairement représentées par trois femmes portant dans leurs mains des fleurs, des fruits ou des pommes de pin<sup>23</sup>; les inscriptions de la période romaine leur donnent le nom générique de *matrae*, emprunté sans doute à la langue gauloise, ou ceux de *matres* et *matronae*<sup>24</sup>. Ces deux derniers vocables, empruntés à la langue latine, font voir que le polythéisme romain s'était associé ces divinités locales. De même qu'il substituait les nymphes, les sylvains et les *campestres* de l'Italie aux esprits des rivières, des bois et des fontaines, adorés dans la Celtique, il remplaçait les divinités topiques dont nous venons de parler, par les *Fata* ou *Parcae*. Celles-ci rappelaient en effet par leurs attributs les *deae patriae* et *indigenes* de la Gaule et de la Germanie. Dans l'antiquité, les Parques veillaient à la prospérité des hommes, présidaient à leurs destinées comme les *matrae* ou *matrones* gauloises; comme elles, elles protégeaient les villes et les nations.

Les Parques, Μοῖραι, avaient été d'abord chez les Grecs en nombre indéterminé, ou, pour mieux dire, la Parque fut à l'origine la déesse des destinées de chaque mortel. Plus tard on fixa le nombre des Parques à trois; d'après la donnée d'Hésiode<sup>25</sup>, on les nomma Lachésis, Clotho et Atropos; on les appelait tantôt

<sup>18</sup> *Ibidem*. n° 621.

<sup>19</sup> *Ibid.* n° 149.

<sup>20</sup> *Ibid.* n° 529-531.

<sup>21</sup> Keysler, *Antiquitates selectae septentrionales et celticae*, p. 436.

<sup>22</sup> Tels sont: le surnom de Vediuntae qui figure dans deux inscriptions trouvées près de Nice (*Corpus inscriptionum latinarum*, t. V, n° 7871-7873); celui de *Gerudiatae* qu'on lit sur un autel trouvé à Saint-Estève en Provence. (*Corpus inscriptionum romanorum*, t. XII, n° 305) le surnom de *Cesaienae* qu'on voit dans une inscription du Musée de Manheim (voir la note suivante, et celui de *Mopates*, sur une inscription trouvée à Ninieue (Brambach, *op. laud.*, n° 71).

<sup>23</sup> Dans une inscription trouvée à Juliers, en 1784, on voit trois figures de femmes qui tiennent des corbeilles pleines de fruits; on y lit: MATRON. CESAIENIS. | M. IVL. VALENTINUS. | ET. IVLIA. IVSTINA. | EX. IMPERIO . IPSARUM. L. M. (Graff, *Das Grossherzogliche Antiquarium in Mannheim*, t. I, p. 16; cf. Brambach, *Corpus inscr. rhenanarum*, n° 613). Sur une inscription trouvée à Antweiler, près de Wachlendorf, et qui porte: MATRONIS . VACALLINEHIS TIB . CLAVDI. | MATERNVS. IMP . M. | ..... L. M., on voit aussi trois femmes portant des fruits dans leur sein (Steiner, *Codex inscr. romanorum Rheni*, n° 908; cf. Brambach, n° 529). Un autel votif, encastré jadis dans le portail de l'église d'Ainay, représente également ces trois femmes portant des pommes de pin; on y lit l'inscription: MAT . AVC . PHLEGON. MED. (Allmer et Dissart, *Musée de Lyon, inscriptions antiques*, t. III, p. 15). Voir aussi *le Culte des Matrae dans la cité des Voconces*, Paris, 1880, in-8° (H. Champion).

<sup>24</sup> Orelli, *Inscriptiones latinae selectae*, n° 2085.

<sup>25</sup> Hésiode, *Théogonie*, v. 217.

filles de Jupiter et de Thémis<sup>26</sup>, tantôt de l'Erèbe et de la Nuit<sup>27</sup>, tantôt du Temps et de la Nuit ou de la Terre et de la Mer<sup>28</sup>. On leur attribua également pour mère, la Nécessité<sup>29</sup>. On les représentait dans des monuments votifs presque semblables à ceux que nous avons trouvés existants pour les déesses-mères<sup>30</sup>. On figurait les Parques couronnées de fleurs, avec un sceptre ou bâton à la main<sup>31</sup>; on leur dressait des temples et des autels<sup>32</sup>.

On possède un certain nombre d'inscriptions latines consacrées aux Fata ou Parcae<sup>33</sup>. On en reconnaît généralement trois, qui répondaient au passé, au présent et à l'avenir. On les représentait par trois femmes qui filaient les destinées humaines: Tria autem Fata fingunt, dit Isidore de Séville<sup>34</sup>, in colo et fuso, digittisque fila ex lana torquentibus propter tria tempora. L'une, le Passé, formait le fil; la seconde, le Présent, le tissait; la troisième, le Futur, le rompait. Unde etiam tres Parcas voluerunt, dit Lactance<sup>35</sup>, unam quae vitam hominibus ordiatur, alteram quae contexat, tertiam quae rumpat ac finiat. Les trois Parques portaient le nom de Nona, Decima et Parca. Voici ce que nous dit à ce sujet Varron, dans un passage que nous a conservé Aulu-Gelle<sup>36</sup>: Antiquos autem Romanos Varro dicit nomina Parcis tribus fecisse, a pariendo, et a nono atque decimo mense. Nam Parca, inquit, immutata littera una, a partu nominata; item Nona et Decima a partus tempestivi tempore.

Les *Fata* se rattachaient en outre aux Junones, aux *Campestres*, aux *Nymphae*, à toutes les divinités champêtres. Le nom de *Fatuae*, souvent donné aux nymphes, était emprunté à la même racine que le nom de *fatum*<sup>37</sup>. Ce radical *fat* renfermait l'idée d'avenir et de destin. Les Parques tenaient ainsi à la fois des divinités champêtres et des divinités généthliques; et si, d'une part, elles partageaient, avec Lucine et les *Junones*, les fonctions d'*obstetrices*<sup>38</sup>, de l'autre, elles étaient

<sup>26</sup> Hésiode, *Théogonie*.

<sup>27</sup> Cicéron, *De natura Deorum*, III, 217.

<sup>28</sup> Athénagore, 15; Lycophron, *Alexandra*, 144; Tzetzés, *Scholia ad Lycophronem*, v. 406.

<sup>29</sup> Platon, *Respublica*, X. p. 617.

<sup>30</sup> On voit ces trois femmes représentées au-dessus d'une inscription trouvée à Valence en Espagne (*Corpus inscriptionum latinarum*, t. II, n° 3727); elle porte: FATIS | Q FABIVS | NYSUS | EX VOTO.

<sup>31</sup> Museo Pio-Clementino, t. VI, tavola B.

<sup>32</sup> Pausanias, *Description de la Grèce*; Corinthie, ch. XI; Laconie, ch. XI; Phocide, ch. XXIV.

<sup>33</sup> Orelli, *Inscriptiones latinae selectae*, n° 1771 et suiv.

<sup>34</sup> *Origines*, VIII, 2.

<sup>35</sup> Livre II, ch. XI.

<sup>36</sup> *Nuits attiques*, III, 16.

<sup>37</sup> Voss, *Erklärung Virgil's IV*, 46. Cf. Hartung, *Die Religion der Römer*, t. II, p. 231 et suiv.

<sup>38</sup> Théocrite, *Idylles*, XIII, v. 44.

redoutées des habitants des campagnes, et c'était dans les vallées de la Phocide qu'on plaçait leur séjour<sup>39</sup>.

Les *Fatuae* ou plus anciennement *Fentha*<sup>40</sup>, étaient les épouses des *Fatui*, appelés aussi *Fauni*, divinités champêtres habitant les bois, les lieux sauvages et qui tantôt protégeaient les hommes, les troupeaux, tantôt les tourmentaient et persécutaient. Leur nom était dérivé de celui d'un dieu auquel on avait originairement prêté les caractères que les poésies saturniennes attribuèrent ensuite à plusieurs<sup>41</sup>. Faunus et Fauna étaient des divinités fatidiques : *Quidam deus Fatuus*, dit un mythographe latin<sup>42</sup> ; *hujus uxor Fatua, idem Faunas et eadem Fauna. Dicti stint autem Faunus et Fauna a vaticinando ; unde et fatuos dicimus, inconsiderare loquentes*. Ces dieux étaient représentés sous la figure d'êtres velus ; on les supposait identiques aux incubes qui produisent les cauchemars. *Faunus infernus dicitur deus et congrue*, dit un autre mythographe<sup>43</sup> ; *nam nihil est terra inferius, in qua habitat et responsa dat. Ipse est et Fatuus ; hujus uxor est Fatua ; idem Faunus et eadem Fauna a vaticinando, id est fando. Fauni autem sunt qui vulgo incubae vel pilosi appellati sunt, et a quibus, dum a paganis consulerentur, responsa vocibus dabantur*.

Faunus s'appelait encore Fontus<sup>44</sup>, et sous ce nom présidait aux fontaines. Les Faunes, les Fones ou Fontes, les *Fatuae*, les Satyres, les Sylvains, étaient, comme Pan et les nymphes des Grecs, les divinités des forêts, des bocages, des rivières et des sources ; comme nous l'apprend Martianus Capella<sup>45</sup>. *Ipsam quoque terram, quae hominibus invia est, referciunt longaevorum chori, qui habitant silvas, nemora, lacus, fontes ac fluvios ; appellanturque Fanes, Fauni, Fones, Satyri, Nymphae, Fatuaque vel Fantuae vel etiam Fanae, a quibus fana dicta, quod soleant divinare*.

Ces analogies conduisirent à confondre les attributs des Fata ou Parques, prédisant la destinée, avec ceux des *Fatuae* ou nymphes latines, protectrices des champs. Les Nymphes, à l'instar des *Fata*, furent regardées comme des fileuses<sup>46</sup>. *Fauna* ou *Fatua*, comme la Bonne Déesse, était la gardienne de la chasteté, de

<sup>39</sup> Homère, *Hymnus in Mercurium*, 552.

<sup>40</sup> Voyez un mémoire du P. Seechi, dans les *Annales de l'institut archéolog. de Rome*, t. VIII, p. 175.

<sup>41</sup> M. Terentius Varro, *De lingua latina*, l. VI (p. 88 de l'édition de Deux-Ponts).

<sup>42</sup> Angelo Mai, *Classici auctores*, t. III ; *Mythologia primitiva*, lib. III, ch. 227.

<sup>43</sup> *Ibid.*, t. III, *Mythologia secunda*, ch. 49.

<sup>44</sup> Arnobe, *Disputatio adversus gentes*, I. 111, et I. 1.

<sup>45</sup> *De nuptiis*, II, p. 41.

<sup>46</sup> Virgile, *Géorgiques*, IV, v. 334 et 55.

la virginité; nul homme ne devait prononcer son nom<sup>47</sup>. Les Parques étaient également regardées comme vierges<sup>48</sup>.

La troisième Parque, celle qui présidait à l'avenir, à la mort, s'appelait aussi *Morta*, d'un nom apparenté au mot latin *mors*, mort.

Les Parques ou *Fata* latines n'étaient qu'une copie des Μοῖραι grecques: *Tria Fata etiam Plutoni destinant*, écrit un mythographe<sup>49</sup>; *quoque Parcae dictae per antiphrasim, quod nulli parcant. Clotho colum bajulat, Lachesis trahit, Atropos occat. Clotho graece, latine dicitur evocatio, Lachesis sors, Atropos sine ordine*.

Le culte des Parques, *dominae fati*, comme les appelle Ovide<sup>50</sup>, fut donc associé, confondu même avec celui des divinités topiques dont il a été parlé plus haut. Le fait est attesté par des inscriptions de la Gaule cisalpine. Sur l'une d'elles, on lit la dédicace *fatis Dervonibus*<sup>51</sup>, sur une autre *matronis Dervonnis*<sup>52</sup>. Une inscription de l'île de Bretagne porte *matribus Parcis*<sup>53</sup>. L'association s'étendit même jusqu'aux Junones, aux Nymphes, aux Sylvains, et, en général à toutes les divinités champêtres des Romains, dont plusieurs recevaient, nous l'avons déjà remarqué, les titres de *matres* et *matronae*<sup>54</sup>.

La déesse Nehalennia, dont le culte, répandu chez les habitants de la Zélande, se rattachait à celui de ces divinités mères, présidait, suivant les conjectures de M. Marchal, à la culture des plaines et rappelait par ses attributs la Pomone italique<sup>55</sup>. Toutes ces immortelles habitantes des forêts de la Germanie et de la Gaule, des bords du Rhin et de la Loire, ces vierges divines, invoquées comme les protectrices des champs et du sol, ne formaient donc qu'une immense famille à laquelle on adressait les mêmes vœux et dressait les mêmes autels<sup>56</sup>.

À l'avènement du christianisme, que devint le culte des déesses-mères, celui des Nymphes, des Sulèves, des Sylvains, des Junons, qui lui était associé? Disparut-il sans laisser aucune trace, aucun souvenir dans l'esprit du peuple? Fut-il

<sup>47</sup> Cicero, *De haruspicum responsio*, 17.

<sup>48</sup> Aulu-Gelle, lib. III. 16.

<sup>49</sup> Angelo Mai, *Mythologia primitiva*, lib II, ch. 110.

<sup>50</sup> *Tristes*, V, 3, 17.

<sup>51</sup> *Corpus inscriptionum latinarum*, t. V, n° 4208.

<sup>52</sup> *Ibidem*, t. V, n° 5791.

<sup>53</sup> *Ibidem*, t. VII. n° 927.

<sup>54</sup> Telles sont les inscriptions suivantes: IVNONIB. | MATRON. | EX. VISV. | C. VIR. MAX. (*Corpus inscriptionum latinarum*, t. V, n° 5249. — MATRONIS. | IVNONIBVS. | VALERIVS BARONIS. F | V. S. L. M (ibid., n° 5450).

<sup>55</sup> Compte rendu de l'Académie royale de Bruxelles, 15 janvier 1842.

<sup>56</sup> Ces déesses ont été quelquefois désignées simplement par l'épithète de vierges, comme dans cette inscription: SANCTIS | VIRSINIBVS lisez: virginibus | SAP. AVIDVS. | CAMPANA. | POSVERVNT. (Allmer, *Inscriptions antiques de Vienne*, t. II, p. 45.

anéanti tout à coup, avec ces temples de Jupiter et de Mercure que les premiers apôtres de la Gaule renversèrent dans leur impétueuse indignation contre le paganisme ? On répondrait non, à ne juger que d'après l'ordre des révolutions religieuses, et d'après ce que l'on sait de la persistance et de la ténacité des croyances, surtout chez un peuple ignorant et tenace, tels qu'étaient les Celtes, et comme sont encore les paysans bas bretons ; on répondra doublement non, lorsqu'on aura étudié les témoignages que nous a conservés l'histoire. Ceux-ci, en effet, ne nous permettent pas de douter que le culte des objets physiques ne se soit conservé longtemps chez nos ancêtres. Les Capitulaires condamnent comme sacrilèges ceux qui continuaient à allumer des feux et des lumières près des arbres, des pierres et des fontaines, et qui adressaient leurs vœux à ces êtres inanimés<sup>57</sup>. Les lois de Luitprand font la même défense<sup>58</sup>. Dans son allocution pastorale aux Belges qu'il venait de convertir, saint Éloi avait déjà défendu de placer semblablement des luminaires et des offrandes auprès des rochers, des sources, des arbres, des cavernes et des carrefours<sup>59</sup>, et il engage ce peuple à détruire tout ce qui servait à entretenir cet usage superstitieux<sup>60</sup>.

Les conciles joignaient leurs anathèmes aux efforts isolés des princes chrétiens et des premiers missionnaires de la foi. Le 23<sup>e</sup> canon du concile d'Arles, tenu en 44, proscriit formellement le culte des arbres, des pierres et des fontaines<sup>61</sup>. Ces dispositions prohibitives furent, renouvelées, en 567, par le concile de Tours<sup>62</sup>, et par d'autres conciles encore<sup>63</sup>.

En 743, le concile tenu à Leptines, près de Binche, dont les canons célèbres sont communément désignés sous le nom d'*Indiculus superstitionum et paganiarum*, énumère une foule de superstitions qui remontaient chez les Belges au temps du paganisme. Parmi les prohibitions qu'il prononce, on remarque celles de *sacris sylvarum que Nimidas vocant ; de his quae faciunt super petras ; de fontibus*

<sup>57</sup> Capitulaire d'Aix-la-Chapelle, de l'an 789. c. 63 et 79. — *Capitularia Karoli Magni et Ludovici Pii*, lib. I, c. 62 ; l. VII, c. 326.

<sup>58</sup> « Simili modo qui ad arborem quam rustici sanctum (alsanguinum) vocant atque ad fontanas adoraverit aut sacrilegium vel incantationem fecerit, similiter medium pretii sui componat in sacro palatio » (*Leges Luitprandi*, l. II, tit. 38, pars. 1).

<sup>59</sup> « Nullus christianus ad fana vel ad petras, vel ad fontes, vel ad arbores, aut ad cellas, vel per trivia, luminaria faciat, aut vota reddere praesumat. » (*Vita S. Eligii*, auctore S. Audoenno, lib. II, c. xvi).

<sup>60</sup> *Ibid.* Fontes vel arbores quos sacres vocant succedite.

<sup>61</sup> Concilium Arelatense II, can. 13.

<sup>62</sup> Concilium Turonense II, can. 22.

<sup>63</sup> Concilium Namnetense (en 900), can. 20.

*sacriflorum*<sup>64</sup>. Au XII<sup>e</sup> siècle, le culte des arbres et des fontaines subsistait encore chez les Saxons qui habitaient au delà de l'Elbe<sup>65</sup>.

Mais ces défenses, prononcées par les princes temporels et par l'Église, restaient impuissantes devant les vieilles croyances des Gaulois et des Germains. Un respect pieux continuait à entourer les objets si longtemps vénérés; et ce n'était qu'en les consacrant au nouveau culte, qu'en sanctifiant pour ainsi dire ces vestiges païens, que les apôtres de l'Évangile, fidèles en cela au conseil que le pape Grégoire le Grand donnait à l'abbé Mellitus allant travailler à la conversion des Anglo-Saxons<sup>66</sup>, parvenaient à extirper les souches de la superstition qui avaient projeté dans le sol de si profondes racines. Ces forêts sacrées que les Celtes avaient si longtemps honorées comme la demeure des divinités, dans lesquelles ils n'entraient que comme dans un sanctuaire, l'âme saisie d'une crainte religieuse, ces forêts, dis-je, continuèrent à inspirer le même respect, la même vénération. Des images pieuses furent placées sur les arbres jusqu'alors adorés, sur le chêne, le hêtre, le tilleul et l'aubépine; et le peuple, en venant, selon son antique coutume, se prosterner sous leur ombre, honora presque à son insu un nouveau dieu<sup>67</sup>.

Ces idées nouvelles, ces pensées chrétiennes qui allaient désormais s'attacher à ces simulacres naturels, n'effaçaient pas, dans l'imagination populaire, la croyance à l'essence mystérieuse de ces forêts. Rappelons-nous la célèbre forêt de Bréchéliant, devenue la demeure des enchanteurs et des magiciens, après avoir été sans doute le théâtre des cérémonies druidiques; rappelons-nous ces forêts qu'ont décrites les romanciers et les poètes du moyen âge, depuis celle où demeurait Auberon «le petit roi faé,» et que traversa Huon de Bordeaux pour arriver à Babylone, jusqu'à celle d'Armide que décrivit le pinceau du Tasse, inspiré par Lucain et les souvenirs d'Arthur et de Merlin. Les fontaines sacrées

<sup>64</sup> Cette ancienne localité de Leptines, située près de Binche, forme aujourd'hui les deux communes d'Estinnes-au-Montet et d'Estinnes-au-Val. — Voyez l'analyse de l'*Indiculus* dans l'Héféle, *Histoire des Conciles* (Fribourg, 1858, t. III, p. 471).

<sup>65</sup> Helmoldus, *Chronicon Slavorum*, ch. XLVIII.

<sup>66</sup> Cf. Beda, *Historia ecclesiastica Anglorum*, lib. I. ch. xxx.

<sup>67</sup> C'était ordinairement une image de la Vierge que les prêtres plaçaient au-dessus des arbres sacrés. Le vieux chêne de la Loupe paraît avoir été un de ces anciens monuments du culte druidique ainsi métamorphosés en relique chrétienne; on l'appelle aujourd'hui le chêne de la bonne Vierge (Fret, *Antiquités et Chroniques percheronnes*, t. I. p. 26). M. de la Villemarqué cite un fait bien curieux, et qui prouve à quel point les anciennes superstitions résistent longtemps, même au progrès des lumières. Au mois d'août 1835, dit-il, tous les habitants de la paroisse de Concoret (département du Morbihan), se rendirent processionnellement, bannières et croix en tête, au chant des hymnes et au son des cloches, à la fontaine de Baranton et dans la forêt de Brechéliant, pour demander la pluie au ciel.

furent consacrées à la Vierge et aux saints; on crut encore à leurs vertus tout en cessant de croire aux divinités qui y demeuraient<sup>68</sup>; des croix surmontèrent les monuments mégalithiques<sup>69</sup>, et les dolmens ou les menhirs furent transformés en calvaires. Ce ne fut plus à l'intervention des déesses-mères, à l'effet des incantations magiques de quelques druidesses, qu'on attribua la vertu mystérieuse de certaines plantes, de certaines herbes, mais aux saints sous le patronage desquels elles furent placées. Le clergé, en un mot, couvrit tous les vestiges de la religion qu'il avait abattue, du manteau de son orthodoxie.

Ainsi, jusqu'à l'époque des Carolingiens, le vieux culte gaulois résista encore çà et là aux victoires de la foi chrétienne: les bois, les pierres, les fontaines ne s'étaient point complètement dépouillés, aux yeux des paysans, de leur caractère auguste et sacré. Nul doute que le culte des nymphes, des *campestres*, des déesses-mères, qui s'était, comme nous l'avons vu, identifié à ce fétichisme plus ancien, pour l'ennoblir et l'épurer, ne continuât à se mêler à ces souvenirs vivants du druidisme; nul doute que les croyances, dont ces divinités formaient l'élément premier, ne laissassent encore dans les esprits des racines innombrables.

---

<sup>68</sup> Telles sont, dans le Perche, la fontaine miraculeuse de Saint-Jean-Pierrefixte, près de Nogent-le-Rotrou; celle de Saint-Germain, à Loisé, près de Mortagne; celle de Sainte-Anne, à Fontaine-Simon, près de la Loupe (Fret, *Antiquités et Chroniques percheronnes*, t. I, p. 26 et ss.; en Lorraine, la fontaine de Saint-Elophe (Beaulieu, *Archéologie de la Lorraine*, t. 1, p. 209); en Bretagne, celle de Lochrist, de Troubéro à Lannilis; celle située sous un dolmen, près de Primelin (Fremerville, *Antiquités du Finistère*, part. 1, pp. 101. 219: part. 2 p. 96); celles de Bodilis, de Saint-Laurent, de Saint-Jean-du-Doigt (Souvestre, *le Finistère en 1836*, p. 95), enfin la fameuse fontaine de Baranton, située dans la forêt de Bréchéliant, et à laquelle sa propriété remarquable d'entrer en ébullition dès qu'on jetait dedans un morceau de métal, dut valoir de bonne heure la réputation de fontaine sacrée (La Villemarqué, *Contes populaires des anciens Bretons*, p. 325.)

<sup>69</sup> Tel est le menhir de Pontusval, près de Lesneven, dans le Finistère, menhir qui est surmonté d'une croix (Souvestre, *ouv. cit.*, p. 80); tel est aussi celui de Pleumeur, au haut duquel s'élève le même symbole, et sur lequel on a gravé les instruments de la Passion (Fremerville, *Antiquités des Cotes-du-Nord*, p. 26 et suiv.).

## CHAPITRE II:

### LES FÉES

Des différents vocables sous lesquels les Gallo-Romains avaient désigné les divinités dont on vient de parler, un seul s'était conservé dans la mémoire du peuple, celui de *fata*, jadis employé comme synonyme de « parques », de *matrae* ou de *matrones*; et les *fata* antiques devinrent les fées des pays de langue d'oïl, les fadas des pays de langue d'oc, les *hadas* de Gascogne. Mais il faut soigneusement distinguer le substantif *fée* d'un adjectif presque identique : du latin *fatum*, en effet, on tira un adjectif bas latin *fatatus*<sup>70</sup>, en vieux français *faé*, plus tard *fé*, signifiant « destinée<sup>71</sup> » et, par extension « enchanté ». C'est ainsi que Perrault a pu dire que la clef de Barbe-Bleue était « fée<sup>72</sup> ». On peut citer de nombreux exemples de l'emploi du vieil adjectif français *faé*:

Bien est Jason de toz loés  
Et dient tuit qu'il est faez.

dit le roman de Troie<sup>73</sup>. On lit dans celui de Brun de la Montagne :

---

<sup>70</sup> Du Cange, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, édit. Henschel, t. III, p. 213, verbo *fatate*.

<sup>71</sup> Voir dans la note qui suit un curieux texte du XIV<sup>e</sup> siècle où « faé » est pris en ce sens et qui le distingue parfaitement du substantif *fée*. C'est adjectivement que Gervais de Tilbury a employé le mot *fadus* dans ses *Otia imperialia* (édit. Leibnitz, p. 987), en parlant d'un cheval enchanté, sorte de *kobold* ou d'esprit familier.

<sup>72</sup> Le lien qui existe entre le latin *fatum* et le français *fée* n'a pas échappé à un auteur anonyme du XIV<sup>e</sup> siècle, cité par Leroux de Lincy dans son intéressante introduction au *Livre des Légendes* (p. 218) : « Mon entant, les fees ce estoient deables qui disoient que les gens estoient destineez et faés les uns à bien, les autres à mal, selon le cours du ciel ou de la nature. Comme se un enfant naissoit à tele heure ou en tel cours, il li estoit destiné qu'il seroit pendu, ou qu'il seroit noie, ou qu'il seroit riche, on qu'il espouseroit te dame ou telez destinées. Pour ce les appelloit l'on fees, quar fée, selon le latin, vaut autant comme destinée; *fatatrices vocabantur*. » L'influence chrétienne se fait sentir dans ces paroles. Les fees sont devenues des diables, par la même raison qu'à l'avènement du christianisme, Jupiter et Mercure devinrent des démons.

<sup>73</sup> Edition Joly (*Mémoires de la soc. des antiquaires de Normandie*, 3<sup>e</sup> série t. VII), vers 1885-1886.



## LES FÉES AU MOYEN ÂGE

Il a des lieux faés es marches de Champagne,  
Et ausi en a il en le Roche Grifaïne,  
Et si croy qu'il en a aussi en Alemaïne,  
Et ou bois Bersillant par dessus la Montaigne,  
Et non porquant ausi en a il en Espagne;  
Et tout cil lieu faé sont Artu de Bretagne<sup>74</sup>;

et dans celui de Partonopeus de Blois, au sujet de la forêt des Ardennes :

Ele estoit hisdouse et faée<sup>75</sup>.

C'est donc à la fois dans le culte des Parques et des *deae matrae*, aussi bien que dans celui des bois et des fontaines, qu'il faut aller chercher l'explication des attributs qui furent donnés aux fées et la preuve que celles-ci sont réellement nées d'un mélange de croyances et de traditions primitivement distinctes. Les moyens de démonstration ne manquent pas, et leur abondance seule annonce assez sur quelle base solide on peut asseoir le rapprochement que nous avons entrepris.

C'est, avons-nous dit, aux fontaines et aux forêts que présidaient les divinités de la Gaule ; c'était au fond de ces forêts, sur les bords des eaux, des sources qui jaillissaient parfois à l'ombre de quelques-uns de leurs arbres, que se célébraient les cérémonies en leur honneur. Ces lieux devaient donc être, dans l'imagination populaire, le séjour des fées, et c'est précisément ce qui a eu lieu. Les fées se rendaient visibles près de l'ancienne fontaine druidique de Baranton, dans la forêt de Bréchéliant :

Là solt l'en les fées veoir,

écrivait, au XII<sup>e</sup> siècle, le poète normand Wace. Ce fut également dans une forêt, celle de Colombiers en Poitou, près d'une fontaine, que Mélusine apparut à Raimondin<sup>76</sup>. C'est aussi près d'une fontaine que Graelent vit la fée dont il tomba amoureux et avec laquelle il disparut pour ne jamais reparaitre<sup>77</sup>. C'est près d'une rivière que Lanval rencontra les deux fées, dont l'une, celle qui devint sa maîtresse, l'emmena dans l'île d'Avalon, après l'avoir soustrait au danger que

---

<sup>74</sup> Edition P. Meyer (Société des anciens textes français), vers 562-567 (p. 28).

<sup>75</sup> Edition Crapelet.

<sup>76</sup> *Hist. de Mélusine*, par Jean d'Arras, p. 125 (Paris, 1698, in-12).

<sup>77</sup> *Poésies de Marie de France*. éd. Roquefort, t. I, p. 503 (Lai de Graelent).

lui faisait courir l'odieux ressentiment de Genièvre<sup>78</sup>. La fée Viviane, transformation d'une nymphe des bois au nom gallois de Vivian, célèbre dans les traditions de la Bretagne insulaire, habitait au fond de la forêt de Bréchéliant, sous un buisson d'aubépine, où elle tint Merlin ensorcelé<sup>79</sup>.

Plusieurs fontaines portaient, en France, le nom de Fontaine des Fées. Ce fut près de l'une d'elles, au pied d'un arbre, que Jeanne d'Arc eut sa première vision<sup>80</sup>. C'est sous le patronage de ces êtres mystérieux que les montagnards de l'Auvergne placent les eaux minérales de Mura-le-Quaire<sup>81</sup>. Dans le Béarn, une fontaine porte encore le nom de *Houn de las Hadas*, c'est-à-dire « fontaine des Fées<sup>82</sup> » ; et Dumège en mentionne une autre, près de Saint-Bertrand de Comminges<sup>83</sup>.

Sur la Dive, en Normandie, et sur toutes les rivières du Maine, de l'Anjou, de la Saintonge, de l'Orléanais et du Berry, les *Milloraines*, les *Blanches mains*, les *Fadettes* ou *Demoiselles*, gardent les ponts ou les moindres passages<sup>84</sup>. Enfin, en Angleterre, les habitants de Gloucester prétendent que neuf fées, neuf magiciennes, veillent à la garde des eaux thermales de cette ville ; et ils ajoutent qu'il faut les vaincre, si l'on veut faire usage des eaux.

Les Irlandais attribuent aux fées une très petite stature, ils les supposent habillées de vert, avec de larges bonnets écarlates. De là vient que la *digitalis purpurea* s'appelle en anglais « fairy-cap<sup>85</sup>. »

Un des traits les plus caractéristiques des fées, c'était le soin qu'elles prenaient d'assister à la naissance des enfants auxquels elles dispensaient à leur gré les défauts et les qualités, le bonheur et la mauvaise fortune. Nous reconnaissons, dans cette présence près du berceau des nouveau-nés, un des attributs des Parques, dont une des fonctions était d'assister Ilithye et de se trouver à la naissance des enfants pour prononcer sur leur avenir. Les Parques présidèrent à la naissance d'Achille. Pindare nous montre Apollon ordonnant à ces déesses d'être présentes

<sup>78</sup> *Ibidem.* t. II, p. 207 (Lai de Lanval).

<sup>79</sup> La Villemarqué, *Contes populaires des anciens Bretons* (2<sup>e</sup> édition). — Le même, *L'enchanteur Merlin*, p. 231-232.

<sup>80</sup> Cette fontaine du territoire de Domrémy portait au XV<sup>e</sup> siècle, comme aujourd'hui, le nom de « Fontaine aux Groseillers », dans le latin du procès de Jeanne d'Arc, *Fons ad Rinnos* ; mais l'auteur du *Journal parisien de 1405 à 1449*, prétend que Jeanne la nommait Bonne Fontaine aux Fées Notre-Seigneur (édition Tuetey, p. 267).

<sup>81</sup> J. A. Bouillet, *Tablettes historiques de l'Auvergne*, t. II, p. 583.

<sup>82</sup> *Mémoires de l'Académie royale de Toulouse*, t. II. part. 2, p. 112. (1830).

<sup>83</sup> *Monuments religieux des Volces Tectosages*, p. 387.

<sup>84</sup> E. Souvestre, Les Récits de la Muse populaire, *Revue des Deux Mondes* (1841), t. II.

<sup>85</sup> Crofton Croker, *Researches in south of Ireland*, p. 83.

aux couches d'Evadné; Ovide les fait pénétrer dans la chambre d'Althée, pour allumer le tison fatal auquel est attaché le sort de Méléagre<sup>86</sup>. A la naissance d'Hercule, ministres de la jalousie de Junon, elles prolongèrent les douleurs d'enfantement d'Alcmène<sup>87</sup>. Une patère du musée Borgia les fait assister de même à la naissance de Bacchus<sup>88</sup>; et, à titre de divinités Génétyllides, elles sont associées aux Heures et aux Grâces, qui, comme elles, recevaient les nouveaux nés et les ornaient de mille dons brillants<sup>89</sup>.

Dans la Grèce moderne, on invoque les Mires, c'est-à-dire les Parques des anciens (*Moïpai* se prononce *Mirai* dans la langue moderne), à la naissance des enfants ou pour obtenir lin époux. Le cinquième jour de l'accouchement, l'amphidromie des anciens, porte le nom de «visite des Mires». La plus pauvre cabane prend ce jour-là un air de fête, pour recevoir *les bonnes demoiselles* qu'on ne voit jamais, quoiqu'elles emportent la fièvre de lait de l'accouchée (*élikôna*). Malgré cette attente, il faut se garder de laisser celle-ci seule, de peur qu'elles ne lui tordent le cou<sup>90</sup>. On reconnaît dans cette croyance la trace du double caractère génétyllique et léthique de ces divinités.

La jeune Grecque, qui éprouve une émotion inconnue, fait exposer par une bonne (*Baïa*) une offrande de gâteaux et de miel dans une grotte, afin de supplier les Mires de lui envoyer un époux, qu'elle a soin de désigner par quelque emblème, propre à faire connaître son âge et ses qualités. Les nouvelles mariées invoquent aussi les Mires pour obtenir la grâce de la fécondité<sup>91</sup>.

Les romanciers du moyen âge nous montrent également les fées se présentant la nuit que naquit Ogier le Danois, pour lui faire chacune un don différent<sup>92</sup>. Brun de la Montagne fut, peu de temps après sa naissance, porté dans la forêt de Bréchéliant, où les fées vinrent, comme les Parques, au nombre de trois, le

<sup>86</sup> Cf. sur la présence des Parques à la naissance de ces différents personnages, Ovide, *Métamorphoses*, VIII, 45; *Tristes*, V, 3, 25; Tibulle, l. 8; I, 4; V, 3; Horace, *Carmen saeculare*, 25; Catulle, 64. 306; Pindare, Olympe, XI, 63; Antoninus Liberalis, *Transformationes*, ch. II. Voyez aussi sur ce sujet et relativement à la substitution que l'on a faite quelquefois des Muses aux Parques, *Philostrati Imagines*, éd. F. Jacobs, cum notis Welekeri (notae ad lib). II, p. 448).

<sup>87</sup> Antoninus Liberalis, *Transformationes*, ch. XXIX, p. 227 (éd. Westermann).

<sup>88</sup> *Museo Pio-Clementino*, IV, tav. 34.

<sup>89</sup> Ce sont, ainsi que le remarque avec justesse Boettiger (*Ideen zur Kunst-Mythologie*, II, p. 99), les trois Parques et non les trois Ilithyes, comme le veut Visconti, qui figurent sur un des côtés du précieux autel de la villa Borghèse, dont les deux autres sont occupés par les Heures et les Grâces. Cf. Monumenti Gabini p. 219; Tavole aggiunte, tavola 2.

<sup>90</sup> Tocqueville, *Voyage en Grèce*, 2<sup>e</sup> éd., t. VI, pp. 160-161.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>92</sup> Leroux de Lincy, *Introduction au Livre des Légendes*, p. 178.

doter de grandes vertus<sup>93</sup>. Trois fées firent aussi présent de trois beaux souhaits au fils de Maillefer<sup>94</sup>. Les fées assistèrent de même à la venue au monde d'Isaïe le Triste. Aux environs de la Roche-aux-Fées, dans le canton de Rhétiers, les paysans croient encore aux fées qui prennent, disent-ils, soin des petits enfants, dont elles pronostiquent le sort futur; elles descendent dans les maisons par les cheminées et ressortent de même pour s'en aller<sup>95</sup>. Suivant une tradition pyrénéenne, les fées (hadas) viennent dans les habitations de ceux qui les vénèrent; elles portent le bonheur dans leur main droite, le malheur dans la gauche. On a soin de leur préparer, dans une chambre propre et reculée, le repas qu'on doit leur offrir. On ouvre les portes et les fenêtres; un linge blanc est placé sur la table, ainsi qu'un pain, un couteau, un vase plein d'eau et de vin et une coupe. Une chandelle ou une bougie occupe le milieu de la table. On croit en général que ceux qui leur présentent les meilleurs mets peuvent espérer que leurs troupeaux se multiplieront, que leurs moissons seront abondantes et que l'hymen comblera leurs vœux les plus chers; tandis que ceux qui ne s'acquittent qu'à regret de leurs devoirs envers les fées, et qui négligent de faire des préparatifs dignes d'elles, doivent s'attendre aux plus grands malheurs. Le 1<sup>er</sup> janvier, au point du jour, le père, l'ancien, le maître de chaque maison, prend le pain qui a été présenté aux fées, le remet et après l'avoir trempé dans l'eau et le vin, il le distribue à tous ceux de sa famille, et même à ses serviteurs. On se souhaite donc la bonne année et l'on déjeune avec ce pain<sup>96</sup>. Les volas scandinaves allaient de même prédire la destinée des enfants qui naissaient dans les grandes familles<sup>97</sup>; elles assistaient aux accouchements laborieux et aidaient par leurs incantations (galdrar) les femmes en travail. Souvent même, les fées prétendaient être invitées. Longtemps, à l'époque des couches de leurs femmes, les Bretons servirent un repas dans une chambre contiguë à celle de l'accouchée, repas qui était destiné aux fées dont ils redoutaient le ressentiment<sup>98</sup>. Trois fées furent invitées à la naissance d'Auberon, elles le dotèrent à l'envi des dons les plus rares; mais l'une d'elles, mécontente, condamna Auberon à ne jamais dépasser la taille d'un nain<sup>99</sup>.

---

<sup>93</sup> Leroux de Lincy, *Introduction au Livre des Légendes*, p. 180 et ss.

<sup>94</sup> *Ibidem*, pp. 179-180.

<sup>95</sup> Voyez un mémoire de M. de la Pillaye, dans le t. II de la seconde série des *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, p. 95.

<sup>96</sup> Dumège, *Monuments religieux des Volces Tectosages*, pp. 387 et 388.

<sup>97</sup> Cf. Bergmann, *Poèmes islandais*, v. 157; Grenville Pigott, *A manuel of Scandinavian Mythology*, p. 353, London, 1839.

<sup>98</sup> Dans l'antiquité, à la naissance des enfants des familles riches et par suite des croyances analogues à celles-ci, on établissait dans l'atrium un lit pour Junon Lucine.

<sup>99</sup> *Huon de Bordeaux, chanson de geste*, edit. Guessard et Grandmaison, p. 105.

Il serait bien long de rapporter ici toutes les traditions qui rappellent encore cette parenté entre Lucine et les fées, ce rôle d'*obstetrices*, de « ventrières » comme disaient nos pères, qu'elles tenaient des Parques antiques. Nous ne citerons plus qu'un fait : dans la légende de saint Armentaire, composée vers l'an 1300, par un gentilhomme de Provence nommé Raymond, on parle des sacrifices qu'on faisait à la fée Esterelle qui rendait les femmes fécondes. Ces sacrifices étaient offerts sur une pierre nommée *la Lauza de la Fada*<sup>100</sup>.

On voit combien de dires populaires consacrent, pour les fées, ce nombre trois. Dans le pays des Galles, les elfes qui se rapprochent tant de nos fées, et dont nous parlerons bientôt, se distinguent également en triades<sup>101</sup>. Burchard de Worms appelle les fées les *Trois Sœurs* ou les *Trois Parques*<sup>102</sup> : le même chiffre se retrouve chez Folquet de Romans. Le *Pentamerone* fait fréquemment mention de trois fées, *fate*, qui apparaissent à la naissance des enfants et les placent dans leur sein<sup>103</sup> ; Morgue la Sage, qui est la même que la fée Morgane, joue avec deux de ses compagnes, Arsile et Maglou, sous le nom de *Belles Dames parées*, un grand rôle dans le jeu d'Adam de la Halle d'Arras<sup>104</sup>.

Ainsi tout, jusqu'au nombre trois lui-même, nous reporte aux Parques antiques et tend à renouer la chaîne des traditions qui rattachent celles-ci à nos fées françaises. Ce nombre trois reparait dans une foule de légendes relatives à ces femmes mystérieuses. Ce sont trois fées qui ont bâti, à trois lieues de Tours, le Château des Fées<sup>105</sup> ; ce sont trois fées blondes et pâles qui ont apporté à Langeac, dans le Velay, les monuments mégalithiques qui s'y trouvent<sup>106</sup> ; près de Sinzheim, au grand-duché de Bade, on voit souvent apparaître, au dire des paysans, trois demoiselles qui vont filer à la veillée d'Epfenbach<sup>107</sup>. A cette occupation, comment ne pas reconnaître les fées dont le fuseau était une des principales occupations ? On sait de quelle réputation d'habileté jouissaient ces magiques ouvrières, et l'expression proverbiale « travailler comme une fée » s'est conservée jusqu'à nous. Les Moïraï grecques filaient aussi<sup>108</sup> ; les destinées des humains étaient attachées à leur fatal écheveau, et c'est là encore un de ces traits frappants de ressemblance qui les rapprochent de nos fées.

<sup>100</sup> Cambry, *Monuments celtiques*, p. 342.

<sup>101</sup> Crofton Croker, *Fairy Legends and traditions of the south of Ireland*, part. III, p. 203 et ss.

<sup>102</sup> J. Grimm, *Deutsche Mythologie*, 2<sup>e</sup> édit., p. 283.

<sup>103</sup> *Pentamerone*, V. 3 : VI, 3 ; III, 10 ; p. 10.

<sup>104</sup> Fr. Michel et Monmerqué, *Théâtre Français du moyen âge*, p. 55 sq.

<sup>105</sup> *Mémoires de l'Académie celtique*, t. V, p. 411 et ss.

<sup>106</sup> *Mémoires de la Société royale des Antiquaires de France*, t. VIII, p. 28.

<sup>107</sup> Grimm, *Traditions allemandes*, trad. Theil. t. I, p. 475-476.

<sup>108</sup> Ed. Jacobi, *Mythologisches Handwörterbuch*, t. II, p. 631.

Le nom de *sœurs filandières*<sup>109</sup>, qu'on donne aux fées, rappelle ces épithètes données aux Parques. Les poètes de l'antiquité mettaient un fuseau et une quenouille dans les mains de ces déesses de la destinée<sup>110</sup>. Les Dames Blanches ont les mêmes attributs. La fée Arie récompense, au dire des Francs-Comtois, les fileuses diligentes<sup>111</sup>.

Les déesses-mères étaient honorées quelquefois comme les protectrices spéciales de certaines familles<sup>112</sup>. Les Parques ne dédaignaient pas de se montrer aux hommes, de visiter les maisons qui conservaient l'innocence et pratiquaient la justice et la chasteté<sup>113</sup>. Ce caractère se retrouve chez plusieurs fées représentées comme de véritables divinités domestiques. Dame Abonde, cette fée dont parle Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris, apporte l'abondance dans les maisons qu'elle fréquente<sup>114</sup>. Mélusine était, pour les familles de Lusignan, de Luxembourg et de Sassenage, qui la reconnaissaient pour leur ancêtre, un génie tutélaire de cette espèce; elle pousse des gémissements douloureux chaque fois que la mort vient enlever un Lusignan<sup>115</sup>. La fée, avec laquelle le chevalier de Stauffenberg contracta un mystérieux hymen, celle dont on prétendait que descendait Godefroy de Bouillon, appartenaient à la même catégorie<sup>116</sup>. Dans l'Irlande, la *banshee* vient de même, aux fenêtres du malade appartenant à la famille qu'elle protège, frapper des mains et faire entendre des cris de désespoirs<sup>117</sup>. On voit, dans un bon nombre de légendes locales, figurer trois dames blanches, trois demoiselles mystérieuses qui prophétisent et ne sont autres que les fées<sup>118</sup>. Telles

<sup>109</sup> La Fontaine, *Fables*, livre VI, ch. vi. 2.

<sup>110</sup> M. C. Fronto, *Epistola I ad Antoninum imperatorem de nepote amisso*, 2.

<sup>111</sup> D. Monnier, *Du Culte des esprits dans la Sequanie*.

<sup>112</sup> C'est ce qu'on voit par les deux inscriptions suivantes trouvées à Milan : SECVNDVS - RV | FIANVS | PRO . NATIS SVIS . MATRONIS . | V. S - L. M. (Corpus inscrip. latinarum, t. V, n° 5790). — MATRONIS - | CALVISIA . C . FIL. | CVM FILIS | V. S . L . M . | L . D . D . D. (*Ibid.*, no 5789).

<sup>113</sup> Praesentes namque ante domus invisere castas

    Saepius et sese mortali ostendere coetu

    Coelicolae nondum sprete pietate solebant.

Catulle, *Argonautes*.

<sup>114</sup> *De universo*, par Guillaume de Paris, t. I, p. 1037 (Orléans, 1674, in-f°). Cette dame Abonde paraît être la même que la *Queen Mab* dont Shakespeare parle dans sa tragédie de *Roméo et Juliette*; elle se rattache à la Holda des Allemands, dont nous parlerons plus bas. Zimmermann, *De mutata Saxonum veterum religione*, p. 21, Darmstadt, 1839.

<sup>115</sup> J. d'Arras, *Histoire de Mélusine*, édit. de 1698, p. 310.

<sup>116</sup> Ch.-M. Engelhardt, *Der Ritter von Stauffenberg, ein altdeutsches Gedicht* (Strasbourg, 1823).

<sup>117</sup> Crofton Croker, *Fairy Legends*, partie I, p. 228; partie II, p. 10.

<sup>118</sup> Mone, *Anzeiger*, 1853, p. 169.

sont les trois Dames du château d'Oliferne, dans la Franche-Comté<sup>119</sup>, et celles d'Epfenbach, en Allemagne<sup>120</sup>. En Allemagne, dame Berthe, appelée aussi la Dame Blanche, se montre, comme les fées, à la naissance des enfants de plusieurs maisons princières, sur lesquelles elle étend sa protection. Érasme rapporte une tradition qui se rattache à la même croyance suivant lui, une dame blanche se montre en Allemagne et en Bohême, le jour où quelque souverain de ces contrées est près de mourir<sup>121</sup>. Cette dame blanche apparaît tout à coup dans plusieurs châteaux de l'Allemagne et se place sur le donjon qui les couronne, comme elle le fit au château de Tenneberg en Thuringe<sup>122</sup>. Dans les bruyères de Luneburg, la *Klage-Weiss* annonce de même aux habitants leur fin prochaine. Quand la tempête éclate, que le ciel se couvre, quand la nature est en proie à quelques-unes de ces tourmentes où elle semble lutter contre sa destruction, la *Klage-Weiss* se dresse tout à coup comme un autre Adamastor et, appuyant son bras gigantesque sur la frêle cabane du paysan, elle lui annonce, par l'ébranlement soudain de sa demeure, que la mort l'a désigné<sup>123</sup>.

Les épithètes données sans cesse aux fées sont celles de *bonnes*, *bonnes dames*, *bonnes et franches pucelles*. La première de ces qualifications n'est évidemment que la traduction du titre de *bonae* donné aux Parques, plutôt sans doute par antiphrase que par reconnaissance.

Voudrions-nous des preuves plus convaincantes de l'assimilation qui s'était opérée entre les Parques et les fées, nous les trouverions dans l'idée même que l'on se formait des premières au moyen âge, dans le rôle qu'on leur faisait jouer, dans le nom qu'on leur attribuait alors. Lorsqu'on fait apparaître ces déesses de la mythologie antique, on ne les distingue plus des fées, ou, plus exactement, on ne voit plus en elles que des fées. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, Juan Lorenzo Segura d'Astorga, dans son poème d'*Alexandre*, fait tisser par des femmes qu'il nomme *fadas*, ou fées, les vêtements du jeune fils de Philippe<sup>124</sup>; ces femmes sont au nombre de trois, comme les Parques; elles sont d'habiles ouvrières,

<sup>119</sup> D. Monnier, *Mœurs et usages singuliers du Jura*, p. 60.

<sup>120</sup> Grimm, *Traditions allemandes*, traduction Theil, t. I, p. 475.

<sup>121</sup> *Ibidem.*, trad. Theil. t. I, p. 428.

<sup>122</sup> Bechstein, *Der Sagenschatz und die Sagenkreise des Thuringerlandes*, partie II, p. 104, et partie III, p. 125 (Hildburghausen, 1836, in-12).

<sup>123</sup> Spiel, *Archiv*, t. II, p. 297.

<sup>124</sup> Fecieron la camisa duas fadas enna mar  
Dieronie dos bondades por bien le acabar

.....  
Fizo la otra fada tercera el brial.

Sanchez, *Collecion de poesias castellanas anteriores al siglo XV*, t. III, p. 13, terz. 89-90.

comme les fées. On ne saurait dire, d'une manière précise, si ce sont les Moïraï ou les « fades » des traditions populaires du Midi, ou, pour mieux dire, ce sont les unes et les autres que l'on a confondues<sup>125</sup>.

De même que les nymphes, les fées sont regardées comme douées d'une grande beauté, et c'est ce qui fait dire à Marcabru :

Gentil fata  
Vos adrestet, quan fos nada  
D'una beutat esmeralda.

La fée, qui rencontra le sire d'Argouges et dont il devint amoureux, était d'une beauté merveilleuse<sup>126</sup> ; Mélusine, qu'épousa Raimondin, n'était pas moins belle.

La tradition des Parques antiques ne s'est pas conservée seulement en Occident ; elle s'est répandue jusqu'au Caucase. Les Circassiens révèrent avec une dévotion particulière trois sœurs qui président au bonheur domestique, à la bonne harmonie avec les voisins. Ces divinités, qui protègent aussi le guerrier dans les combats et le voyageur dans sa route, descendent évidemment des Moïraï des Grecs<sup>127</sup>.

Un érudit de notre temps, M. de la Villemarqué, a cru pouvoir identifier avec les fées les personnages d'ordre surnaturel, de l'un et de l'autre sexe, que les traditions de la Basse-Bretagne désignent sous le nom de korrigans. L'auteur bien connu du *Barzaz-Breiz*<sup>128</sup> estime, en outre, que les korrigans femelles, par leurs attributions comme par leur nom, rappellent les prêtresses gauloises, ces druidesses, que Pomponius Méla appelle *Gallicenae*<sup>129</sup> et auxquelles Vopiscus applique l'épithète *gallicanae*<sup>130</sup>. Cette opinion, après avoir été en grande faveur durant près de quarante ans, semble aujourd'hui devoir être abandonnée, tout au moins en ce qu'elle a d'absolu.

M. de la Villemarqué avait eu, en quelque sorte, un précurseur dans la per-

---

<sup>125</sup> Amyot, dans son style naïf, rend plusieurs fois en traduisant Plutarque, le nom Moira par *fée*. Lachesis, par exemple, est pour lui la fée Lachésis. Celle nouvelle preuve de la confusion en question n'est pas une des moins concluantes. Amyot, en adoptant le mot fée, se conformait évidemment aux idées qui assimilaient les Parques aux fées.

<sup>126</sup> Mlle Boquet, *La Normandie romanesque et merveilleuse*, p. 93.

<sup>127</sup> Edm. Spencer, *Travels in Circassia, Krim and Tartar*, Londres. 1839, t. II, p. 344.

<sup>128</sup> *Barzaz-Breiz*, 4<sup>e</sup> édition (1816), p. XLVI.

<sup>129</sup> *De situ orbis*, liv. III, ch. VI.

<sup>130</sup> Vopiscus, Aurelianus, ch. XLIII. — Il semble que le *Gallicanas druidas* de cet auteur doive être simplement traduit par « druidesses gauloises ».



sonne de Geoffroy de Monmouth qui, écrivant il y a plus de sept siècles, plaçait les *Gallicenae* ou *Barrigenae* de Pomponius Méla dans la fabuleuse île d'Avalon, séjour des fées, lieu de délices, sorte de paradis dans lequel elles résidaient.

Que l'île d'Avalon ait véritablement existé, que ç'ait été un lieu réel du Somersetshire, Glastonbury, comme il semble résulter du témoignage de Giraud de Barry, ou que l'imagination seule ait créé cette île enchantée, toujours est-il qu'elle est devenue, dans les légendes, le type de ces îles que les Celtes regardaient comme sacrées<sup>131</sup>. D'ailleurs, la tradition d'une île séjour des mortels vertueux après leur mort, est une des plus anciennes que nous rencontrons dans l'Égypte, et il y a toute apparence que les Celtes la reçurent de ce pays aussi bien que les Grecs et les Romains. C'est donc avec raison qu'Édouard Richer<sup>132</sup> a soutenu que les îles bretonnes n'étaient autres que les îles Fortunées des anciens; mais son erreur a été de ne point reconnaître la commune origine orientale de ce mythe. Les îles des Bienheureux, situées dans un désert, à sept journées de Thèbes<sup>133</sup>, ont donné naissance au mythe grec de l'Élysée et des îles Fortunées. Le mot Élysée signifie joie, jubilation, et Avalon nous apparaît aussi comme un lieu où règnent le plaisir et la félicité: «cette île délicieuse d'Avalon, dit le roman d'Ogier le Danois, dont les habitants menaient vie très joyeuse, sans penser à nulle quelconque meschante chose, fors prendre leurs mondains plaisirs». On sait en outre que c'était du côté de la Grande-Bretagne que les druides plaçaient leur Élysée, et c'est cette tradition qui, rapportée à Plutarque<sup>134</sup>, lui fit croire que les îles des génies ou des héros étaient situées dans ces parages.

<sup>131</sup> Les Celtes regardaient les îles comme des images de Hertha (Tacite, *De moribus Germanorum*, ch. XL) ou de la Terre. Ce nom d'Hertha est encore celui de la plus occidentale des Hébrides. Herta ou Saint-Kilda, située à 257 milles de Glasgow; Cf. Kenneth Macaulay, *Histoire de Saint-Kilda*, tr. franç., p. 427 (Paris, 1782). Ce n'était souvent qu'un rocher situé au milieu des eaux, qui fournissait à ce peuple l'image d'une divinité. M. L. Hamon, dans un des intéressants articles qu'il a donné dans la *Nouvelle Revue de Bretagne*, t. II (Rennes, 1839) a rapproché avec raison cette croyance de celle où l'on est encore en divers lieux, par exemple, près de Pontivy, que certaines pierres druidiques vont la nuit se plonger dans les eaux; croyance antique qui a donné naissance à la coutume chrétienne, établie en plusieurs endroits, de plonger dans l'eau la statue de saint que l'on voulait fêter. Beaucoup d'îles ont conservé aux yeux du vulgaire leur caractère sacré; telle est celle d'Arz sur les côtes du Morbihan, que l'on regarde comme le séjour des nains, le rendez-vous des poulpiquets, des korrigans et des sorciers; telles sont celles d'Iona ou Icolmhill dans les Hébrides, d'Enniskea (Inys-Kaha) près de Black-sod-Harbour, en Irlande. Au nord de l'île de Fionie et à l'est du Jutland, l'île de Samsey passe de même pour le séjour des sorcières et des magiciennes.

<sup>132</sup> *Œuvres littéraires*, éd. Mellinet, t. V, p. 302 et ss.

<sup>133</sup> Hérodote, lib. III, c. 26.

<sup>134</sup> *De Oraculorum defectione*, II. p. 419. Cf. Eusèbe, *Praeparatio evangelica*, lib. V, c. XVII, p. 207.

Avalon est un nom celtique qui signifie «pommeraie», et s'explique par l'abondance des pommiers qui se rencontraient à Glastonbury<sup>135</sup>. Nous ne savons jusqu'à quel point il est suffisant pour identifier avec Glastonbury le poétique séjour des fées. Ce vocable nous rappelle l'île et le jardin des Hespérides, que les anciens plaçaient aux extrémités occidentales du monde, et la tradition de l'île d'Avalon pourrait bien avoir avec celle des Hespérides une communauté d'origine.

L'idée d'une terre située au delà des limites des régions habitées, idée qui est précisément celle que Platon a fait revivre dans son Atlantide, se rattache au mythe des îles Fortunées. Les premiers chrétiens plaçaient aussi le Paradis terrestre, le jardin de la pomme fatale, au delà des bornes du monde, et, sans contredit, ils subissaient alors l'influence du grand mythe dont Avalon a été l'un des rameaux. D'après la tradition antique, les âmes montées sur des dauphins se rendaient aux îles des Bienheureux. Au moyen âge, on se figurait que les anges emportaient les âmes des élus pour les transporter dans le ciel. Suivant les chants bardiques, des esprits mystérieux transportèrent de même en l'île d'Avalon, l'âme d'Arthur, blessé et resté sur le champ de bataille de Camlan. C'était là la donnée armoricaine. Taliésin le fait disparaître dans la mêlée et parle de sa disparition comme d'un mystère. Mais les poètes vinrent unir à ce récit d'autres fables. Ce fut dans l'île d'Avalon qu'Arthur fut conduit par la fée Morgane, qui le guérit de ses blessures.

Dans la vie de Merlin le Calédonien, c'est conduit par les bardes Merlin et Taliésin et guidé par Barinte, le nautonier des âmes, qu'Arthur arrive à Avalon<sup>136</sup>. On le voit, ce sont les mêmes idées que celles des Grecs; c'est, sous d'autres noms, Mercure, Psychopompe et Charon. Les poètes transportèrent dans Avalon d'autres héros, à l'imitation d'Arthur. C'est aussi dans cette île que la même fée Morgane mena son bien-aimé, Ogier le Danois, pour prendre soin de son éducation. C'est encore là que fut porté Renouart, l'un des héros de la geste de Guillaume au Court-nez:

---

<sup>135</sup> Glastonbury est en effet situé dans un vaste verger de pommiers, entouré de petites rivières, et paraît avoir été un sanctuaire druidique. Dans la crypte souterraine de l'église de l'abbaye, on trouve une ancienne fontaine sacrée (*holy-well*), dédiée à saint Joseph d'Arimathie, le prétendu apôtre de la Bretagne. C'est encore un exemple de la substitution des idées chrétiennes aux croyances celtiques. Joseph d'Arimathie, symbole de la religion nouvelle, a pris, comme dans la légende du saint Graal, la place de la divinité celtique. (Cf. sur Avalon, *le Roman de Brut*, édition Leroux de Lincy. t. I, p. 33, note).

<sup>136</sup> La Villemarqué, *Contes populaires des anciens Bretons* (1<sup>re</sup> édit.), p. 23 et sq.

Avec Arthur, avecques Rolant,  
Avec Gauvain, avecques Yvant.

Là étaient Auberon et Mallabron, « ung luyton de mer », dit le roman d'Ogier ; et selon toute apparence, c'est dans cette île mystérieuse que fut conduit Lanval par la fée sa maîtresse. L'île enchantée d'Avalon, jointe à la donnée homérique, a fourni à Torquato Tasso l'idée du séjour d'Armide où est emmené Renaud. Armide descend à la fois de Circé et de nos fées du moyen âge.

Les fées nous apparaissent comme le dernier, le plus persistant de tous les vestiges que le paganisme a laissés empreints dans les esprits. On comprend alors qu'elles soient devenues comme un faisceau auquel se rattachèrent tous les souvenirs de nos plus lointains ancêtres. Les fées sont demeurées comme le symbole des religions vaincues par la croix et leur nom est resté attaché à tous les monuments qu'on a désignés, avec plus ou moins de raison, sous le nom de monuments druidiques. Les tombelles, les menhirs, les allées couvertes ont été placés sous leur patronage. Près de Vihiers (Maine-et-Loire), une tombelle gauloise a reçu le nom de la *Motte aux Fées* ; dans l'île de Corcoury, près de Saintes, une autre, celui de *Terrier de la Fade*. A Essé (Ille-et-Vilaine) est la célèbre *Roche des Fées*<sup>137</sup> ; près de Vienne (Isère), c'est le *Puits aux Fées* ; à Langeac, en Auvergne, ce sont les *Peyres de las Fadas* ; près de Noailles (Oise), c'est la *Pierre aux Fées* ; le peulvan de Sainte-Hélène (Lozère) s'appelle *lou Bertel de las Fadas* (le Fuseau des Fées) ; les dolmens de Saint-Maurice (Hérault, arr. de Lodève), sont désignés par le nom d'*Oustal de las Fadas* (Maison des Fées) ; près de Felletin (Creuse), des dolmens semblables s'appellent *Cabane des Fées*. Sur la route de Dijon à Plombières, des grottes préhistoriques ont reçu le nom de *Four des Fées*. On voit encore la *Grotte aux Fades* près des ruines du château d'Urfé<sup>138</sup>. Aux confins de l'Auvergne et du Velay, il existe près du village de Borne, sur la rive gauche du ruisseau de la Borne et dans les flancs des rochers qui la surplombent, des grottes que les paysans nomment la *Chambre des Fées*<sup>139</sup> ; ces grottes remontent, comme celles du château d'Urfé, aux temps anté-celtiques. La tradition leur attribue également le monument mégalithique de Saint-Ciers-de-Canesse (Gironde), qu'on appelle *lou Castel de las Hadas* (le Château des Fées), ainsi que celui de Pinols (Haute-Loire), connu sous le nom de *la Tomba de las Fadas* (Tombe des Fées). Le dolmen, placé à six lieues sud-ouest de Blois, entre la commune de Pontlevoy et celle de Thenay, et qui

<sup>137</sup> La Roche aux Fées se trouve dans la forêt du Theil. *Mém. de la Société des Antiquaires de France*, 5<sup>e</sup> série, t. II, p. 95.

<sup>138</sup> Aug. Bernard, *Histoire du Forez*, t. I, p. 21.

<sup>139</sup> Bouillet, *Tablettes historiques de l'Auvergne*, t. II, p. 421.

a reçu le nom de Pierre de Minuit, par la croyance où sont les paysans qu'elle tourne tous les ans, à la première heure de la nuit de Noël, est regardé comme l'ouvrage des fées et des sorciers<sup>140</sup>. Près de Tours, on voit également une pierre semblable que les fées, suivant la tradition populaire, ont apportée sur le bout de leurs doigts<sup>141</sup>, et, dans le Chablais, où les traditions relatives aux fées sont fort répandues, on montre aussi plusieurs pierres dont on leur attribue le transport. En Alsace, on connaît sous le nom de *Jardin des Fées* un cromlech placé sur la pointe méridionale de la montagne appelée Langenberg<sup>142</sup>. Enfin, le souvenir de ces êtres mythologiques se retrouve jusqu'à l'extrémité sud-est de la France, dans le nom de *Grotte des Fées*, d'une allée couverte des environs d'Arles, et dans celui de *Peiro de la Fado*, d'un dolmen voisin de Draguignan<sup>143</sup>.

Il serait trop long de rappeler tous les vocables qui, sur un point quelconque de l'ancienne Gaule, nous parlent des fées. Toutefois, pour montrer jusqu'à quel point ces souvenirs sont nombreux, nous énumérerons pour les seuls départements de Meurthe-et-Moselle et des Vosges, d'après les excellentes études statistiques de Henri Lepage<sup>144</sup>, les localités auxquelles s'attachent le nom des fées : le *Château des Fées*, près de Champenoux (Meurthe-et-Moselle) ; la *Brechette des Fées*, ferme à cinq kilomètres de Gérardmer (Vosges) ; le *Pont des Fées*, pont romain à cinq kilomètres de Bains (Vosges) ; la *Haye des Fées*, ancien chemin conduisant de Tarquimpol à Marsal (anc. dép. de la Meurthe) ; le *Trou des Fées*, excavation près de la Moselle, non loin de Liverdun (Meurthe-et-Moselle) ; l'Aroffe ou *Ruisseau des Fées*, petit ruisseau de neuf kilomètres de cours qui appartient à l'un et l'autre département ; le *Caveau des Fées*, rocher à deux kilomètres de Saint-Martin (Vosges). Nous citerons aussi le menhir appelé *la Quenouille*

<sup>140</sup> *Mémoires de l'Académie celtique*, t. IV, p. 306.

<sup>141</sup> Il existe en France plusieurs de ces pierres qui reçoivent, en divers endroits, le nom de *pierre qui vire*.

<sup>142</sup> Schweighaeuser, *Les Monuments les plus remarquables du Bas-Rhin*, p. 4.

<sup>143</sup> L'origine de plusieurs monuments mégalithiques de l'île de Sardaigne est pareillement attribuée aux fées par la tradition locale (Della Marmora, *Voyage en Sardaigne*, 2<sup>e</sup> édition. t. I, p. 8-9). Le nom des fées a été associé également à plus d'un monument romain. Ainsi, en Toscane, le vocable de Trou des Fées, *Buche della fate*, est donné à des ruines de constructions romaines : les restes de l'amphithéâtre sont vulgairement connus sous le nom *la Tino del Fati*, la Cuve des Fées. En Bretagne, on attribue à une fée, la fée Ahès, les débris de constructions antiques qui se voient à Carhaix, et l'exécution de la voie romaine qui relie cette ville à Rennes. Dans le Poitou, tous les grands ouvrages sont attribués à la fée Mélusine, en Aquitaine à la fée Aliénor, dans le Maine à la fée Jouvence. Dans le nord de la France et en Belgique, la reine Brunehaut et, en Angleterre, sainte Hélène, jouissent du même privilège.

<sup>144</sup> H. Lepage, *le Département de la Meurthe, statistique historique et administrative*, t. 1<sup>er</sup>.

(en allem. *Kunkel*), situé près d'Abreschwiller (aujourd'hui Alsace-Lorraine) et auquel s'attachait la tradition d'une « dame blanche » ou fée<sup>145</sup>.

Comme le prouve la multiplicité de ces exemples, le souvenir des fées demeure attaché, dans notre pays, à un grand nombre de monuments anciens, antérieurs même, semble-t-il, à l'époque gauloise. C'est autour des dolmens, c'est autour des menhirs de Carnac et de Locmariaker, que les korrigans, au dire des paysans bas bretons, célèbrent leurs danses nocturnes. Près de Pontusval (Finistère), se voient plusieurs menhirs que l'on appelle *les Danseuses* : on raconte que des jeunes filles qui dansaient au moment où vint à passer une procession chrétienne, refusèrent de mettre fin à leur profane amusement, et furent ainsi métamorphosées<sup>146</sup>. Certains mythologues ont vu dans la tradition que nous venons de rappeler une allusion aux derniers jours du druidisme. Pour eux, ces danseuses opiniâtres et rebelles ne sont autres que les druidesses, identiques aussi aux korrigans, qui, au dire des Bas-Bretons, forment encore leurs rondes dans les champs semés de ces pierres antiques, demeurées là comme un souvenir de la résistance que le druidisme aurait opposée au culte nouveau. Chassées du sol où elles avaient régné sans rivales, les druidesses se seraient réfugiées pour ainsi dire autour des monuments de la religion et, par une analogie nouvelle avec les Parques<sup>147</sup>, les cavernes leur avaient été assignées pour demeure, dans les légendes dont elles devenaient l'objet. Partout, d'ailleurs, des idées magiques se sont attachées aux constructions mégalithiques, dont la masse informe et grossière contrastait tant avec les édifices plus savants de la civilisation chrétienne. C'est entourée de ces croyances superstitieuses que nous voyons, par exemple, la célèbre *Danse des Géants*, de Stone-Henge, figurer dans le *Roman de Brut*<sup>148</sup> ; selon les traditions cambriennes, Merlin aurait transporté ces pierres colossales de l'Irlande où les géants les avaient placées. C'était sur les dolmens, sur les menhirs, qu'étaient gravés, disait-on, toutes les sciences et tous les arts, et c'est pourquoi des chants bretons les nomment *menhirs du savoir*. Ces monuments jouaient ici le même rôle que jouaient, en Égypte, les stèles sur lesquelles Thoth, l'Hermès égyptien, avait écrit toutes les connaissances humaines. Ils rappellent les runes

<sup>145</sup> Le nom de *Quenouille de la Fée* ou, comme disent les paysans, *de la Fau*, est également donné à un menhir situé entre Chavannes et Simandre, sur les confins du département du Jura et de celui de l'Ain (D. Monnier, *Mœurs et usages singuliers du Jura*, p. 64).

<sup>146</sup> Souvestre, *le Département du Finistère en 1836*, à la suite de la nouvelle édition du *Voyage de Cambry*, p. 809, note.

<sup>147</sup> Les Parques étaient souvent regardées comme habitant une caverne où elles se tenaient séparées de tous les humains. Cf. *Orphici hymni*, LVIII, V. 2.

<sup>148</sup> *Roman de Brut*, éd. Leroux de Lincy, t. I. p. 390 et s. ; t. II, p. 131 et sq.

du Nord, cette science mystérieuse dont nous parlerons tout à l'heure, en revenant sur des rapprochements avec les faits qui nous occupent.

Quoi que l'on puisse penser des rapports qui rattacheraient les fées aux souvenirs du druidisme, ce ne fut pas sans de fréquentes tentatives de rébellion, sans des efforts opiniâtres pour ressaisir la domination, que le paganisme céda sa place au christianisme, que ses ministres se retirèrent devant l'apostolat d'un saint Denis ou d'un saint Martin. Les traces des croyances qui avaient si longtemps régné en Gaule furent d'autant plus vivaces qu'elles se rattachaient à un vieux levain d'opposition nationale. Les fées semblent avoir été une personnification de ces sympathies pour les antiques superstitions, de cette inimitié pour l'innovation religieuse que nourrissaient sans doute en silence les derniers héritiers des druides<sup>149</sup>.

Cette origine païenne des fées explique les sentiments d'animadversion qu'on leur prête contre le christianisme, cette défiance que leur foi inspire même aux mortels qui sont épris de leurs charmes. Mélusine assura à Raimondin qu'elle était bonne chrétienne et Mélior, couchée avec Partonopeus de Blois, fit dans le lit sa profession de foi<sup>150</sup>. Les korrigans, au dire des paysans bas bretons, sont animés d'une haine mortelle contre le clergé. La Vierge est aussi de leur part l'objet d'une haine toute particulière. Aussi le samedi, jour consacré à Marie, est-il pour les fées un jour néfaste; on se rappelle que, dans les légendes, c'est en ce jour qu'elles accomplissent leur pénitence. De tous les dogmes chrétiens, aucun ne dut exciter davantage la jalousie des femmes gauloises ou germanes, chez lesquelles les hommes reconnaissaient comme un caractère divin, que ce culte rendu à une femme étrangère, inconnue, mère d'un Dieu, et substituées ainsi aux déesses-mères de leurs ancêtres. Une sorte d'opposition s'établit naturellement entre la Vierge et les fées, comme entre Dieu et le démon; et, par une sorte d'expiation, le christianisme substitua des idées, empruntées à sa foi, à celles que le paganisme avait accréditées. Sous cette influence, les fées ont souvent fait place à la Vierge. En Suisse, les trois fées sont devenues les Trois Maries<sup>151</sup> et les toiles d'araignée qui voltigent dans l'air et que le peuple appelle encore en certains cantons *les fils des Fées*, ont été regardées ailleurs comme des fils échappés à la quenouille de la Vierge. Près d'Essé, on appelle Lande-Marie un endroit que l'on regarde comme ayant été longtemps fréquenté par ces fées. D'après la croyance

<sup>149</sup> Tertullien a dit, en parlant du druidisme: «Sed et nunc in occulto perseverat sacrum hoc facinus.» (*Apologeticus*, c. LX).

<sup>150</sup> Legrand d'Aussy, *Fabliaux*, t. IV. p. 284: et *Partonopeus de Blois*, éd. Crapelet, vers 1535 et ss.

<sup>151</sup> J. Grimm, *Deutsche Mythologie*, 2<sup>e</sup> édit., p. 288, note.

populaire, ces mêmes pierres antiques, dont en plusieurs endroits on leur attribue l'érection, auraient été transportées à Cognac par la mère du Sauveur<sup>152</sup>. Un des lieux de la Bretagne où se trouvent le plus de monuments mégalithiques, Locmariaker, a été consacré à Marie, comme l'indique son nom<sup>153</sup>.

Plusieurs usages, qui subsistèrent longtemps en France, font voir combien la destruction, la disparition des fées, était liée dans les imaginations avec l'apparition du christianisme; ils viennent encore corroborer l'idée que ces femmes se rattachaient à des croyances que le christianisme avait remplacées. On a célébré jusque dans le XVII<sup>e</sup> siècle, à l'église de Poissy, une messe pour préserver le pays de la colère des mauvaises fées<sup>154</sup>. Suivant une superstition de la Lorraine, les fées reviendraient si, à la messe de la Saint-Jean, on ne chantait pas l'évangile de saint Jean<sup>155</sup>. On voit dans le procès de Jeanne d'Arc, qu'à la veille de l'Ascension de chaque année, le curé de Domrémy allait chanter l'évangile près de l'Arbre des Fées<sup>156</sup>.

D'après la croyance du Bourbonnais, comme les fées craignent le bruit et le feu, on allume, pour les éloigner, des feux et l'on pousse de temps à autre des cris aigus, tandis que les jeunes garçons et les jeunes filles dansent en rond. Passé minuit, on n'a plus rien à craindre, parce qu'à cette heure, les fées sont allées trouver le Diable, avec tous ceux qui se sont donnés lui<sup>157</sup>.

On prétend que les petits tourbillons de poussière, qui s'élèvent sur leur route, ne sont autres que les fées se rendant d'un lieu à un autre. Quand un paysan anglais les aperçoit, il ôte son chapeau en murmurant: « *God speed ye!* » (Dieu vous fasse avancer!). Si, au contraire, il répète une prière, le voyage de la fée est interrompu et, si quelque mortel est à leur suite, le charme par lequel il était retenu est rompu<sup>158</sup>.

Les fées craignent, dit-on, de voir s'éteindre leur race maudite. Images d'un culte proscrit, luttant contre sa ruine et cherchant à retenir dans ses dogmes quelques chrétiens égarés, elles enlevaient les enfants qu'elles rencontraient: « Marie la Belle est affligée », dit un chant populaire breton, « Elle a perdu son cher petit Laoïk; la korrigane l'a emporté<sup>159</sup>. »

<sup>152</sup> *Mém. de la Société des Antiquaires de France*, t. VII, p. 31.

<sup>153</sup> Locmaria signifie « le lieu » ou « l'oratoire de Marie ». Ker est le nom primitif de la localité.

<sup>154</sup> Walckenaer, Préface des *Contes de Perrault*.

<sup>155</sup> Beaulieu, *Archéologie de la Lorraine*, t. I. p. 167.

<sup>156</sup> *Procès de Jeanne d'Arc*, édit. Quicherat, t. II. p. 297. — Cet arbre était alors appelé indifféremment « l'Arbre des Fées » ou « l'Arbre des Dames ».

<sup>157</sup> Allier, *Voyages pittoresques*, t. II, *L'ancien Bourbonnais*, p. 131.

<sup>158</sup> Crofton Croker, *Researches in south of Ireland*, p. 81.

<sup>159</sup> La Villemarqué, *Barzaz-Breiz*, 4<sup>e</sup> édition (1816), t. I, p. 51.

Les fées auraient également tenté de suborner quelques jeunes seigneurs, pour en devenir les épouses; témoin cet autre chant de la Bretagne: « La korriganne était assise au bord d'une fontaine, et elle peignait ses longs cheveux blonds, elle les peignait avec un peigne d'or; ces dames ne sont pas pauvres. » — « Comment êtes-vous assez téméraire que de venir troubler mon eau! Ou vous m'épouserez sur l'heure, ou, pendant sept années, vous sécherez sur pied, ou vous mourrez dans trois jours<sup>160</sup>. »

Mélusine séduisit ainsi Raimondin pour échapper au destin cruel que lui avait prédit sa mère Pressine.

Ces idées défavorables reparaissent sans cesse dans les traditions relatives à ces femmes mystérieuses. La beauté est, il est vrai, un des avantages qu'elles ont conservés, et cette beauté est presque proverbiale dans la poésie du moyen âge<sup>161</sup>. Mais, à ces charmes, elles unissent quelque secrète difformité, quelque affreux défaut; elles ont, en un mot, je ne sais quoi d'étrange dans leur conduite et leur personne. La charmante Mélusine devenait, tous les samedis, serpent depuis le nombril jusqu'au bas du corps. La fée que donne pour ancêtre la légende à la maison de Haro avait un pied de biche et elle n'aurait été en réalité qu'un démon succube.

Les fées ont perdu peu à peu les prérogatives divines, les prérogatives qu'elles avaient en qualité de Parques, c'est-à-dire de maîtresses des destinées humaines. Elles ont été graduellement réduites à la condition plus humble de l'humanité. Toutefois, on ne les a pas entièrement dépouillées de leurs privilèges; il leur est resté une sorte d'immortalité:

Perchè una fata non può mai morir mai,  
Sinché non giunge il giorno del giudizio,

a dit Boiardo dans l'*Orlando innamorato*<sup>162</sup>. Mais cette immortalité est triste comme celle de Tithon, elle n'est pour elles qu'une longue vieillesse, une série de maux auxquels le trépas ne doit point apporter de terme. Arioste fait dire à la fée Manto, dans son *Orlando furioso*<sup>163</sup>:

---

<sup>160</sup> *Ibid.*, t. I. p. 43.

<sup>161</sup> Le roi Mériadus, en voyant la mie de Gugemer, la prit pour une fée tant elle était belle:  
Dedenz unt la dame trovée,  
Ki de biauté resanblait fee.  
(*Poésies de Marie de France*, éd. Roquefort t. I, p. 100.)

<sup>162</sup> Partie II, c. 26, str. 15.

<sup>163</sup> C. 43, str. 98.



Nascommo a un punto che d'ogn'altro male  
Siamo capaci, fuor chè delle morte.  
Ma giunto è con questo essere immortale  
Condizion non men del morir forte.

Souvent les fées n'ont plus été, aux yeux des poètes, que de véritables sorcières, que des héritières de Médée, de Circé ou de Canidie<sup>164</sup>. Par un phénomène qui s'est presque toujours produit, quand une religion a triomphé d'une autre, les divinités vaincues ont été transformées, par les sectateurs de la loi nouvelle, en esprits malfaisants, en démons, en génies attachés à la poursuite de l'homme. Odin est aujourd'hui, pour les paysans danois, le nom du diable; les Parsis sont, pour les musulmans, les adorateurs de Satan. Avec le temps, les fées devinrent, pour le peuple, des sorcières en commerce avec le démon. Les montagnes, telles que le Brocken<sup>165</sup>, le Volbrecht, le Johannisberg<sup>166</sup>, sur le sommet desquelles on sacrifiait aux anciens dieux, furent regardées comme des lieux maudits où ces femmes horribles formaient leurs danses<sup>167</sup>.

Une fois les fées confondues avec les sorcières, le nom de celles-ci dut aussi s'attacher à divers monuments mégalithiques. Dans la commune de Bouloire<sup>168</sup> (Sarthe), un groupe de peulvans, aujourd'hui disparus, portait le nom de *Cimetière des Sorcières*. Quelques-unes de ces pierres sont regardées comme le théâtre

<sup>164</sup> C'est ainsi que les trois Parques sont devenues, dans Macbeth, trois sorcières; mais le nom de sœurs fatales, *weird sisters*, que Shakespeare leur a conservé, rappelle encore leur origine. Leur chaudron magique accuse aussi une origine septentrionale; il nous reporte, comme l'observe J.-J. Ampère, à la mystérieuse opération du *seida*, dont les sagas ne partent qu'avec horreur.

<sup>165</sup> C'est sur le Brocken, dit-on, que Witikind sacrifia à Thor. Chez les Bructères, on comptait plusieurs de ces montagnes sacrées; telles étaient le Huiberg, le Weckingstein, et le Koeterberg, appelé jadis Goetzenberg (c'est-à-dire montagne des dieux), et située entre Paderborn, Lippe et Corvey; elle fut regardée, dans le moyen âge, comme le séjour des géants (Grimm, *Traditions allemandes*, tr. Theil, t. I, p. 32).

<sup>166</sup> Tettau et Temme, *Die Volkssagen Ostpreussens*, etc. p. 264.

<sup>167</sup> Toutes les traditions populaires font de la danse l'occupation des esprits, des génies et des êtres surnaturels. Les elfes passent le temps à danser; les nix dansent souvent à la surface des ondes; les nains dansent sur les montagnes. Les «viles» de la Serbie, jeunes et belles comme les femmes des elfes, au nombre de trois comme les Parques, forment aussi leurs rondes magiques, *kolo*, dans les prairies. Cette croyance tire évidemment son origine des cérémonies nocturnes que, dans le polythéisme grec et romain, on célébrait la nuit. Horace nous représente ainsi Vénus conduisant des chœurs de danse, à la clarté de la lune:

Jam Cytherea choris ducit venus, imminente luna,  
Junctaque nymphis Gratiae decentes. (Livre I, ode 4.)

<sup>168</sup> Sur l'un des gros blocs de pierre nommés *perrons*, qu'on y voyait, les paysans montraient le pas d'une fée. Ainsi, dans ce seul monument, l'association des idées de fée et de sorcière prouvait l'identité de leur origine.

du sabbat. En allant d'Alluyes à Dampierre-sur-Brou, deux ou trois cent pas environ avant d'arriver à la voie antique qui conduit de Chartres à Tours, on remarque à gauche, sur le gazon, une pierre plate haute d'environ trois pieds; c'est le fameux perron de Carême-Prenant, où, d'après le dire des gens du pays, tous les chats des hameaux voisins, ou plutôt les diables, sous cette forme qu'ils aiment à revêtir, viennent faire le sabbat la nuit de Noël. L'Église ne parvenait à déraciner ces idées païennes qu'en les frappant d'anathème, qu'en condamnant, comme impies et diaboliques, les cérémonies qui respiraient encore les anciennes superstitions. Mais ces anathèmes ne faisaient que resserrer davantage l'association des idées de fée et de sorcière. Les femmes, que la puissance de l'habitude continuait d'entraîner aux assemblées nocturnes où elles célébraient des cérémonies mystérieuses en l'honneur de Holda, de Diane confondue avec Holda, croyaient évoquer Satan et prendre part à ses rites infernaux. Sous l'influence de deux croyances contraires, elles venaient adorer les dieux de leurs pères, avec des idées empruntées à la foi nouvelle.

C'est ainsi que le christianisme pénétrait dans tous les esprits, et substituait dans les traditions des éléments nouveaux aux principes païens sur lesquels elles avaient d'abord reposé. La religion de Jésus répandait partout sa clarté, et les lieux mêmes où l'ombre s'étendait encore se coloraient des reflets de sa lumière.

M. de la Villemarqué, en cherchant la véritable origine des romans de la Table Ronde, a fait voir avec évidence comment le récit breton primitif s'était dégagé peu à peu de son type tout celtique, pour revêtir une forme de plus en plus chrétienne. Où cette transformation est-elle plus sensible que dans le sujet du roman de Perceval? Le bassin magique des traditions bretonnes est devenu le vase qui renfermait le sang du Sauveur, le « saint graal » que Joseph d'Arimathie aurait porté en Angleterre. La lance symbolique a été remplacée par celle qui perça le flanc du Christ<sup>169</sup>. Pérédur enfin, « le compagnon au bassin », selon le sens de son nom<sup>170</sup>, est devenu un héros chrétien dont Chrétien de Troyes a chanté les aventures en l'appelant Perceval<sup>171</sup>.

---

<sup>169</sup> Cette lance était devenue, à l'époque de la grande lutte des Bretons contre les Saxons, l'image de la guerre mortelle que les premiers avaient juré de faire aux envahisseurs de leur pays; serment solennel que l'initié bardique était tenu de prononcer.

<sup>170</sup> Ce nom vient de *per*, bassin, et de *kedur*, en construction, *edur*, compagnon; Le mot *per* a été traduit en français du moyen âge par le mot *graal*, qui avait même signification. Ce bassin, que Taliésin dit être placé dans le temple d'une déesse qu'il appelle la patronne des bardes, inspirait le génie poétique, donnait la sagesse, découvrait à ses fidèles la science de l'avenir, le mystère du monde, le trésor entier des connaissances humaines. Nous y reviendrons plus loin, en parlant des nains.

<sup>171</sup> *Les Romans de la Table Ronde et les Contes des anciens Bretons*, 2<sup>e</sup> édition, p. 135 et ss.

## *LES FÉES AU MOYEN ÂGE*

Déesses-mères, nymphes, fées, druidesses, sorcières, tout vint se confondre dans une communauté d'origine. La piété et l'imagination ont tour à tour altéré leurs traits, mélangé leurs caractères, identifié leurs attributs. Toutes ces créations de la foi superstitieuse de nos ancêtres provenaient de la même source, l'antique religion des Gaulois, dont les premières croyances, grossières et sauvages, se sont transformées, par des métamorphoses successives, en une des plus gracieuses, des plus naïves images de notre poésie nationale.

### CHAPITRE III:

#### LES ESPRITS FANTASTIQUES DES PEUPLES DU NORD

Si la France nous montre la féerie née des souvenirs de la religion gauloise, l'Allemagne nous offre de même des traditions analogues à celle des fées et nées aussi des souvenirs du culte national. Cette analogie, dans la marche que les croyances ont suivie dans l'une et l'autre contrée, est une preuve nouvelle de l'exactitude des conclusions auxquelles les précédentes recherches nous ont conduit. Soumises à une même analyse, les traditions populaires de la France et de l'Allemagne se décomposent dans les mêmes éléments, et, sous des influences semblables, on les voit subir de communes métamorphoses. Leur identité se révèle donc par le simple examen des faits.

L'ancienne religion des nations de race germanique avait certainement une grande analogie avec celle des Gaulois. Le Taranis de ceux-ci semble être le même que le Thor des peuples septentrionaux. Ces divinités que les Romains identifiaient avec Mercure et Jupiter, comme ils identifiaient l'Odin ou le Wodan des Germains avec Mercure, virent longtemps leurs autels subsister dans la Gaule et la Germanie. Les Parques ou les déesses-mères avaient dans les trois Nornes de véritables sœurs; celles-ci s'appelaient Ude, Verdandi et Skuld, c'est-à-dire le Passé, le Présent et l'Avenir. C'était aussi aux trois époques de la durée des siècles, que présidaient les Parques grecques, suivant Platon<sup>172</sup> Lachésis régnait sur le passé, Clotho sur le présent, Atropos sur l'avenir, et cette manière de considérer les déesses du sort semble avoir été la plus ancienne. La destinée, Moïra, reçut d'Hésiode le surnom de *trimorphos*, comme présidant aux trois divisions du temps. Cette triple façon de l'envisager donna ensuite l'idée de partager ses attributs entre trois déesses. Les Nornes rappelaient donc par leur nombre les trois Parques, tout comme les deux Valkyries rappelaient les deux Kères<sup>173</sup>. Le

---

<sup>172</sup> Le nom de Nornes lui-même, *Nornir*, rappelle celui de Nona donné quelquefois à la première des trois Parques, lorsque les deux autres étaient désignées par les noms de Décima et de Morta (Caesellius Vindex, apud Aulu-Gelle, *Noctes atticae*, I, III, c. 16).

<sup>173</sup> Quintus Calaber (Paralipomènes, lib. II, v. 510-11), représente Jupiter envoyant, au moment du combat d'Achille et de Memnon, deux kères: l'une noire qui se dirige vers le fils de l'Aurore, l'autre brillante qui vole autour du fils de Thétis. — Les Valkyries en égal nombre, Gudr et Rota, désignaient comme les divinités grecques, au milieu des batailles, les guerriers

nom de Meyar, Moer, donné souvent à la première des Nornes, est peut-être à rapprocher du grec Moïra. Nous voyons les Nornes assister à la naissance des enfants, leur prédire la destinée que l'avenir leur réserve, les douer de vertus et de qualités particulières, en un mot, remplir toutes les fonctions que l'antiquité assignait aux Parques ou le moyen âge aux fées. C'est ainsi que les Nornes se présentèrent dans Bralundr, aux couches de Borghilda, reine des Danois, et annoncèrent la haute fortune que le sort réservait à Helgi l'Hundingicide<sup>174</sup>. Le roi danois Fridleif interrogea ces mêmes divinités sur le sort de son fils Olaf<sup>175</sup>. Le héros Nornagest dut son nom à une circonstance semblable<sup>176</sup>. Comme les fées, les Nornes sont de merveilleuses filandières. Ainsi à Wessalaere, près Nevele, en Allemagne, la légende raconte qu'une vieille femme, petite et ridée, vient filer chaque nuit sous un immense tilleul<sup>177</sup>.

L'adoration des objets physiques de la nature a été, comme dans la Gaule, un des caractères principaux du culte national, un de ses traits les plus saillants et les plus anciens, puisque, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, il se rattachait au fétichisme qui précéda l'établissement d'une religion moins grossière. Les Germains adressaient leurs hommages à des troncs d'arbres informes, images de leurs divinités<sup>178</sup>; tel était le célèbre Irminsul des Saxons<sup>179</sup>. Cette vénération pour les pierres, les arbres, les eaux, les fontaines, résista longtemps aux progrès du christianisme<sup>180</sup>. Les Germains ne se montrèrent pas moins attachés à leurs anciennes superstitions que les Gaulois, et le clergé, pour triompher de ces restes vivants du paganisme, usa des mêmes moyens. Il consacra au culte nouveau les objets auxquels les croyances nationales attachaient des idées de respect et de piété. Par l'effet d'une politique utile, plus d'un chêne dédié à Thor, passa sous l'invocation d'un saint<sup>181</sup>; plus d'une fontaine échangea sa divinité protectrice contre un patron tiré du calendrier.

En France, les fées devinrent le symbole des croyances païennes qui luttèrent contre les conquêtes de l'apostolat chrétien; en Allemagne, dans les pays du

---

que la mort devait frapper.

<sup>174</sup> 3. *Quitha-Helga-Hundingsbana*, dans l'*Edda* de Saemund. — Cf. Grimm, *Deutsche Mythologie*, 2<sup>e</sup> edit., p. 40.

<sup>175</sup> Saxo Grammaticus, *Historia Daniae*, lib. VI (t. I, p. 272, de l'édition Muller et Velschow).

<sup>176</sup> Ce nom veut dire Hôte des Nornes. Cf. Bergmann, *Poèmes islandais*, p. 157.

<sup>177</sup> J. W. Wolf, *Deutsche Mærchen et Sagen*, p. 174.

<sup>178</sup> Lucain, *Pharsalia*, l. III, v. 412.

<sup>179</sup> Willihald, *Vita Sancti Bonifacii*.

<sup>180</sup> *Historia Justiniani*, lib. I.

<sup>181</sup> Tel est le célèbre chêne de Saint-Jodocus, près de Labiau, jadis consacré à Thor (Tettau et Temme, *Die Volkssagen Ostpreussens*, etc., p. 122, n° 115).

Nord, les elfes étaient vénérés comme les esprits des airs, des eaux, de la terre, des forêts, bien avant l'arrivée des Romains, et ne tardèrent pas à être identifiés avec les *fata*. Les fées se rattachaient aux Parques, aux déesses-mères, aux divinités des objets physiques, personnification de ces objets eux-mêmes ; les elfes étaient liés de même aux Nornes, et descendaient aussi des divinités des pierres, des bois, des forêts et des fontaines. Les fées veillaient sur les destinées de certaines familles, les elfes avaient les mêmes fonctions : en un mot, ces deux classes d'êtres fantastiques étaient nées de deux sœurs, la religion des Gaulois et celle des Germains. Cette parenté d'origine explique pourquoi nous trouvons une si frappante analogie entre les légendes féeriques de la France et celles que les populations de l'Allemagne, de la Scandinavie, de l'Écosse, de l'Irlande et de la Bretagne débitent à propos de leurs génies.

Mais, dans les contrées germaniques, toute la mythologie des elfes prit un bien plus grand développement que, dans la Gaule, celle des *matres* ou des fées. Le souvenir d'une foule de divinités qui appartiennent à cette grande famille est resté dans les traditions populaires, comme un curieux monument de l'ancienne divinisation des objets physiques. Tels sont les *necks*, les *nix*, les *stromkarl*, les *mermaids*, qui sont les esprits des eaux<sup>182</sup> ; les *bergmaennchen* ou esprits des montagnes<sup>183</sup> ; les *trolls*, ceux des bois et des rochers<sup>184</sup> ; les *gnomes*, *dwarfs*, *dwerger* ou nains, ceux du sol, des pierres, des cavernes dont ils gardent les trésors<sup>185</sup> ; les *alfs* ou *elfs*, ceux des airs ou de la terre.

En général, ces esprits fantastiques sont dépeints comme des nains ; mais on ne leur attribue pas exclusivement, comme aux fées, le sexe féminin. Celles-ci sont, de leur côté, représentées quelquefois comme fort petites, idée qui nous paraît étrangère aux Grecs et aux Latins. Le nom de fée est pris parfois dans le

<sup>182</sup> Keightley, *The Fairy Mythologie*, I, p. 224 et ss. Les Nix sont ainsi appelés Nekken, en vieil haut-allemand, *Nikhus*, plur. *Nikhussu*.

<sup>183</sup> *Ibidem*, I, p. 158 et ss.

<sup>184</sup> On divise les *trolls* ou *trolde* en *trolde* des bois, *skovtrolde*, et *trolde* des montagnes, *bjergtrolde*. Dans une foule de mots composés danois ou irlandais, la prépositive *troll* implique l'idée de magie, d'enchantement.

<sup>185</sup> *Nibelungen* (I<sup>re</sup> aventure). — Les gnomes fuient la présence du jour, habitent sous les pierres. Plusieurs légendes racontent comment des gnomes ont été découverts sous des pierres derrière lesquelles ils étaient blottis. Telle est la légende dans laquelle il est question d'un de ces nains, qu'un jeune berger trouva près de Dresde, sous une pierre, et qu'il employa dès lors à garder ses troupeaux. (Grimm, *Traditions allemandes*, trad. Theil. t. II, 65). Cette légende rappelle le Tagès des Étrusques, qui sortit, sous la forme d'un enfant, d'un sillon qu'un laboureur creusait près de Tarquinies, mais qui était doué de toute la sagesse d'un vieillard.

sens masculin, et le génie auquel ce nom est attribué, comme dans la légende du Fée amoureux, est mâle<sup>186</sup>.

Les esprits familiers, appelés aussi au moyen âge *follets*, *lutins* ou *goblins* en France, *kobolds* et *kabouter*, *mannekens*, par les Allemands, prenaient soin du bétail, veillaient sur les maisons. Ces follets semblent du reste avoir emprunté leur nom des *fatui* latins. A Bonlieu, en Franche-Comté, on attribue les mêmes fonctions aux fées<sup>187</sup>. A certains de ces esprits était commise la garde des trésors que recèle la terre ; c'étaient les gnomes, dont Alberich, le guerrier des Niebelungen, est le plus fameux. On attribuait également en Franche-Comté la garde des richesses déposées au fond des cavernes à la fée Mélandre<sup>188</sup>.

Ce sont les elfes qui offrent les traits les plus particuliers de ressemblance avec nos fées françaises. Leur roi, *Elfen-Konig*, dont une faute typographique a fait le « roi des Aunes », *Erlen-Konig*<sup>189</sup>, semble être le prototype du petit roi Auberon de nos romans du moyen âge, d'où Wieland l'a tiré pour lui donner une vie nouvelle<sup>190</sup>.

Les femmes des elfes sont regardées en Allemagne comme aussi habiles que nos fées à tourner le fuseau. Une foule de traditions rappellent ces mystérieuses ouvrières. Telle est la légende de la jeune fille de Scherven, près de Cologne, qu'on voit la nuit filer un fil magique<sup>191</sup> ; telle est celle de dame Hollé, que la croyance populaire place dans la Hesse, sur le mont Meisner. Dame *Hollé* ou *Holda* est une création de l'imagination germanique, évidemment due au souvenir des Nornes, des elfes et des esprits des eaux. Comme les *Matres* antiques, Hollé distribue des fleurs, des fruits, des gâteaux de farine et répand la fertilité dans les champs qu'elle parcourt<sup>192</sup> ; comme les Parques et les fées, elle excelle à filer, et c'est pourquoi elle encourage les fileuses laborieuses et punit les paresseuses ; comme les fées, elle préside à la naissance des enfants et se montre alors sous l'apparence d'une vieille femme aux vêtements blancs. Parfois aussi, elle est vindicative et cruelle, à l'exemple de certaines fées de nos fictions françaises : elle se venge, en enlevant les enfants et en les entraînant au fond des eaux.

La fée Abonde ou Habonde, dont il est question dans le *Roman de la Rose*<sup>193</sup>

<sup>186</sup> Mlle Boquet, *La Normandie romanesque et merveilleuse*, p. 86.

<sup>187</sup> *Mémoires de l'Académie de Besançon*, 1836, p. 33.

<sup>188</sup> *Ibidem*.

<sup>189</sup> La faute a été commise dans un lied publié par Herder.

<sup>190</sup> Sous le nom d'Oberon, variante de d'Auberon, qui fait sa première apparition vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle dans le poème de Huon de Bordeaux.

<sup>191</sup> Widar Ziehnert, *Preussens Volkssagen und Legenden*, II, n. 3.

<sup>192</sup> Grimm, *Traditions allemandes*, trad. Theil. t. II, p. 8.

<sup>193</sup> Édition Méon. t. III, p. 190.

et dont parle Guillaume d'Auvergne<sup>194</sup>, rappelle la déesse Holda. Cette fée était ainsi appelée parce qu'elle répandait l'abondance dans les maisons. Holda, qui paraît être la même que la *Frau Berchta* ou *Peratha*, porte, de même que les fées, le nom de Dame Blanche<sup>195</sup>. On doit célébrer la fête de Holda, en lui offrant du poisson et de la bouillie de gruau. Vient-on à oublier son repas, elle châtie le négligent. Holda s'appelle aussi la *Werre*, et les paysans du Voigtland racontent mille histoires sur les punitions qu'elle envoie à ceux qui lui manquent d'égards. La *Werre* fait une revue exacte de la demeure des paysans, la veille au soir de la nouvelle année, pour voir si toutes les quenouilles sont filées; quand elle en trouve qui ne le sont pas, elle en déchire le lin<sup>196</sup>.

Cette surveillance, exercée par Holda sur l'agriculture et la sévère économie en ménage, indique positivement, comme le remarque Jacob Grimm, les fonctions d'une déesse-mère. Holda rappelle donc les *deae Matreae*, et les *Matres* des Latins; l'Athéné grecque, la Neith égyptienne<sup>197</sup>. Ces deux dernières divinités étaient considérées comme ayant inventé l'art de filer et de tisser, l'usage de la navette et de la quenouille, Artémis recevait le surnom de *chrysèlakatos*<sup>198</sup>; elle châtiât, en les frappant de sa navette, les ouvrières inhabiles et elle présidait aussi à la naissance des enfants. Comme les fées et comme Holda, Artémis, la Diane des Latins, errait dans les forêts et les solitudes. Au moyen âge, les restes du culte d'Holda ont longtemps subsisté; ils avaient dégénéré en cérémonies magiques, en vacations nocturnes, et les lois qui interdisent ces usages renouvelés du paganisme, donnent encore à la déesse le nom de Diane.

La Livonie conserve des traditions analogues. Pschiplonza, cette petite femme vieille, hideuse et ridée, qui effraye souvent les paysans des environs de Zittau, se montre à l'instar de nos fées, au bord des chemins, dans les bois, vêtue de blanc et occupée filer<sup>199</sup>. On croit aussi, dans le même pays, aux *swentas jumpravas*, jeunes filles qu'on aperçoit la nuit, filant mystérieusement<sup>200</sup>.

Les *brownies* des Écossais rappellent également nos fées. Comme celles-ci elles s'attachent à certaines familles qu'elles protègent<sup>201</sup>; mais on en reconnaissait des

<sup>194</sup> Paris, 1674, t. I. p. 1036, col. 2.

<sup>195</sup> J. Grimm, *Deutsche Mythologie*, 2<sup>e</sup> édit., p. 347.

<sup>196</sup> Grimm, *Deutsche Mythologie*, 2<sup>e</sup> édit., p. 251.

<sup>197</sup> Champollion, *Panthéon égyptien* (art. Neith Criocephale). Rééd. arbredor.com sous le titre: *Les dieux égyptiens*.

<sup>198</sup> *Iliade*, livre XX, v. 70.

<sup>199</sup> H.-G. Grave, *Volkssepen und volkstümliche Denkmale der Lausitz*, p. 56 (Bautzen, 1639).

<sup>200</sup> Stender, *Livonian Grammar*, p. 146.

<sup>201</sup> Grant, *Popular superstitions of the highlanders of Scotland*, p. 141.



deux sexes. Les *sithich* du pays de Galles<sup>202</sup>, les *korrigans* de l'Armorique<sup>203</sup> dérobaient parfois les enfants, pratique que les romanciers du moyen âge attribuent également aux fées. Jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, on a presque universellement cru en Écosse aux *brownies*, et on leur offrait des libations de lait et de moût. Le roi Jacques I<sup>er</sup> et le physicien Ramsay en ont admis l'existence<sup>204</sup>.

Les Irlandais prêtent à leurs elfes, aux *cluricaunes* (le *Puck* ou Robin *Good-fellow* des Anglais), des attributs analogues. Ces goblins sont pour eux des esprits protecteurs des campagnes, des maisons et des familles. Ils soignent les bestiaux et, de même que les lutins de la Bretagne ou de l'Anjou et les *kobolds* de l'Allemagne, ils se plaisent à mille espiègeries<sup>205</sup>. Ces génies ont fini par être identifiés aux fées dans les auteurs modernes. Mogh, Magh, ou Mabh, le nom du chef des elfes d'Irlande<sup>206</sup> est devenu une fée, la *queen Mab*, dont Shakespeare parle en sa tragédie de *Roméo et Juliette*, et qui semble être la sœur de Dame Abonde. Pour les Allemands, les fils de toiles d'araignée que l'on voit parfois voltiger dans les airs ont été tissés par les elfes ou les *dwarfs*<sup>207</sup>. En France, les enfants les appellent les fils de la Bonne Vierge, et substituent ainsi des idées chrétiennes à des souvenirs païens, tout en conservant la même superstition<sup>208</sup>.

Les elfes ont été divisés en diverses classes, suivant les lieux qu'ils habitent et auxquels ils président. On distingue les *dunälfenne* qui répondent aux nymphes *monticolae* des anciens ; les *feldälfenne*, qui sont les naïades, les hamadryades, les *muntälfenne* ou orcales, les *seälfenne* ou naïades les *undälfenne* ou dryades<sup>209</sup>.

Les elfes habitent les amas d'eaux, les sources, les étangs, et ce sont eux, disent les paysans de la Suède, qui produisent ce brouillard qu'on voit souvent s'étendre au-dessus des eaux.

Cette demeure des elfes rappelle tout de suite celle des fées également placée près des eaux. Mais de même que certains elfes étaient plus spécialement consi-

<sup>202</sup> Armstrong, *Gaëlic-english dictionary*, au mot *sithich*.

<sup>203</sup> La Villemarqué, *Barzaz-Breiz, Chants populaires de la Bretagne*, 4<sup>e</sup> édition (1816), p. XLVII-XLIX.

<sup>204</sup> J. Graham Dalyell, *The darkers superstitions of Scotland*, p. 530.

<sup>205</sup> Crofton Croker, *Researches in south of Scotland*, p. 84.

<sup>206</sup> Beauford, *Topography of Ireland*, dans la *Colletio de rebus hibernensis*, t. III, p. 330.

<sup>207</sup> E.-H. Voss, *Notes sur le poème de Louis*, tome II, page 126.

<sup>208</sup> L'idée d'un fil, considéré comme une image de la destinée de l'homme, rappelle un usage des femmes turques et serbes. A chaque enfant dont elles accouchent, elles filent un fil auquel elles font des nœuds ; elles s'imaginent qu'elles n'accoucheront de nouveau, qu'en autant d'années qu'elles défont de ces nœuds (Boué, *La Turquie d'Europe*, t. II. p. 116).

<sup>209</sup> Crofton Croker, *Fairy Legends*, p. 3, etc.

dérés comme des esprits des eaux, certaines fées nous apparaissent aussi, dans les contrées bretonnes, comme des espèces de génies marins ou aquatiques.

Les *meermaids* et les *nixes* semblent avoir été les types primitifs de ces esprits aquatiques. Le nom de Dame du Lac, donné à plusieurs fées, à la Seville du roman de Perceforest et à Viviane qui éleva le fameux Lancelot, c'est-à-dire Lancelot du Lac, a son origine dans les traditions septentrionales<sup>210</sup>. Les dames du lac sont apparentées aux *Meerweib-nixes*, qui, sur les bords du Danube, prédisent, dans les *Niebelungen*<sup>211</sup>, l'avenir au guerrier Hagen; elles le sont également à cette sirène du Rhin qui, de l'entrée du gouffre où avait été précipité le fatal trésor des *Niebelungen*, attirait, par l'harmonie de ses chants que quinze échos répétaient, les vaisseaux dans l'abîme. Cette tradition germanique, mêlée au souvenir des sirènes et des *néréïdes* antiques, a donné naissance à toutes les légendes de fées des eaux. La fable française de Mélusine, une fable analogue de la Suisse sur une jeune fille serpent<sup>212</sup>, sont, à n'en pas douter, des produits du syncrétisme des traditions de l'Orient, de la Grèce et de la Scandinavie<sup>213</sup>.

Les ondins, les *nixes* de l'Allemagne, attirent au fond des eaux les mortels qu'ils ont séduits ou ceux qui, à l'exemple d'Hylas, se hasardent imprudemment sur les bords qu'ils habitent. En France, une légende provençale raconte de même comment une fée attira Brincan sous la plaine liquide et le transporta dans son palais de cristal. Cette fée avait une chevelure vert glauque, qui rappelle celle que donnent les habitants de la Thuringe à la nixe du lac de Salzung<sup>214</sup>, ou celle qu'attribuent les Slaves à leurs *roussalkis*<sup>215</sup>. Ces roussaikis, comme les ondins de Magdebourg<sup>216</sup>, comme les *korrigans* de la Bretagne, viennent souvent à la surface des eaux, peigner leur brillante chevelure. Mélusine est représentée de même, peignant ses longs cheveux, tandis que sa queue s'agite dans un bassin.

Les eaux ne sont pas le seul séjour commun aux elfes et aux fées, les arbres, les forêts sont encore le théâtre de leurs apparitions. En Suède, les paysans vénèrent les tilleuls, comme ayant jadis été la demeure des elfes. C'était sous un arbre gi-

<sup>210</sup> G. Ellis, *Specimens of early english metrical romances*, t. I, p. 34 (London, 1811).

<sup>211</sup> *Die Niebelungen*, 25<sup>e</sup> aventure. Chez Homère, les sirènes ont aussi le don de prophétie; elles connaissent le passé et l'avenir (*Odyssée*, lib. XIII). Un grand nombre de divinités marines, représentées souvent avec des queues de poisson, Protée, Triton, Glaucus, Phorcus, avaient également le don de prophétie.

<sup>212</sup> Korneman, *Mons Veneris*, c. 34, p. 189-191.

<sup>213</sup> Keightley, *Fairy Mythology*, t. II, p. 187.

<sup>214</sup> Bechstein, *Der Sagenschatz und die Sagenkreise des Thuringerlandes*, partie IV, p. 117. Les *nixes* de ce lac enlevaient aussi les enfants, comme les *korrigans* de la Bretagne.

<sup>215</sup> Makaroff, *Traditions russes* (en russe), t. I, p. 1 et 9.

<sup>216</sup> Grimm, *Traditions allemandes*, trad. Theil. t. I, 83.

gantesque, le frêne Yggdrasill, auprès de la fontaine Urda, que les Nornes, liées à ces esprits des airs, avaient fixé leur demeure.

L'herbe des champs est sous la protection des elfes. Tant qu'elle n'a pas encore levé, qu'elle ne fait que germer sous terre, ce sont les elfes noirs (*Schwarzelfen*) qui la protègent, qui veillent sur elle ; puis, a-t-elle élevé au-dessus du sol sa tige délicate, elle passe sous la garde des elfes lumineux (*Lichtelfen*), des elfes de la lumière. Sous ces croyances poétiques, le fétichisme ne cesse pas de se cacher. Ces elfes donnent la main aux nymphes italiotes.

Les elfes, avons-nous remarqué, attachent souvent leurs services à un homme ou à une famille et, suivant les contrées, reçoivent dans ce cas des noms différents<sup>217</sup>. On les appelle *nixe* et *kobold* en Allemagne, *brownie* en Écosse, *cluricaune* en Irlande<sup>218</sup>, le vieillard *Tom-Gubbe* ou *tonttu* en Suède<sup>219</sup>, *nissgod-dränge* dans le Danemark et la Norvège, *duende* ou *trasgo* en Espagne, *lutin*, *goblin* ou *follet* en France, *hobgoblin*, *puck*, *Robin Good-Fellow*, *Robin-hood* en Angleterre, *pwcca*, dans le pays de Galles. En Suisse, des génies familiers sont attachés à la garde des troupeaux, on les appelle *servants* ; ce sont peut-être les sulèves antiques<sup>220</sup>. Le pasteur de l'Helvétie leur fait encore sa libation de lait, comme, il y a vingt siècles, celui de l'Arcadie ou de la Sabine la faisait à Pan, Pan, type primitif de ces génies protecteurs du bétail, Pan qui, du sommet du Lycée ou du Lucrè-

<sup>217</sup> Dans les idées populaires des Romains, les lares paraissent avoir été des génies absolument du même genre ; c'est au moins ce qu'indiquent les vers de Plaute dans le prologue de l'*Aulularia* :

Ne quis miretur qui sim, paucis eloquar :  
Ego lar sum familiaris, ex hac familia,  
Unde me exeuntem me aspexistis.

<sup>218</sup> Le cluricaune se distingue des elfes, parce qu'on le rencontre toujours seul. Il se montre sous la figure d'un petit vieillard ridé, au costume antique ; il porte un habit vert foncé à larges boutons ; sa tête est couverte d'un chapeau aux bords retroussés. On le déteste à raison de ses méchantes dispositions, et son nom est employé comme expression de mépris. On parvient quelquefois, par les menaces ou la séduction, à le soumettre comme serviteur ; on l'emploie alors à fabriquer des souliers. Il craint l'homme, et lorsque celui-ci le surprend, il ne peut lui échapper. Le cluricaune connaît en général, ainsi que les nains, les lieux où sont enfouis les trésors et, comme les nains bretons, on le représente avec une bourse de cuir à la ceinture, dans laquelle se trouve toujours un schelling. Quelquefois, il a deux bourses, l'une contient alors un coin de cuivre. Le cluricaune aime à danser et à fumer ; il s'attache en général à une famille, tant qu'il en subsiste un membre ; il a un grand respect pour le maître de la maison, mais il entre dans de violents accès de colère lorsqu'on oublie de lui donner sa nourriture (Crofton Croker, *Fairy Legends*, partie III, p. 7).

<sup>219</sup> Cet esprit s'appelle Para chez les Finnois, d'où les Suédois ont fait le nom de Bjära ; il vole souvent le lait des vaches pour le boire (Croker, *ibidem*, partie III, p. 147).

<sup>220</sup> J. Rudolph Wyss, *Idyllen, Legenden und Erzählungen aus der Schweiz* (Berne, 1813). Comp. Alf. Ceresole, *Légendes des Alpes Vaudoises* (Lausanne, 1887).

tile, défendait la chèvre ou la brebis des feux dévorants du midi<sup>221</sup>. En plusieurs lieux, les servants s'appellent *drôles*, mot qui est la corruption de *troll*, nom que nous avons vu plus haut appartenir à d'autres membres de cette famille fantastique avec lesquels on les a confondus<sup>222</sup>. Les *trolls* ou *trollds* ou *trowd* des peuples scandinaves et des Shetland, esprits nains analogues aux goblins, lutins et follets, sont de véritables génies domestiques<sup>223</sup>.

Les anciens habitants de la Lithuanie et de la Samogitie reconnaissaient des divinités, fort analogues à celles que nous venons de passer en revue. Dans leurs croyances, les unes prenaient soin des agneaux (*kurcaiczin eraiczin*), d'autres des chevaux (*ratainicza*) ; quelques-unes protégeaient certaines familles<sup>224</sup>.

Il n'est aucun peuple de l'Europe orientale chez lequel on ne rencontre des croyances semblables. Dans le Perche, on trouve des croyances analogues : des servants prennent soin des animaux et promènent quelquefois, d'une main invisible, l'étrille sur la croupe du cheval<sup>225</sup>. Dans la Vendée, moins complaisants, ils s'amuse seulement à leur tirer les crins<sup>226</sup>. Cependant, en général, les soins de tous ces êtres singuliers ne sont qu'à moitié désintéressés ; ils se contentent de peu, mais néanmoins ils veulent être payés de leurs peines<sup>227</sup>.

Comme les fées, les Parques et les Nornes, les femmes des elfes se sont montrées plus d'une fois à la naissance des enfants pour leur annoncer leur destinée. Ainsi le fit celle qui promit le bonheur au fils d'une pauvre paysanne, sur lequel elle veilla sans cesse et auquel elle valut enfin la main de la fille du roi<sup>228</sup>. Ainsi le fit Huldelfe, qui apparaît aux couches de certaines femmes et prédit le sort des nouveau-nés<sup>229</sup>.

Les Finnois, qui admettent l'existence de divinités analogues aux elfes, trolls

<sup>221</sup> Velox amœnum saepe Lucretilem  
Mutat Lycaeo Faunus et igneam,  
Defendit aestatē capellis. (Horace, *Odes*, I.)

<sup>222</sup> Camerarius, *Méditations historiques*, t. I, l. IV, c. 13.

<sup>223</sup> *Lexicon mythologiae septentrionalis*, t. III, p. 746-754 de l'édition de l'*Edda* de Saemund, de 1818 (Copenhague, in-4°, verbo Troll).

<sup>224</sup> Lasicz, *De diis Samogitarum* ; dans Haupt, *Zeitschrift für deutsches Alterthum*, t. I, pp. 139 et 146.

<sup>225</sup> Fret, *Chroniques Percheronnes*, t. I, p. 67. L'auteur du *Petit Albert* rapporte l'histoire d'un de ces invisibles palefreniers qui, dans un château, étrillait les chevaux depuis six ans.

<sup>226</sup> A. de la Villegille, Notice sur Chacagne-en-Paillers, p. 30 (dans les *Mémoires des Antiquaires de France*, 2<sup>e</sup> série, t. VI).

<sup>227</sup> Robin Good-Fellow est chargé de balayer la maison à minuit, de moudre la moutarde ; mais, si l'on n'a pas soin de laisser pour lui une tasse de crème et de lait caillé, le lendemain le potage est brûlé, le beurre ne peut pas prendre. Shakespeare, *Midsummer Night's Dream*, acte II.

<sup>228</sup> Afzelius, *Volkssagen und Volkslieder aus Schweden* übersetzt von Ungewitter t. I, p. 341.

<sup>229</sup> *Ibidem*, t. I, p. 6.

et kobolds, reconnaissent des espèces de fées, à qui ils donnent le nom d'*akkas*. On les rencontre souvent au bord des eaux peignant leur chevelure, comme les *roussalkis* des Slaves, les nixes et les ondines des peuples germaniques. Le *haltia* ou esprit-conseiller des Finnois rappelle les fées de nos bois; les *legres*, nos follets et lutins qui surveillent les troupeaux; les *tonntu*, protecteurs des maisons, correspondent aux goblins et aux brownies; les *aarni* et les *krattis*, dieux des trésors, aux gnomes et à la fée Mélandre. D'après leur mythologie, au sein des montagnes habitent les *wuorem waeki*, génies occupés à durcir les rocs de granit et à les fixer sur leurs bases<sup>230</sup>.

Dans toutes les contrées septentrionales, les croyances relatives aux elfes sont associées à d'autres croyances relatives aux nains. Les légendes sur ces êtres singuliers sont fort nombreuses en Allemagne: elles les représentent comme les génies de la terre et du sol; mais, outre les nains proprement dits, les *dwerfs* ou *dwarfs* et les *bergmännchen*, tout le peuple des esprits participe à ce caractère de petitesse. Les elfes, les nixes, les trolls nous sont représentés comme d'une taille plus qu'enfantine. Les *berstuc*, les *koltk*<sup>231</sup>, n'ont que quelques pouces

de hauteur. En Bretagne, il en est de même des fées ou korriganes. Mille contes, mille légendes disent comment des laboureurs, des paysans les ont découverts cachés sous une motte de terre, reposant à l'ombre d'un brin d'herbe<sup>232</sup>.

Ces traditions sur les nains ne sont pas exclusivement du domaine des superstitions scandinaves et germaniques; on les retrouve partout où se présentent les traditions des fées, et, comme ces femmes mystérieuses, ils forment un nouveau point de ressemblance entre la mythologie populaire des Celtes et celle des populations septentrionales. D'après les croyances bretonnes, il existe des génies de la taille des pygmées, doués, ainsi que les fées, d'un pouvoir magique, d'une science prophétique. Mais, loin d'être blancs et aériens comme celles-ci, ils sont noirs, velus et trapus, leurs mains sont armées de griffes de chat et leurs pieds de cornes de bouc; ils ont la face ridée, les cheveux crépus, les yeux creux et petits, mais brillants comme des escarboucles, la voix sourde et cassée par l'âge.

Les nains de la Bretagne, les *bergmännchen* de l'Allemagne sont regardés comme d'une extrême habileté dans l'art de travailler les métaux. Les idées défavorables que l'on a sur eux les font même passer, chez les Bretons, les Gallois, les

<sup>230</sup> Léouzon-Leduc, *La Finlande*, t. I, pp. xxxviii et 98.

<sup>231</sup> *Berstuc*, *markropet*, *koltk* sont les noms que reçoivent les nains chez les Wendes (Mash, *Obottische Alterthümer*, t. III, p. 39). Les nains sont appelés en danois, *decry*; en allemand, *zwerg*; en vieil allemand, *dwerch*; en flamand, *deerg*; aux îles Feroe, *drorg*, *drôrg*; en écossais, *duergh*; en anglais, *dwarf*.

<sup>232</sup> Voyez, par exemple, dans Keightley, la légende de Reichert, t. I, p. 24.

Irlandais, pour des faux monnayeurs ; c'est au fond des grottes, dans les flancs des montagnes, qu'ils cachent leurs mystérieux ateliers. C'est là, qu'aidés souvent des elfes et des autres génies analogues, ils forgent, ils trempent, ils damasquent ces armes redoutables dont ils ont doté les Dieux et parfois les mortels. L'un de ces forgerons nommé Völund<sup>233</sup> ou Véland, instruit par les nains de la montagne de Kallova, s'était acquis une immense renommée. Son nom, de la Scandinavie était passé dans la France, changé en celui de Galant, Galant qui avait fabriqué Durandal, l'épée de Charlemagne, et Merveilleuse, l'épée de Doonin de Mayence. Suivant la Vilkinsa-Saga, la mère de ce célèbre Volund était une elfe et son père un géant, Vade ; d'autres traditions font de lui-même un *licht-elf*. Ainsi les elfes, en une foule de circonstances, voient leur histoire se mêler à celle des nains, et ce mélange démontre leur communauté d'origine. L'*Edda* parle aussi de l'extrême habileté des elfes dans l'art de travailler les métaux : ce sont eux qui ont forgé Gungner, l'épée d'Odin ; ce sont eux qui ont fait à Sifa sa chevelure d'or, à Freya sa chaîne de même métal. Le cluricaune irlandais est aussi un forgeron, et le paysan assure entendre souvent la montagne retentir du bruit de son marteau<sup>234</sup>.

Où faut-il aller chercher l'origine de ces nains dont nous trouvons la croyance si généralement répandue ? La moindre comparaison entre les traditions que nous venons de rapporter et ce que les anciens nous disent des dieux Cabires ne nous permet guère de douter que le culte de ceux-ci n'ait donné naissance aux nains des religions celtiques et scandinaves. Les Phéniciens ont certainement fondé plusieurs établissements dans la Gaule<sup>235</sup>, et c'était dans la Phénicie, à Béryte<sup>236</sup>, et dans les îles qui n'en étaient pas fort éloignées — Samothrace, Imbros, Lemnos — que leur culte était principalement répandu. Les Cabires étaient des dieux forgerons ainsi que nos nains ; on les regardait comme les compagnons, et même comme les fils d'Héphaïstos, le Phtha égyptien, le Vulcain latin<sup>237</sup>. Hérodote nous apprend qu'à Memphis on les représentait comme des pygmées<sup>238</sup>.

<sup>233</sup> Voyez sur ce personnage un travail de Depping et Fr. Michel, intitulé : *Véland le Forgeron, dissertations sur une tradition du moyen âge* (Paris, 1833, in-8° de VIII-99 p.), et un article de journal publié par MM. Haupt et H. Hoffmann, intitulé : *Altdeutsche Blätter*, t. I, p. 34 (1835).

<sup>234</sup> Pigott, ouv. cit., p. 225, et Crofton Croker, pp. 3 et 99. On a vu plus haut, par une note, que, dans le nord, les cluricaunes fabriquaient les souliers. Ces objets étaient originairement en métal, et par conséquent du ressort du forgeron, aussi disait-on *shoe-smith* en vieil anglais, au lieu de *shoe-macker*.

<sup>235</sup> Cf. l'intéressant ouvrage intitulé : *Das magusanische Europa* (Hildburghausen, 1830, in-8°).

<sup>236</sup> Sanchoniathon, apud Eusèbe, *Praeparatio evangelica*, lib. I, c. 10.

<sup>237</sup> Em. David, *Vulcain, Recherches sur ce Dieu*, p. 7.

<sup>238</sup> Livre III, c. 37.

Sur les médailles, on les voit le marteau à la main<sup>239</sup>. Tous ces caractères nous reportent précisément aux nains bretons et germains. Le chef des nains de la Bretagne, Gwion, présente, de l'avis de M. de la Villemarqué, beaucoup de rapports non seulement avec le dieu phénicien du commerce et des arts, mais encore avec l'Hermès des Grecs, et le Mercure des Romains ; il a une bourse<sup>240</sup>.

Gwion veille à la garde d'un vase mystique qui contient l'eau du génie de la divination et de la science. Ce vase, qui au moyen âge est devenu le saint Graal, offre la ressemblance la plus frappante avec la coupe des Cabires. Cette coupe mystique a été attribuée aussi non seulement à Djemschid, qui la trouva, dit-on, en creusant les fondements d'Estakhar, mais encore à Bacchus, à Hermès, à Joseph, à Salomon, à Alexandre, et est à la fois le miroir magique du monde et le vase de salut<sup>241</sup>. L'eau merveilleuse de ce vase enchanté est nommée par les bardes cambriens, l'eau de Gwion<sup>242</sup>.

Les Cabires étaient, dans les traditions mythologiques, associés aux curètes et aux corybantes ; ils se liaient encore aux telchines et aux dactyles idéens, ouvriers mineurs, forgerons, ainsi que les nains de l'Allemagne, habiles à travailler l'airain et le fer<sup>243</sup>, et sur lesquels existait, comme sur les *bergmännchen*, une infinité de légendes populaires. Les corybantes et les curètes se livraient fréquemment à des danses bruyantes, dans les orgies qu'ils célébraient ; ces danses rappellent celles des nains, des trolls et des fées. Ils exécutaient en l'honneur de Sabazius ou de Cybèle, la *sikinsis* dans l'île de Crète<sup>244</sup>, ils dansaient la *prulis* appelée ensuite *purrikè*, c'est-à-dire la danse ignée, en frappant leurs épées et leurs boucliers. Tout le monde sait que c'est ainsi qu'ils déroberent à Saturne les vagissements de Jupiter qui venait de naître<sup>245</sup>. Les curètes et les corybantes joignaient à leurs chœurs religieux les éclats d'une musique bruyante. Les cymbales, les tambours, les crotales et le sistre unissaient leurs sons aigus, dans ces étourdissants concerts, qui valaient à leurs auteurs le surnom de *kalchokratoï*<sup>246</sup>. La musique est aussi

<sup>239</sup> Voyez une médaille des Thessaloniciens, apud Millin, *Galerie mythologique*, n° 330 (planche LXXIX).

<sup>240</sup> Montfaucon, t. IV, p. 414. *Myvyrian Archaiology of Wales*, t. I, p. 158 ; t. II, p. 161. Cette bourse symbolique est encore un des traits qui rapprochent Gwion et les nains de Mercure. Ce dieu, comme on le sait, était représenté souvent une bourse à la main. Dans la Gaule, où Mercure était considéré comme le dieu du commerce (Nundinator), cette bourse lui a été donnée comme emblème bien plus fréquemment qu'en Italie.

<sup>241</sup> Creuzer, *Symbolique*, trad. Guigniaut, t. I, p. 440 ; et Strabon, liv. X, c. 11.

<sup>242</sup> La Villemarqué, *Barzaz-Breiz*, 4<sup>e</sup> édition (1816), introd., pp. LI- LIII.

<sup>243</sup> K. Hoeck, *Kreta*, t. I, p. 305 et suiv.

<sup>244</sup> Plutarque, *Erotica*, t. IX, p. 41, édit. Reiske. Scholies de l'*Ajax* de Sophocle.

<sup>245</sup> K. Hoeck, *Kreta*, t. I, p. 213.

<sup>246</sup> Orphicus, hymnus 37.

l'occupation favorite des elfes et des nains; en Écosse on entend souvent des flancs des montagnes, de l'intérieur des tombelles, les accords d'une musique lointaine. En Norvège, on appelle cette musique *huldre slaat*; elle est monotone, les sons en sont sourds et réguliers<sup>247</sup>. Dans l'antiquité, les Cabires, dieux nains, sont associés à Hercule, dieu géant. Une association analogue, née de la première, se retrouve aussi au moyen âge. Les nains, les géants sont constamment unis dans les légendes. Ici l'on dit sur le compte des nains, ce qu'ailleurs on raconte des géants. Souvent ces derniers ont les premiers pour auxiliaires, absolument comme dans la mythologie égyptienne on voit les pygmées secourir Antée<sup>248</sup>.

Dans les contrées septentrionales, les souvenirs des nains et des elfes se sont unis à ceux de la résistance que les anciens habitants du pays opposèrent à l'invasion étrangère, et cette association a dû donner, aux traditions qui s'attachaient à ces êtres fantastiques, une physionomie nouvelle. Les peuples de souche finnoise qui occupaient la Scandinavie, se défendirent longtemps contre les conquêtes des Ases. Vaincus, ils se retirèrent dans les bois et les montagnes pour y mener une vie triste et cachée, subsistant sans doute par le brigandage; mais pour les paysans de la Gothie et du Warmland, cette race, dont l'existence avait pris un caractère en quelque sorte mystérieux et singulier, devint une race de génies malfaisants qui habitaient sous terre ou au fond des bois, des sorciers en guerre permanente contre la population<sup>249</sup>. Une autre race de plus haute stature, vaincue également par les conquérants, les Jättes ou Jöthen, se transforma, dans la tradition populaire, en une nation de géants sur laquelle Thor avait épuisé ses coups<sup>250</sup>. Ce dieu redoutable combattit aussi les nains, les berggeister; il lança contre eux ces masses énormes de pierres qu'on trouve çà et là éparses sur le sol<sup>251</sup>; en France, on attribue aux fées le transport de pareils blocs<sup>252</sup>.

<sup>247</sup> Crofton-Crocker, *Fairy Legends*, 3<sup>e</sup> partie, p. 91.

<sup>248</sup> Creuzer, *Symbolique*, trad. Guigniaut, t. I. p. 440.

<sup>249</sup> Afzelius, *Volkssagen und Volkslieder aus Schweden*, t. I. p. 160.

<sup>250</sup> *Ibidem*, t. I. p. 47.

<sup>251</sup> Cette croyance a fait donner par les paysans le nom de *Thorkeile* aux météorites. (Cf. Afzelius, t. II, p. 12.)

<sup>252</sup> A Bourg-Lastic, en Auvergne, on voit des prismes basaltiques que les paysans appellent ici Rochers des Fades, et que les fées, ajoutent-ils, ont apportés dans leur tablier (Bouillet, *Tablettes historiques de l'Auvergne*, t. II. p. 290). Dans plusieurs contrées du Nord, ce sont les trolls qu'on regarde comme les auteurs de ces colonnes basaltiques qui forment souvent d'énormes cavernes ou des chaussées d'une élévation prodigieuse: on nomme ces constructions naturelles *trollahlavd*, c'est-à-dire constructions des trolls; *trollkonugardr*, c'est-à-dire dortoirs, cimetières des trolls; *trollakirka*, église des trolls. En Allemagne, ces trolls sont devenus des diables, et c'est à ceux-ci qu'on rapporte les mêmes objets; de là les noms de *Teufelsmauer*, *Teufelsbrücke* qu'on leur attribue. En France, on a donné le nom de Chaussée-des-Géants à un monument



Quand le christianisme fut apporté dans la Germanie, on n'abandonna pas la croyance à tout ce monde des esprits ; mais, comme une idée d'hostilité était inhérente au caractère qu'on attribuait à ces êtres, on en fit des adversaires du nouveau culte : on peignit dans les légendes les *stegmännern*, les *waldfürsten*, les *bergmännchen*, comme des ennemis acharnés du clergé ; on les voua naturellement à la damnation. On fit plus, en certains endroits, on les changea en diables. Il est vrai que la forme hideuse sous laquelle on les représentait généralement devait prêter à cette assimilation. Ainsi, le moine de Saint-Gall conte l'histoire d'un de ces esprits mystérieux dont il fait un diable velu<sup>253</sup> ; Gervais de Tilbury<sup>254</sup> change en esprit de ténèbres le lutin dont il parle, d'après le récit de son temps. Ce lutin a l'aspect d'un vieillard, à la face ridée, à la taille de pygmée et se reconnaît pour un de nos nains. On en doit dire autant de Zabulon, le démon à la longue barbe d'Orderic Vital. Au reste, cette assimilation des nains aux démons remonte plus haut que les chroniques : les démons incubes *dusiens*, dont il est question dans saint Augustin<sup>255</sup>, ne sont autres que les nains bretons nommés encore *duz*, *duzik*, dans les chants populaires<sup>256</sup>.

Les nains, disent les paysans armoricains, fuient la présence de l'homme ; ils se sont retirés dans les montagnes, dans les bois, dans les souterrains, et souvent même quand la civilisation nouvelle les pressa trop vivement, ils disparurent complètement. En plusieurs contrées de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne, on raconte leur disparition.

A la ville de Greifswald et dans les environs, c'est une tradition répandue chez le peuple, que jadis, à une époque que l'on ne peut plus déterminer, le pays était habité par un grand nombre de nains. On ignore le chemin qu'ils ont suivi en s'en allant, mais on croit qu'ils se sont réfugiés dans les montagnes<sup>257</sup>. Une légende prussienne raconte comment les nains qui habitaient Dardesheim, furent chassés par un forgeron, et comment depuis on ne les a plus revus<sup>258</sup>. Dans l'Erzgebirge, une tradition toute semblable dit que les nains ont été chassés

---

basaltique des Cévennes, et dans l'Ulster, le célèbre *Giants causeway* a dû le même nom à des traditions populaires identiques.

<sup>253</sup> *De Carolo. Magno.* apud D. Bouquet, t. IX, p. 116.

<sup>254</sup> *Otia imperialia*, p. 141.

<sup>255</sup> *De Civitate Dei*, lib. 15, c. 23. S. Isidore de Séville, *Origines*, lib. 8, c. 9, en rappelant leur nom de *Dusii*, les désigne sous l'épithète *Pilosi*, et dit que leur vocable grec est *paniskoi* ; il les identifie aux satyres.

<sup>256</sup> Th. de la Villemarqué, *Barzaz-Breiz*, 4<sup>e</sup> éd., t. I, p. 68.

<sup>257</sup> Temme, *Volkssagen von Pommern und Rügen*, p. 254.

<sup>258</sup> Widar Ziehnert, *Preussens Volkssagen*, I, n° 49 ; II, n° 3.

par l'établissement des forges<sup>259</sup>. Dans le Harz, même légende<sup>260</sup>. Le peuple du Nord-Jutland dit que les trolls ont quitté Vendsyssel, pour ne plus reparaître<sup>261</sup>. Toutes ces traditions sont des images de la destruction des antiques croyances et de l'expulsion des anciens habitants qui y étaient demeurés attachés<sup>262</sup>, de l'émigration d'un peuple adonné peut-être à l'industrie des mines et des métaux, forcé par le vainqueur d'abandonner son travail et ses ateliers. Le cri de joie que poussaient les jeunes gens qui, dans le Nord, célébraient sous des déguisements bizarres et dans des divertissements bruyants, la fête de Noël ou de Jul, rappelle encore la fuite des trolls : « Trollo-way ! » (troll on way), criait-on. Ce vivat, qu'on ne comprenait plus, était l'anathème de la foi nouvelle contre le paganisme septentrional, qui fuyait devant elle. En 1540, Thomas Cromwell donnait ce même mot, dans une de ses chansons, comme très efficace pour chasser le diable. Il est inutile de montrer l'enchaînement de toutes ces idées, le lecteur le devinera aisément<sup>263</sup>.

Dans la France, on raconte de même, en plusieurs lieux, le départ des fées. En disparaissant, les nains ont emporté le secret de leur science ; ils ont caché leurs trésors désormais introuvables à l'homme ; ils les ont enfouis, comme les dames fées de Viviers près de Metz, qui, à l'arrivée de saint Colomban, enfouirent leurs richesses dans un souterrain du château et ne reparurent plus<sup>264</sup>. Les nains bretons peuvent seuls déchiffrer les caractères cabalistiques qu'on voit gravés sur les faces de divers monuments druidiques ; les nains scandinaves sont en possession de connaissances semblables, et ont seuls la science des runes qu'ils n'enseignent qu'aux mortels favorisés par eux.

Cependant, dans plusieurs provinces de la Saxe ou de la Franconie, du fond des mines où ils se sont retirés, les nains manifestent encore souvent leur présence aux hommes et, suivant le caractère particulier à chacun d'eux, ils se signalent par d'innocentes malices ou des vengeances terribles ; quelquefois même ils aident le mineur dans ses travaux, ils se familiarisent avec lui, et mille contes amusants redisent les détails de ces relations, de ces réunions singulières<sup>265</sup>. Plusieurs de ces traditions sont les mêmes en Allemagne qu'en Angleterre<sup>266</sup>.

<sup>259</sup> Grimm, *Traditions allemandes*, trad. Theil, t. I, p. 53.

<sup>260</sup> Grimm, *ibidem*, t. I, p. 270.

<sup>261</sup> Keightley, *The Fairy Mythology*, t. I, p. 202.

<sup>262</sup> Crofton Croker, *Fairy Legends*, partie III, p. 70.

<sup>263</sup> *Transactions of the Society of Antiquaries of Scotland*. Vol. II. (1808).

<sup>264</sup> Voyez un article de M. E. d'Huart, sur les fées de Viviers, *Revue d'Austrasie*, nouvelle série, 1841, t. III, p. 33.

<sup>265</sup> Cf. Afzetus, *Volkssagen aus Schweden*.

<sup>266</sup> Telle est la légende bretonne du Tailleur et des Nains, dont M. de la Villemarqué a fait re-

La nuit prête aux nains son ombre, quand ils vont visiter la terre qu'ils ont jadis habitée; comme les korrigans de la Bretagne, ils forment des rondes sur l'herbe et, le matin, le gazon foulé circulairement décèle leur passage. *Dwergs, trolls, elfes, kobolds*, tout le peuple pygmée se livre à une joie enfantine et bruyante. Le rire du *kobold* est devenu proverbial en Allemagne, il signifie un rire à gorge déployée. Ces fêtes nocturnes rappellent celles que les korrigans célèbrent autour des dolmens, et dans lesquelles ils se passent de main en main la coupe qui contient la liqueur merveilleuse dont une seule goutte rendrait aussi savant que la divinité<sup>267</sup>. Au jour, le magique festival cesse, tout s'évanouit; la lumière effraie la nation féerique; car elle est craintive, elle fuit le moindre danger, le plus léger bruit. Cette timidité des nains semble une allusion à l'impuissance du peuple vaincu. Usant de ruse, ainsi que tous les êtres faibles, et craignant de voir s'éteindre leur race, les nains comme les korrigans enlèvent les enfants<sup>268</sup>.

Leur nom, leur souvenir s'attachent aussi bien que celui des fées, aux monuments mégalithiques. Les tombelles, les dolmens, les menhirs sont regardés comme leur ouvrage et leur demeure; plusieurs légendes, pareilles à celles qu'on raconte à Pontusval<sup>269</sup>, représentent ces pierres comme les génies eux-mêmes ainsi métamorphosés, en punition de leur attachement à l'ancien culte. A Bergelau, dans la Prusse occidentale, ce sont des géants qui ont été transformés de la sorte<sup>270</sup>.

Le nom de « pierre des fées » s'est attaché, et nous en avons donné de nombreux exemples, à une foule de monuments mégalithiques. On attribue aussi le souvenir des fées à plusieurs monuments qui datent du paganisme.

En Sardaigne, les monuments mégalithiques sont attribués aux géants dont ils passent pour la sépulture. Dans le Roussillon, on les appelle *tumuls des gentils*,

---

marquer la frappante analogie avec la légende allemande des Nains sur le rocher (*Barzaz-Breiz*, t. I, p.42 Cf. Crofton Croker, *Fairy Legends*, t. III, notes).

<sup>267</sup> Cf. Th.de la Villemarqué, *Barzaz-Breiz*, loc. cit.

<sup>268</sup> Temme, *Volkssagen von Pommern und Rügen*, p. 257.

<sup>269</sup> En Bohême non loin d'Elnbogen, on raconte que des nains ont été aussi changés en pierre. Grimm. *Traditions allemandes*, trad. Theil, t. I, p. 48.

<sup>270</sup> A un demi-mille de Bergelau, dans le cercle de Prusse occidentale, on voit dans une forêt un cercle de quarante grandes pierres; quoique profondément enfoncées dans le sol, elles s'élèvent encore de deux à quatre pieds au-dessus. Au milieu, sont deux pierres plus grosses que les autres. On dit que ce sont les géants qui ont été changés en pierres par les dieux, qui leur avaient défendu de danser le soir. Les géants, ajoute-t-on, étaient un peuple qui habitait jadis le pays. C'est précisément comme on voit la légende des danseuses de Pontusval.

tombeaux des païens<sup>271</sup>. Dans l'île de Seeland, on les attribue aux trollds, et les allées couvertes s'appellent *trolles tün*, salles des trollds<sup>272</sup>.

Les femmes des elfes et des nains rappellent, par leur beauté et la blancheur de leurs vêtements, nos fées françaises. Mais comme chez celles-ci, cette beauté est souvent trompeuse. Ces yeux charmants, ces traits délicats se changent au grand jour en des yeux caves, en des joues décharnées ; cette blonde et soyeuse chevelure fait place à un front nu que garnissent à peine quelques cheveux blancs.

Dans la Grande-Bretagne, les mêmes traditions se reproduisent sous des noms différents. Les *shiths* enlèvent les nouveau-nés, célèbrent la nuit des danses mystérieuses et laissent sur l'herbe, ainsi que les trolls et les fées, l'empreinte de leurs pas<sup>273</sup>. Les *brownies* sont vouées par le peuple à la damnation, et regardées comme ayant appartenu à la troupe qui faillit avec Satan<sup>274</sup>. La tradition irlandaise nous les dépeint comme redoutant les prêtres. Le vendredi et le samedi, jour de la mort du Sauveur et de dévotion à la Vierge, sont des jours néfastes pour les korrigans et les nains bretons. Les élévations coniques, les monuments mégalithiques sont rapportés aux *shiths* et aux *brownies*, et le nom du pouvoir qu'on leur attribue, *druid each'd*, n'est emprunté qu'au souvenir des druides<sup>275</sup>.

C'est assez accumuler les faits et les traditions. On le voit, en Allemagne, en Écosse, en Suède, en Danemark, en France, partout les mêmes croyances, c'est-à-dire les mêmes souvenirs. Mais, suivant celle de ces contrées où nous nous transportons, suivant le génie de chaque peuple, les traditions, les légendes qui sont l'expression de ces croyances, présentent une physionomie différente. Dans les pays du Nord où la nature ne s'offre point avec les lignes nettes et tranchées des climats méridionaux, où un ciel couvert ne répand sur les objets qu'une clarté incertaine et changeante, où ces objets ne présentent pas d'arêtes vives, de contours précis, mais où ils se dégradent et s'effacent dans les brouillards, l'imagination avait libre carrière pour créer tout ce monde fantastique dont nous parlions tout à l'heure, pour transformer en elfes, en nains, en ondins, la moindre apparence bizarre, le moindre jeu d'ombre et de lumière, la plus légère vapeur à la surface du lac. Dans les vastes forêts septentrionales, au pied de ces montagnes sévères, de ces cimes glacées, dans ces solitudes tristes et muettes, tout porte à la terreur ;

<sup>271</sup> *Mémoires des Antiquaires de France*, 2<sup>e</sup> série, t. XI. pp. 5-6.

<sup>272</sup> *Mémoires des Antiquaires de France*, 2<sup>e</sup> série, t. IX. p. 138.

<sup>273</sup> Shakespeare, *A Midsummer Night's Dream*, acte II, sc. I.

<sup>274</sup> Stewart, *Sketches of Perthshire*, p. 261 (in-8, 1830).

<sup>275</sup> Voyez dans l'ouvrage de Crofton Croker, *Fairy Legends*, partie I, p. 39, la légende intitulée : *The priests supper*. En Espagne, les *duendes* sont aussi, d'après les idées populaires, exclus du salut.

l'homme est seul, mais son imagination, comme son instinct de sociabilité, appelle sans cesse autour de lui des êtres avec lesquels il puisse s'entretenir, dût-il même les craindre. Dans ces contrées, les sentiments les plus divers s'unissaient donc en lui pour multiplier, dans les lieux qu'il habitait, des êtres dont la tradition, les souvenirs religieux lui enseignaient encore l'existence. Le retentissement de l'écho devenait la voix du nain<sup>276</sup>, le moindre sifflement produit par le vent, à travers la bruyère ou contre les branches pressées des sapins, indiquait la présence d'un esprit; le fracas du torrent qui roule ou s'échappe en cascades d'un rocher, le cri bizarre d'un oiseau, étaient son ricanement ou son éclat de rire. Quand la pluie d'orage tombait avec force sur le toit de chaume, quand les eaux du fleuve se gonflaient tout à coup, on croyait entendre retentir le cri menaçant du *kelpi*.

Dans les mines, les causes d'illusion étaient encore plus nombreuses. Là, la chaleur jointe à l'humidité favorise le développement de plusieurs cryptogames luisants, de byssus phosphorescents, de lichenacées, de rhizomorphes souterrains qui se suspendent en festons aux voûtes des excavations, grimpent le long des piliers, tapissent les parois des grottes profondes, et, par la lueur bleuâtre qu'ils répandent, semblent annoncer la présence d'un palais mystérieux. Dans ces mines, le feu grisou venait à passer tout à coup et le mineur que ne protégeait pas encore l'admirable invention de Davy<sup>277</sup>, et qui voyait tomber ses frères victimes de cette exhalaison méphitique, croyait voir souffler un esprit malfaisant, un esprit qui se vengeait du téméraire qui venait lui disputer son empire, l'esprit de la montagne, maître Hammerling, qu'il nommait et dont il redoutait la colère<sup>278</sup>.

En France, une nature moins sauvage et moins sombre n'a pas été aussi favorable au développement de ces croyances que les paysages sévères de la Scandinavie, les sites romantiques de l'Écosse. Cependant, dans les parties où son sol riant et découvert a disparu, où son aspect gracieux et animé a fait place à un tableau plus triste et plus austère, on a retrouvé ces mêmes superstitions plus vivaces et plus répandues sur le gneiss et le granit de la Bretagne, sur les terrains volcaniques de l'Auvergne, au milieu des Vosges couvertes de forêts, en un mot partout où les couleurs se sont rembrunies, les fées, les nains, les esprits mystérieux ont

---

<sup>276</sup> L'écho s'appelle dans le Nord Dwergrnate, c'est-à-dire la voix du nain Grater Bragur, t. I, 107; t. II, 89). Chez les anciens, l'écho était la voix d'une nymphe: la superstition était la même.

<sup>277</sup> La lampe de sûreté, inventée par Humphrey Davy en octobre 1815.

<sup>278</sup> Cf. Grimm, *Traditions allemandes*, trad. Theil, t. I p. 4. Les mineurs croyaient qu'il se montrait sous la forme d'un géant avec un capuchon noir. On racontait que sur l'Annaberg, dans la caverne que l'on appelle le Rosenkranz, ce génie avait soufflé sur douze mineurs qui travaillaient et leur avait donné la mort. Aujourd'hui, comme on sait, maître Hammerling s'appelle le bicarbure d'hydrogène.

repris leur empire. Le soir, dans les champs de l'Armorique, au milieu de ces pierres gigantesques qu'un peuple antérieur aux Celtes a semées sur la terre, comme à Carnac ou à Locmariaker, quand les nuages s'abaissent et que la brume efface peu à peu le contour des objets, l'imagination des paysans bretons peuple de korrigans et de nains le voisinage des monuments pour lesquels il a conservé un reste de vénération ; le vent souffle avec force à travers les genêts et les ajoncs, en imitant le froissement d'êtres légers qui passent rapidement ; la pâle lueur de la lune, reflétée sur un corps poli, fait paraître comme une nappe blanchâtre ; le peuple croit alors entendre la troupe des fées qui viennent célébrer leur fête nocturne ; il croit voir briller le vêtement blanc qui les pare<sup>279</sup>.

Le berceau des fées peut être aujourd'hui regardé comme découvert ; nous avons assisté au développement successif de leur existence. Nées sur le sol celte et germain, ces fées ont vécu avec les poètes du moyen âge, les troubadours et les trouvères. Viviane, Mélior, Mélusine, Morgane, Urgande la Déconnue, forment une race de souche gauloise, à laquelle sont venues se mêler les fictions de la Grèce et de Rome ; race qui s'est éteinte avec la Manto, l'Alcine, la Mélisse d'Arioste, la Titania de Shakespeare, la Gloriane de Spenser, la Silvanella de Boiardo.

En devenant les jouets du caprice des poètes, les fées perdirent le caractère sérieux qui leur avait si longtemps conservé tant de fidèles. La foi vive qu'elles inspiraient disparut peu à peu. Déjà au XII<sup>e</sup> siècle, Robert Wace avait vainement cherché dans la forêt de Bréheliant ces femmes mystérieuses. Il s'en retourna sans avoir rien vu, s'écriant avec un accent d'incrédulité :

Fol y allais, fol m'en revins,  
Folie quis, pour fol me tins.

An moment où les traditions dont les fées avaient été l'objet allaient être enveloppées dans l'oubli des générations devenues plus sérieuses, un homme d'esprit, Charles Perrault, recueillit quelques-unes d'entre elles ou les emprunta plutôt à Straparole et à Giambattista Basile<sup>280</sup> ; et c'est ainsi que sont nés les contes bleus qui ont amusé notre enfance.

---

<sup>279</sup> Les feux follets ont été regardés par presque tous les peuples superstitieux comme ayant une origine surnaturelle ; en France, on les prenait pour les esprits des enfants morts sans baptême ; dans le Hanovre on les nomme *Tuckebolds* ; en Écosse, *Punckie* et on les prend pour un elfe qui veut égarer les voyageurs dans les marécages. Plusieurs légendes désignent ces feux sous le nain du feu fée, *ignis fatuus*.

<sup>280</sup> Plusieurs des contes de Ch. Perrault sont empruntés aux *Notti piacevoli* de Straparole, publiées à Venise en 1530 et traduites en français de 1560 à 1570 ; de ce nombre est, par exemple,

## LES FÉES AU MOYEN ÂGE

Contraste bizarre, ces divinités cachées, ces femmes puissantes et perfides dont la mère redoutait jadis tant la colère pour son fils au berceau, leur histoire est devenue un moyen d'égayer nos premiers ans, de récréer notre imagination naissante. Tel est l'homme, sa raison marche et se fortifie sans cesse; l'idée sérieuse d'aujourd'hui, demain, lui servira de hochet.

---

le Chat Botté. Divers contes de Mme d'Aulnoy, entre autres la Princesse Belle-Étoile, sont également pris du même auteur. En 1637, Giambattista Basile publia à Naples, en dialecte napolitain, le *Pentamerone*; c'est le recueil de contes de fées le plus complet qui existe.

NOTICES DE FOLKLORE  
ET D'HISTOIRE



# I

## DE L'ORIGINE PAÏENNE DES FÊTES DE NOËL, DE PÂQUES ET DE LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

La Saint-Jean correspond au solstice d'été et les Gaulois, les Germains et les Scandinaves célébraient, à l'époque des solstices, des fêtes solennelles. Ou, pour mieux dire, il existait, chez ces deux peuples, deux grandes fêtes : celle d'hiver qui, suivant les lieux, variait du 25 décembre au mois de février et celle du printemps, qui variait de l'équinoxe du printemps au solstice d'été, c'est-à-dire de Pâques à la Saint-Jean. La fête d'hiver s'appelait *Ioule*, *Iole* ou *Ioel*, c'est-à-dire la fête du soleil. *Hiaul* et *houl* signifient encore soleil, dans les dialectes de la Basse-Bretagne et de Cornouailles. A l'établissement du christianisme, cette fête, sans changer de nom, ni d'époque, a changé d'objet et, dans les langues septentrionales, *jaul* signifie aujourd'hui la fête de Noël. Ce nom n'est pas la seule trace qui soit restée de l'origine païenne de cette fête. Ces mascarades, ces déguisements bizarres, usités dans le commencement de l'hiver, sont certainement un reste de l'usage, où étaient les Germains, dans la fête de *Ioule*, qui durait chez eux du 19 janvier au 6 février, de se revêtir de peaux de bêtes et de courir sous un accoutrement bizarre. Cet usage n'était pas particulier aux Germains ; il existait chez les anciens peuples de l'Italie, à l'époque des Saturnales, qui se célébraient précisément dans le même temps, et il s'est perpétué dans le carnaval des modernes.

Les Germains immolaient un porc à Freya, la déesse des moissons, parce que, disaient-ils, cette déesse était, dans ce jour de fête, traînée par des sangliers d'or. Cette offrande s'appelait *bulling-buste*<sup>281</sup>. Le nom de *Sparkelmonat*, mois du porc, donné encore par les Flamands au mois de février, est dû cet antique usage. C'est à la célébration de cette fête que se rapporte la défense du concile de Lepines (§ 3, *de spurcalibus in februario*).

Chez les Scandinaves, la fête de *Ioule* avait lieu principalement à Noël, au solstice d'hiver ; elle était annoncée par une trêve solennelle et des chants joyeux. Devenus chrétiens, les Scandinaves observèrent les mêmes prescriptions à l'épo-

---

<sup>281</sup> Studach, *Edda Saemundis des Weisen*, partie I ; p. 85, notes.

que de Noël, qui remplaçait pour eux la fête de Noël, de là ces vers que Shakespeare, dans sa tragédie de Hamlet, met dans la bouche de Horatio<sup>282</sup>:

Some say, that ever'gainst that season comes  
Wherein our Saviour's birth is celebrated,  
This bird of dawning singeth all night long;  
And then, they say, no spirit dares stir abroad  
The nights are wholesome; then, no planets strike  
No fairy takes, nor witch hath power to charm,  
So hallow'd and so gracious is the time.

Il est à remarquer que c'était à l'époque de Noël qu'avaient lieu, au moyen âge, toutes ces fêtes moitié sacrées, moitié bouffonnes qui, dans l'origine, remontent sans doute aux Saturnales. Le jour de Noël, on célébrait la fête de l'âne; le 26 décembre, celle des diacres; du 1<sup>er</sup> au 6 janvier, celle des fous.

La fête du printemps portait le nom d'*Eostur*; à l'avènement du christianisme, *Eoster* devint le nom sous lequel on désigna la fête de Pâques. Les feux de joie qu'on allumait à la fête d'*Eostur*, en l'honneur de Freya, donnèrent naissance aux feux de Pâques, *Osterfeuer*, de la Belgique et de l'Allemagne et aux feux de la Saint-Jean, en France<sup>283</sup>. Le souvenir de ces deux grandes fêtes subsiste encore dans les traditions féeriques.

Suivant la croyance populaire de l'Irlande, les elfes célèbrent deux grandes fêtes dans l'année: l'une est au commencement du printemps, quand le soleil approche du solstice d'été; alors le héros O'Donoghue, qui jadis régna sur la terre, monte dans les cieux sur un cheval blanc comme le lait, entouré du cortège brillant des elfes. Heureux celui qui l'aperçoit, lorsqu'il s'élève des profondeurs du lac de Killarney! Cette rencontre lui porte bonheur. A Noël, les esprits souterrains célèbrent une fête nocturne avec une joie sauvage et qui inspire la frayeur. Les esprits des forêts courent dans les clairières, revêtus d'habillements verts; l'oreille distingue le mugissement des bœufs sauvages, le trépignement des chevaux. Lorsque le peuple entend ce vacarme, il dit que c'est la troupe des chasseurs furieux: *das wüthende Heer, die wüthenden Joager*. Dans l'île de Moen, on appelle ce bruit le *gronjette*; en Suède, c'est «la chasse de Wodan». Plusieurs poèmes du moyen âge renferment des allusions à ce «Chasseur sauvage» que le

<sup>282</sup> Acte I. scène I, *in finem*.

<sup>283</sup> Schayes, *Essai historique sur les usages, croyances et traditions des Belges*, Bruxelles, 1884. chap. II, p. 15.

poème de Roland, composé par Conrad au XIII<sup>e</sup> siècle, appelle « l'hôte que le diable envoie devant lui <sup>284</sup> ». On le retrouve aussi dans les légendes du « Chasseur éternel », du « Chasseur sauvage », de l' « Esprit du Haeselberg », du « Chasseur nocturne » des Riesengebirge <sup>285</sup>, du grand veneur de la forêt de Fontainebleau, de la chasse de Saint-Hubert et du « Chasseur infernal. » Ces différentes légendes ont fourni à Burger le sujet de sa ballade du « Chasseur féroce », *der wilde Jaeger*. Le nom de *Hellequin*, qu'on lui donnait au moyen âge et qui a peut-être quelque rapport avec celui d'*Elfen-Koenig*, le roi des elfes, a passé ensuite à l'un des personnages du théâtre bergamasque, Arlequin <sup>286</sup>.

---

<sup>284</sup> Crofton Croker, *ouvr. cité*, tome III, p. 93.

<sup>285</sup> Grimm, *ouvr. cité*, tome I, pp. 295, 296, 432, 470.

<sup>286</sup> Voy. J.-J. Ampère, *Histoire littéraire de France avant le XII<sup>e</sup> siècle*, tome II, p. 138 et suiv.

## II

### DE L'ORIGINE PAÏENNE DU SABBAT AU MOYEN ÂGE

La défense du concile d'Aix-la-Chapelle ne laisse aucun doute sur l'origine païenne du sabbat :

*Illud etiam non admittendum*, dit un de ses canons, *quod quaedam mulieres sceleratae, retro post Satanam conversae, credant se et profitentur cum Diana, paganorum dea, et innumera mulierum multitudine, equitare bestias et multa terrarum spatia intempestivae noctis silentio pertransire, jussionibus velut dominae obedire et certis noctibus ad ejus servitutem evocari.*

On voit, par ces paroles, que les fameuses équipées de sorcières remontent au culte de Diane ou de *Holda*. Cette *Holda* était la même divinité que *Freya*. L'*Indiculus* semble l'avoir eu en vue, quand il parle de la lune, sur laquelle des femmes exercent un pouvoir magique. Cette lune est Diane, c'est-à-dire *Holda* ; ce pouvoir exercé sur la lune par des femmes est une superstition qui se rencontre chez les Grecs ; on l'attribuait aux magiciennes de la Thessalie<sup>287</sup>. Les Capitulaires condamnent également les assemblées nocturnes.

Nous renverrons le lecteur à l'intéressante dissertation de Georges Zimmermann, intitulée : *De mutata Saxonum veterum religione* (Darmstadt, 1839, in-4°), pour de plus amples détails sur cette déesse *Holda*, identifiée par les Romains à Diane et à Vénus ; on l'appelait aussi *Bensozie*, *Pharailde* ou *Hérodjade*. Ce dernier nom est postérieur à l'établissement du christianisme ; il lui fut donné d'après la tradition, répandue au moyen âge, qu'après la mort de Jean-Baptiste, la femme d'Hérode fut condamnée à errer chaque nuit dans les bois, sans pouvoir prendre de repos, depuis minuit jusqu'au chant du coq. D'après l'auteur, cette tradition remonterait au culte de *Holda*, dont elle ne serait qu'une transformation ; aussi bien que les légendes relatives au « Chasseur sauvage » et du « Grand Veneur » citées plus haut.

Les vacations nocturnes, *utisëtur*, se rencontrent aussi chez les Scandinaves ; elles se rattachaient, ainsi que les voyages chez les Finnois, *finförrar*, aux opérations théurgiques et spécialement au *seiðr* ou art de revêtir telle forme ou peau

---

<sup>287</sup> Pline, *Histoire naturelle*, xxx, 1. Virgile, *Églogue* VIII, 9. Horace, *Épodes*, Ode V, vers 45-46.

## NOTICES DE FOLKLORE ET D'HISTOIRE

d'animal qui vous plaisait. Après avoir été, chez les peuples du Nord, considéré comme la science des dieux, le *seidr* fut pris en horreur, regardé comme la science des *Iotes*, c'est-à-dire des ennemis des dieux et défendu sévèrement. Les codes scandinaves punirent les opérations magiques comme des crimes, et Olaf le Saint brûla traîtreusement dans un festin, après les avoir enivrés, tous les magiciens, ministres du *seidr*.

### III DE L'IDENTIFICATION DU DIEU WODAN AVEC MERCURE

Beaulieu, dans son *Archéologie de la Lorraine*, se fondant sur la ressemblance qui existe entre le surnom de *Wodan* et le vieux mot saxon *wood*, qui signifie bois, en a conclu que Mercure-Wodan était le dieu des forêts, que les Gaulois des Vosges et des bords du Rhin adoraient, comme ceux de l'Armorique et des Pyrénées faisaient le Mercure Teutatès. Nous ne partageons pas l'avis de cet antiquaire et l'assimilation d'Odin et de Mercure nous semble reposer sur des raisons plus solides. Partout où Wodan recevait un culte, à Gand, dans l'île de Walcheren, en Germanie, les annalistes latins le désignent sous le nom de Mercure. On peut s'en assurer en lisant la vie de l'archevêque d'Utrecht, saint Willebrord, écrite par Alcuin<sup>288</sup>. Le dieu à qui les *Alemanni* offraient, près du lac de Zurich, des libations de cervoise dans une coupe immense, est appelé Wodan par Jonas, abbé de Bobbio, et il ajoute qu'il est le même que Mercure<sup>289</sup>; or, ces libations dans le vase nommé *kufe*, *kuebel*, étaient particulières au culte d'Odin. Au VIII<sup>e</sup> siècle, Paul Warnefried, l'historien des Lombards, écrit que Wodan ou Godan était la principale divinité de cette nation avant sa conversion au christianisme<sup>290</sup>.

Or, on sait que la religion des Lombards, venus des bords de la Baltique, était la même que celle des peuples du Nord, ce qui prouve que Wodan est bien l'Odin des Scandinaves. D'ailleurs, comment douter que ce Dieu n'ait été bien réellement la divinité principale des Alemanni, quand Walafried Strabon, auteur contemporain de Louis le Débonnaire, écrit dans sa *Vie de saint Gall*, qu'à l'époque du saint, c'est-à-dire au début du VII<sup>e</sup> siècle, ces peuples avaient trois grandes idoles qui représentaient leurs trois grandes divinités<sup>291</sup>. Ces idoles étaient certainement celles de la triade scandinave, composée d'Odin, de Thor et de Frigga, et qu'Eric Olaus<sup>292</sup> nous apprend avoir été longtemps adorée à Upsala :

---

<sup>288</sup> Mabillon, *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti*, saec. III, pars prima.

<sup>289</sup> *Ibidem*, saec. II, p. 26.

<sup>290</sup> *Historia Langobardorum*, Lib. I, cap. 8 et 9.

<sup>291</sup> Mabillon, *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti*, saec. II, p. 233.

<sup>292</sup> Cet écrivain, qui enseignait la théologie à Upsal, vers le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, est l'auteur de la première histoire un peu ample de la nation suédoise. Histoire écrite en latin et intitulée *Historia Suevorum Gothorumque*.

Le mercredi, *Mercurii dies*, fut désigné par les peuples de souche germanique, sous les noms de *wodestag*, *wodungstag*, *wodenstag*, noms qui se sont conservés en flamand et en hollandais sous la forme *woenstag*, en anglais sous celle de *wednesday*<sup>293</sup>.

On sait que la semaine planétaire, c'est-à-dire l'ancienne période de sept jours, à laquelle on a appliqué le nom de sept planètes, d'après la correspondance astrologique établie entre les planètes et les décans du zodiaque, est d'une origine grecque fort récente; la plus ancienne mention s'en trouve dans Dion Cassius.

Cette semaine a été adoptée par une foule de peuples, aussi bien par les Indiens que par les Scandinaves. La substitution, faite par ces derniers, du nom de leurs dieux à ceux des dieux romains, identifiés aux planètes, loin d'assigner une origine septentrionale aux noms des jours de la semaine, chez les Scandinaves, ne fait que nous indiquer les noms des divinités odiniques assimilées aux dieux romains. Ainsi, l'étymologie des noms de jour encore en usage chez les nations germaniques démontre, à elle seule, l'identité qu'on avait établie entre *Wodan* et Mercure, entre *Thor* et Jupiter, entre *Freya* et Vénus, et ainsi de suite<sup>294</sup>.

Lorsque Tacite, parlant de la religion des Germains, rapporte que Mercure est le dieu que les Germains révèrent le plus, qu'ils lui immolent des victimes humaines<sup>295</sup>, comment ne pas reconnaître Odin sous ce nom de Mercure, Odin, à qui les peuples du Nord offraient d'horribles sacrifices, interdits par Charlemagne, sous peine de mort, aux Saxons<sup>296</sup>? Cette assimilation des deux divinités venait sans doute de la fonction de « psychopompe », qu'elles remplissaient l'une et l'autre : Mercure dans l'Élysée, Odin, dans le Walhalla.

Quelquefois, avec plus de raison, Odin ou Wotan a été identifié à Mars, à cause de leurs attributs guerriers à tous deux. Le roman de *Brut* nous fournit encore la preuve qu'à l'époque de Wace, Mercure était confondu avec Odin. Le trouvère de Jersey place ces mots dans la bouche d'Hengist parlant au roi Vortigern :

Mais sor tos altres honorent,  
Ce vous di bien, Mercurion  
Qui en nostre langage nom  
Woden .....<sup>297</sup>.

<sup>293</sup> Barth, *Deutschlands Urgeschichte*. Bayreuth, 1817, p. 327.

<sup>294</sup> L. Ideler, *Handbuch der mathematischen und technischen Chronologie*, Berlin. 1826, in-8. p. 182 et suiv.

<sup>295</sup> *De moribus Germanorum*, c. 9.

<sup>296</sup> Capitulaire VIII, *de partibus Saxoniae*. Cf. *Vita S. Swiberti*, par Marcellin, cap. XVIII, 12, et Bède, *Historia ecclesiastica gentis Anglorum*, livre V, c. II.

<sup>297</sup> Édition Leroux de Lincy, t. I, p. 130.

Mais c'est sous le nom de Mercure que l'*Indiculus superstitionum* désigne Odin, dont il condamne le culte avec celui de *Thor*, appelé Jupiter. Il y a eu effectivement entre ces deux derniers dieux une assimilation pareille à celle qui eut lieu entre Odin et Mercure. Le jeudi, consacré à Jupiter, était aussi le jour de Thor, d'où les noms de *Torsdag*, *Thursday*, *Donnerstag*, sous lequel les populations germaniques ou scandinaves désignent encore ce jour. Le chêne, l'arbre sacré du roi de l'Olympe, était l'emblème de Thor et de Tarann; on sait que la vénération, qu'avaient pour lui les prêtres gaulois allant cueillir solennellement le gui sur son tronc, leur avait valu le nom de druides<sup>298</sup>.

---

<sup>298</sup> On a souvent attribué au culte de Thor, et nous l'avons fait nous-mêmes, le nom de *Thoraldi silva* donné jadis à une forêt de la Belgique actuelle; mais c'est une opinion erronée, car Thoraldus est simplement là un nom d'homme.



## IV

### DE LA PARENTÉ DES DÉMONS INCUBES AVEC LES NAINS

La croyance aux démons incubes remonte à celle aux nains ou esprits nocturnes, qui venaient sous les formes les plus bizarres ou les plus effrayantes tourmenter les hommes durant leur sommeil. Dans le Nord, ces esprits étaient nommés *mahr*, *mahra*, et se rattachaient aux *elfes* et aux *druds*. Les mots qui, dans les différentes langues européennes, désignent le sommeil accompagné d'oppression et agité de rêves affreux sont empruntés au nom de *mahr*: en danois, *maren*; en anglais, *nightmare*; en allemand, *nachtmar*; en français, *cauchemar*. Dans les pays scandinaves, on croit que la *mahr* prend plaisir à tirer l'homme par les cheveux, comme les lutins de l'ouest de la France s'amuse à tirer les crins des chevaux. La maladie, appelée *plica* en polonais et dans laquelle les cheveux deviennent comme une sorte de feutre, s'appelle en suédois, *marlock*; dans la basse Allemagne, *mahrklatte*, *mahrenzopf*; en allemand, *mahrenflicht*, c'est-à-dire chevelure tressée, tapée, bouclée par la main de la mahr<sup>299</sup>.

Chez les nations superstitieuses, le cauchemar a dû être naturellement rapporté à la main d'un démon qui lutine le dormeur, et ces rêves voluptueux, produits chez l'homme par l'écoulement séminal involontaire et dans lesquels il s' imagine avoir commerce avec quelque beauté mystérieuse, nés chez la femme d'excitations hystériques ou de sensations analogues, qui lui font croire qu'elle se livre à des étreintes amoureuses, ont été l'origine de la même croyance chez tous les peuples. Les *pilosi* des Hébreux, les *panisques*, *satyres* et *éphialtes* des Grecs, les faunes et sylvains des Latins, les démons incubes ou succubes, et les sylphes du moyen âge sont autant d'enfants de l'imagination du dormeur, agitée par ses sens. Cicéron avait déjà fait observer qu'il ne faut chercher nulle part ces êtres fantastiques, qu'ils n'existent pas<sup>300</sup>. Il faut comparer, pour l'explication du cauchemar, un chapitre curieux, de l'ouvrage de Joseph Franck, intitulé: *Praxcos medicae universae praecepta*, publié à Leipzig, en 1832, où l'on trouvera la bibliographie complète du sujet<sup>301</sup>.

<sup>299</sup> Voy. la dissertation de M. Coquebert-Montbret, *Mémoires des Antiquaires de France*, 1<sup>re</sup> série, t. VI, p. 295.

<sup>300</sup> Cicéron, *De natura Deorum*, cap. III. 7.

<sup>301</sup> Tome I, partie 2, ch. x, p. 452: *de Incubo*.

## AFFINITÉ ENTRE LES STATUES DE LA VIERGE MARIE ET CELLES DE MAYA ET D'ISIS

De même qu'il existe une ressemblance frappante entre les images de Marie allaitant le Sauveur et celles de Maya allaitant Bouddha, comme celle que rapporte Moor (*The hindu Pantheon*, pl. 59), de même les figurines égyptiennes d'Isis nourrissant Horns, si fréquentes dans les collections d'antiquités, rappellent encore ce même type<sup>302</sup>.

Non seulement le type archaïque de la Vierge, tel qu'il apparaît dans les portraits attribués à saint Luc, nous reporte à l'idée d'Isis, mais encore ce même type égyptien reparait dans plusieurs simulacres révéérés dans l'Occident : au Puy-en-Velay, la statuette de la Vierge la représente noire et la tradition populaire dit que cette image est venue d'Égypte. Cette même couleur noire se retrouve dans les statues de Notre-Dame, en bois de cèdre, de Lorette, d'Einsiedeln, de Chartres, de Notre-Dame de Liesse, de Walcourt, près de Namur, de Hal en Brabant, et de Kevelaer, non loin de Geldern<sup>303</sup>. On sait qu'Athor, la Vénus égyptienne, la nourrice des Dieux, était aussi noire. Beaulieu, dans son *Archéologie de la Lorraine*, rapporte une figure d'Isis trouvée à Tarquimpol, qui rappelle aussi beaucoup celle de la Vierge (pl. II, n° 11).

---

<sup>302</sup> Cf. Champollion, *Notice sur le Musée Charles X*, n°s 555, 558; Wilkinson, *Customs and manners of the ancient Egyptians*, pl. 34.

<sup>303</sup> Cf. *Mémoires de la soc. des antiquaires de France*, t. III, p. 386; *Mémoires* de M. Vaugeois; R. Rochette, *Discours sur l'origine, le développement et le caractère des types imitatifs de l'art du christianisme*, p. 38.

## VI

### LES SAINTS PORTE-CHRIST, PORTE-CROIX OU PORTEURS DE STIGMATES

C'est cette même métaphore du portement du Christ, qui a suggéré souvent aux artistes italiens la pensée de représenter les saints portant la croix ou l'enfant Jésus ; ces représentations ont certainement contribué à entretenir la croyance que les saints avaient réellement porté le Sauveur. Saint Christophe n'est pas, en effet, le seul saint qui ait été regardé comme ayant exercé ces augustes fonctions. Saint Amadou les remplit, dit-on, aussi auprès de la Vierge, d'après une tradition dont il serait, sans doute, puéril de discuter l'authenticité<sup>304</sup>. Une confusion du même ordre, fondée sur une interprétation littérale des paroles de l'apôtre : *Ego stigmata Jesu, in corpore meo porto*, ou de ce précepte de saint Vincent Ferrier : *Debemus crucifigi ad instar Christi et recipere quinque plagas virtualiter*, a donné naissance aux idées singulières de la stigmatisation, à cette légende de saint Volland, sur le cœur duquel on trouva, après sa mort, la marque d'une croix imprimée<sup>305</sup>. Sainte Radegonde donne la première l'exemple de cette explication de ce précepte allégorique, en se gravant la forme d'une croix sur le corps, avec le bout d'une pique rougie au feu (*Ribadeneira*, 13 août, p. 210). Une fois acceptée, détournée de son acception première, cette idée aura été matérialisée, dans la vie de quelques nouveaux saints ; on l'aura reproduite plusieurs fois par imitation et, imbus de la croyance que le Christ imprima parfois à certaines créatures qu'il distinguait des autres les marques de sa passion, des esprits exaltés se seront imaginés, dans des extases et des visions, nées de l'hallucination de leurs sens, les recevoir à leur tour. Il est à remarquer que l'on rencontre un bien plus grand nombre de femmes que d'hommes, dans la vie desquelles se lit cette circonstance étrange de l'imposition des stigmates. Ainsi pour deux saints, saint François et saint Furst, qui reçurent cette faveur divine nommée par l'Église : *vulnus divinum, plaga amoris viva*, nous trouvons parmi les femmes : sainte Gertrude, sainte Ida de Louvain, sainte Catherine de Sienne, sainte Hélène de Hongrie, sainte Osanne de Mantoue, sainte Catherine et la sœur Emmerich, toutes femmes

<sup>304</sup> Cf. Caillau, *Histoire critique et religieuse de N.-D. de Rocamadour*, p. 36, 1836, in-8°.

<sup>305</sup> Bzovius, *Annales ecclesiasticæ*, an 1237, par. 10.

dont la biographie décèle le plus grand dévergondage d'idées mystiques et la plus incroyable exaltation. M. J. Goerres, dans son savant ouvrage intitulé : *Die christische Mystik* (t. II, p. 420), tout en ayant à cet égard une opinion très différente de la nôtre, reconnaît néanmoins que saint François est le premier saint dont la vie présente cette circonstance extraordinaire et que l'idée des stigmates doit être cherchée dans la version littérale de ces paroles figurées de saint Paul : *Ego stigmata Domini nostri porto*<sup>306</sup>. On rencontre des stigmates dans la vie de tous les extatiques célèbres, mais principalement celle de sainte Gertrude, de saint François d'Assise, de saint Furst, évêque. Celle-ci, où se lisent les curieuses révélations de ce saint, se trouve dans les *Acta sanctorum Hiberniae*, de Colganus, (IX feb., c. 8). Au reste, nous nous proposons de publier, sur ce sujet neuf et intéressant, un travail complet<sup>307</sup>.

---

<sup>306</sup> Cf. l'ouvrage du P. Raynaud intitulé *De Stigmatismo sacra et profano*. Lyon, 1664. la Vie d'Anne-Catherine Emmerich, en tête de l'ouvrage intitulé : *La douloureuse Passion de N.-S. J.-C.*, Rééd. arbredor.com, 2001.

<sup>307</sup> Voir Maury, *la Magie et l'Astrologie dans l'antiquité et le moyen âge*. Réédition arbredor.com, 2006.

## VII

### SUR LES BÂTONS PLANTÉS PAR LES SAINTS EN TERRE QUI REVERDISSENT

Dans la légende de saint Christophe, ce saint, d'après le conseil de l'enfant Jésus qu'il venait de passer sur ses épaules, planta son bâton dans le sol. Le bâton reverdit et devint un arbre qui porta fruit. Le bâton de saint François d'Assise devint, après avoir été planté, un chêne que l'on montra longtemps<sup>308</sup>. Le sens allégorique de cette légende apparaît mieux dans celle de saint Boniface qui, avant de consacrer l'église de Grossvargues, planta en terre son bâton desséché ; lorsque le service divin fut achevé, le bâton avait reverdi et poussé des rejetons<sup>309</sup>. Le bâton de saint Bernard devint aussi un arbre après avoir été planté en terre<sup>310</sup>. Spon rapporte dans son *Voyage*<sup>311</sup>, qu'on lui fit voir, à Smyrne, le beau cerisier provenant, à ce que l'on assurait, du bâton de saint Polycarpe, qui avait été planté en terre. Cela rappelle la massue de bois d'olivier d'Hercule, dont parle Pausanias<sup>312</sup>, et qui était devenue un superbe olivier qu'on montrait aux curieux. Saint Grégoire, le thaumaturge, ayant planté le bâton avec lequel il avait arrêté les eaux débordées du Lycus, ce bâton prit racine et devint un arbre qui servit désormais de digue à ce fleuve<sup>313</sup> ; sainte Brigitte est représentée tenant à la main un rameau, qui reverdit, dit-on, en signe de sa virginité<sup>314</sup>. Ces histoires ont eu pour type celle de saint Joseph, citée ci-dessus. Elles ont peut-être aussi eu pour origine ces paroles du Psaume 22 (v. 4) : *Virga tua et baculus tuas ipsa me consolata sunt*.

On lit, dans la légende de la Pénitence d'Adam, l'histoire miraculeuse de trois vergettes longues d'une aune, qui sortirent de trois graines mises par Seth dans la bouche d'Adam, après sa mort. Elles restèrent toujours vertes, jusqu'au temps

---

<sup>308</sup> Misson, *Voyage en Italie*, t. III, p. 313.

<sup>309</sup> Grimm, *Traditions allemandes*, traduction Thiel, t. I. p. 312.

<sup>310</sup> Bollandistes, *Acta sanctorum*, XX mart., p. 361.

<sup>311</sup> Tome I, p. 306.

<sup>312</sup> *Corinthie*, c. 31, § 13.

<sup>313</sup> Fleury, *Histoire ecclésiastique*, VI, 14 ; Vicelius, *Hagiologium*, fol. 112 ; Lobineau, *Vie des saints de Bretagne*, vie de saint Friard, t. I, p. 321.

<sup>314</sup> Molanus, *Historia sanctorum imaginum*, éd. Paquot, lib. II, 29, p. 81.

d'Abraham, de Moïse et, enfin, de David, qui les apporta à Jérusalem; c'est à leur ombre que ce dernier aurait fait pénitence, après son adultère<sup>315</sup>. Cette légende était fort populaire en Italie. Vasari raconte que le peintre romain Pietro della Francesca peignit à Arezzo, sur la chapelle du maître-autel de S. Francesco, l'histoire de la Croix, depuis le moment où Seth plaça les graines dans la bouche de son père, jusqu'au jour où l'empereur Héradius entra dans Jérusalem, pieds nus, portant la croix sur son épaule. — Le bâton de saint Pierre d'Alcantara se changea en un figuier, lequel produisit de très bons fruits qui soulageaient les malades. Saint Sabinien planta un bâton en terre, et le bâton verdoya, poussa des rameaux et des fleurs, en présence d'un grand nombre d'assistants, et mille cent huit personnes se convertirent au Seigneur<sup>316</sup>.

---

<sup>315</sup> Van Praet, *Recherches sur Louis de Brugges*, p. 101-102.

<sup>316</sup> Jacques de Voragine, *Légende dorée*, trad. Brunet, I. 245.

## VIII

### SUR LA MORT DE MOÏSE ET LES RITES FUNÉRAIRES CHEZ LES JUIFS

On voit dans *la Vie de Moïse*, publiée par M. Gaulmin, que Samaël, prince des démons, attendait le moment marqué pour la mort de Moïse, afin de le tuer et de lui enlever son âme. Mais Dieu ordonna à l'ange Gabriel d'aller lui rendre cet office. Gabriel s'en excusa, disant qu'il n'osait l'entreprendre. Michel s'en excusa de même, ainsi que Zinghiel, en sorte que Dieu y envoya enfin l'ange du mal, Samaël. Mais Moïse le chassa deux fois, l'aveugla par l'éclat de sa gloire et, enfin, pria Dieu de ne pas le livrer à l'ange de la mort. Dieu l'exauça et vint lui-même, accompagné de Michel, de Gabriel et de Zinghiel, pour appeler son âme à lui, et il la retira par son baiser, suivant cette parole : *Mortuas est Moïses, servus Domini, jubente Deo*, ou, en serrant l'hébreu de plus près : *super os Domini*, c'est-à-dire Moïse, serviteur de Dieu, mourut sur la bouche du Seigneur. — Le vrai sens de cette expression est qu'il « mourut suivant l'ordre du Seigneur ».

Les rabbins enseignaient que l'ange de la mort se tient sur la tête du malade ou du moribond, ayant en sa main un glaive étincelant et prêt à frapper. Le moribond, le voyant, est saisi de crainte et la frayeur lui fait ouvrir la bouche, dans laquelle l'ange du mal fait aussitôt couler trois gouttes mortelles, qui sont à la pointe de son épée. L'une de ces gouttes le fait incontinent mourir ; l'autre le rend pâle et livide et la troisième le dispose à être réduit en poussière. Dès que le malade a expiré, l'ange de la mort accourt au premier vase d'eau qu'il rencontre ; il y trempe son épée pour la laver et infecte ainsi ces eaux d'un poison mortel. C'est pourquoi les juifs répandent alors toute l'eau qui est dans la maison, de peur que quelque animal n'en boive et ne s'empoisonne. Ils croient de plus que l'âme du mort vient souvent visiter le corps qu'elle a quitté. C'est pourquoi ils allument pendant sept jours une lampe dans la chambre mortuaire, afin que l'âme y trouve de la lumière. Lorsque le corps est enterré, l'ange de la mort vient s'asseoir sur le tombeau, fait rentrer pour un moment l'âme dans son corps, afin qu'elle le tienne droit. Alors le mauvais ange tenant une chaîne dont la moitié est chaude et l'autre froide, en frappe trois fois le cadavre ; du premier coup, il lui brise les os, du deuxième il les disperse, et du troisième il met tout le corps

*NOTICES DE FOLKLORE ET D'HISTOIRE*

en poussière. Après cela, les bons anges viennent rassembler tous les os épars et donnent de nouveau la sépulture au corps.



## IX

### DE LA REPRÉSENTATION FIGURÉE DES ANGES DANS LES ÉGLISES LATINES ET DANS LES ÉGLISES GRECQUES

Chez les gnostiques les ailes attachées aux épaules et aux pieds faisaient allusion au pèlerinage de l'âme dans des régions supérieures. La jeunesse donnée aux anges avait aussi pour but d'indiquer la pureté de leur essence et l'éternité de leur vie<sup>317</sup>. L'usage d'attribuer des vêtements blancs aux anges est venu du désir d'exprimer la pureté de leur essence, motif qui fit également adopter par l'Église les ornements blancs, les jours de fête des vierges et des confesseurs<sup>318</sup>. Néanmoins, dans l'Orient, la couleur bleue, symbole aussi de la pureté, comme étant celle du ciel, a plutôt prévalu, ainsi qu'on peut le voir dans les peintures des manuscrits grecs. Le nombre d'ailes a été, par la même raison, proportionnel au degré de perfection et de spiritualité de l'essence des hiérarchies angéliques. Voilà pourquoi, dans les anciens diptyques, on voit les chérubins et les séraphins représentés avec six ailes<sup>319</sup>. Souvent même, au lieu d'ailes, on se bornait à donner aux anges une robe flottante (cf. Gori, *ouv. cit.*, t. III, pl. 31). C'est à partir du V<sup>e</sup> et du VI<sup>e</sup> siècle que la milice céleste fut introduite dans les représentations, accompagnée de ces attributs emblématiques<sup>320</sup>. Quand l'art a commencé à secouer le joug du symbole, il a cherché quelquefois à rendre cette idée de spiritualité par des moyens moins anthropomorphiques; témoin ces fresques de Saint-Paul-hors-les-Murs à Rome, où Pietro Cavallini, pour exprimer l'essence immatérielle des anges, supprima leurs pieds et termina leurs corps par des espèces de nuages, sous des draperies voltigeantes. Cette suppression des membres auxquels on a substitué seulement des ailes, fut adoptée, au reste, de bonne heure, pour les puissances les plus élevées de la hiérarchie céleste.

Dans les représentations figurées de beaucoup d'églises grecques, appelées *L'assemblée des Archanges*, on voit les archanges saint Michel, saint Raphaël et

<sup>317</sup> Bartoloc, *Bibliotheca rabbinica*, pars 4, p. 123.

<sup>318</sup> Cf. Augusti, *Beiträge zur christlichen kunst-Geschichte und Liturgik*, t. I, c. v.

<sup>319</sup> Gori, *Thesaurus veterum diptycorum*, t. III, p. 350.

<sup>320</sup> Cf. S. Grégoire de Nazianze, *Orationes*, xxiii, xxv.

saint Gabriel, entre lesquels se tient Jésus-Christ, pourvu d'ailes comme les archanges, en qualité de messenger de la grande volonté de Dieu. Saint Michel est en costume de guerrier, armé d'une épée; Raphaël, en prêtre; et Gabriel, en messenger, un bâton à la main<sup>321</sup>.

Au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle, les anges sont représentés avec des ornements d'église, des chapes et des dalmatiques, comme on peut le voir à la rose septentrionale de Saint-Ouen, à Rouen; dans la plupart des heures et des missels de cette époque, et au musée du Louvre, dans un tableau de Lucas de Leyde représentant l'Annonciation. Dans un diptyque rapporté par Gori<sup>322</sup>, les Chérubins sont vêtus en diacres, avec l'étole sur l'épaule gauche; les Séraphins ont l'étole croisée en sautoir. Ce diptyque est probablement antérieur au XII<sup>e</sup> siècle. Dans les mosaïques de l'église de Monreale, les anges sont revêtus du pallium. Dieu, le Père, et Jésus-Christ sont aussi généralement revêtus d'ornements très somptueux. Antérieurement à cette époque, les anges étaient représentés avec un long bâton à la main, une tunique et un manteau blanc, et des sandales, comme on les voit dans une mosaïque de la tribune de Sainte-Agathe de Ravenne, mosaïque qui remonte au V<sup>e</sup> siècle. Ce costume rappelait l'idée de voyageurs, de messagers, qui était attachée aux anges dans la Bible et était tout à fait d'accord avec le tableau qu'elle nous fait de ceux qui apparurent aux Hébreux.

---

<sup>321</sup> Didron, *Iconographie chrétienne*, p. 289.

<sup>322</sup> *Thesaurus veterum diptycorum*, t. III. p. 350.

## X

### DES SYMBOLES CHRÉTIENS DANS LES CATACOMBES

Les sujets, empruntés à l'Écriture et répétés par les artistes dans les bas-reliefs des sarcophages et les peintures des catacombes, n'ont pas été seulement choisis pour offrir aux yeux des circonstances célèbres de l'Histoire sainte, mais reproduits surtout afin de reporter la pensée des fidèles vers les croyances, les dogmes dont ces faits étaient regardés comme les figures par les premiers chrétiens. C'est ce que démontre l'examen des nombreux monuments qui nous sont restés des premiers âges de l'art chrétien, puisque ces monuments n'offrent qu'un choix déterminé et assez restreint de sujets tirés de la Bible et dont le sens figuré résulte clairement des écrits des docteurs de l'Église. Ainsi, pour l'Ancien Testament, on trouve toujours les représentations de la chute du premier homme, de Noé dans l'arche, du sacrifice d'Abraham, de Moïse frappant le rocher ou recevant des mains de Dieu les tables de la Loi, de tout le mythe de Jonas, et de celui d'Élie enlevé au ciel, des Israélites jetés dans la fournaise, et de Daniel dans la fosse aux lions. Pour le Nouveau, ce sont les sujets de l'adoration des Mages, du miracle des noces de Cana, de la multiplication des pains et des poissons, des guérisons de l'aveugle-né, du paralytique, de l'hémorroïsse, de la résurrection de Lazare et de l'entrée du Christ à Jérusalem, qui ont été exécutés par le ciseau ou le pinceau. Souvent l'ordre dans lequel ces sujets étaient disposés, principalement sur les sarcophages, avait pour but de faire ressortir davantage le sens mystique de ces faits, soit en opposant à ceux du Nouveau Testament ceux de l'Ancien, qui en étaient regardés comme l'image, soit en reproduisant à côté les uns des autres des faits qui renfermaient la même idée. Par exemple, dans Bottari<sup>323</sup>, on voit, peints en pendants, Daniel dans la fosse aux lions et les trois Israélites dans la fournaise : or ces deux sujets étaient l'un et l'autre la figure de la mort et de la résurrection future<sup>324</sup>. Dans une autre peinture (pl. 39), c'est Jonas rejeté par la baleine, qui a été opposé aux trois Israélites, comme exprimant encore une idée commune<sup>325</sup>. Sur un sarcophage (pl. 89), l'artiste paraît avoir voulu rappeler, sous le voile de

<sup>323</sup> *Sculture et pitture sagre estratti da i cimiteri di Roma*, pl. 33.

<sup>324</sup> Munter, *Christische Sinnbilder und Kunstvorstellungen des alten Christenthums*, II, pp. 69-71.

<sup>325</sup> Munter, *Ouv. cit.* II. p. 64. n° 10.

l'allégorie, les principaux mystères du christianisme. Les cinq sujets qu'il a choisis sont : le Créateur parlant au premier homme, Moïse recevant de Dieu les tables de la Loi, le sacrifice d'Abraham, la multiplication des pains et des poissons dans le désert. Or Adam était la figure du Christ ; Jésus-Christ était regardé comme un second Adam qui était venu réhabiliter le premier. La création du premier homme était donc la figure de l'Incarnation<sup>326</sup>. La loi donnée aux Hébreux sur le Sinaï était la figure de l'Évangile apporté aux hommes par Jésus<sup>327</sup>. Le sacrifice d'Abraham figurait la Passion<sup>328</sup>. La multiplication des pains et des poissons offrait aux fidèles l'image de l'Eucharistie<sup>329</sup>.

Dans le même ouvrage de Bottari (pl. 85), on voit, sur un autre sarcophage, les sujets suivants : la résurrection de Lazare, la multiplication des pains et des poissons, le miracle des noces de Cana, la guérison de l'hémorroïsse, l'arrestation du Christ ou de saint Pierre, le frapement du rocher. Or, en comparant le sens mystique de ces différents sujets, on reconnaît qu'ils expriment allégoriquement les dogmes de la résurrection future, de l'eucharistie et de la rédemption, sous trois formes différentes.

Il est probable que les chrétiens rattachaient aussi plusieurs d'entre les sujets que j'ai énumérés ci-dessus, aux martyres de leurs frères, dans lesquels ils voyaient la main de Dieu les protégeant, comme elle avait jadis protégé contre la mort Jonas, Daniel et les trois Babylonniens. C'est ce qui semble résulter de cette prière prononcée par saint Cyprien d'Antioche, avant de souffrir le martyre, et dans laquelle se manifeste au plus haut degré la pensée d'associer les tourments qu'il allait éprouver pour la foi, avec ceux qu'avaient supportés les fidèles de l'ancienne alliance :

*Exaudi me orantem*, dit-il, *sicut exaudisti Jonam de ventre ceti... Exaudi me orantem, sicut audisti tres pueros de camino ignis, Ananiam, Azariam, Mizaelem... Exaudi me orantem, sicut exaudisti Danielelem de lacu leonum, etc*<sup>330</sup>.

Cette invocation était du reste en usage, quand on était en danger de mort ; on la trouve dans la Chanson de Roland :

<sup>326</sup> Cf. S. Grégoire le Grand, *Opera*, t. I, édit. des Bénédictins, Oratio xxx, p. 542 ; Théophylacte, in *cap. I Mathei Commentarius*, p. 20. Lutetiae, 1623, in-f°.

<sup>327</sup> S. Isidore de Séville, *De tabulis legis apud Allegorias in sacris scripturis*, 15 ; S. Cyrille Gophys, in *Exodum*, lib. III, p. 525 ; *Opp.*, t. I.

<sup>328</sup> Origène, *Homilia VIII* ; Basile, *De Spiritu Sancto*, c. 14, in *Genesim*, c. 21 ; S. Jean Chrysostome, *Homilia XV*, in *Epistolam ad Romanos*, c. v, p. 86. *Opera*, t. IV, édit. Nivellius.

<sup>329</sup> Théophylacte, in *Matheum*, c. xv, *Commentarius*, p. 83.

<sup>330</sup> S. Cyprien, *Opera*, p. 427, in-8°, Parisiis, 1836.

Veire paterne, ki unkes ne mentis  
 Seint Lazarur de mort resurrexis  
 E Daniel des leuns guaresis,  
 Guaris de mei l'anme de tuz perilz  
 Pur les pecchiez que en ma vie fis<sup>331</sup> !

On rencontre fréquemment, dans les Actes des martyrs, des passages où, comme celui-ci relatif aux diacres Euloge et Augure, ces courageux confesseurs de la foi sont comparés aux trois Hébreux : *Similes Ananiae, Azariae et Mizaeli exstiterunt, ut etiam in illis trinitas divina cerneretur*<sup>332</sup>.

Un Acte de martyr rapporte que, dès que les liens qui serraient les mains de ces trois martyrs furent consumés, ils les étendirent en forme de croix pour prier suivant la coutume des fidèles, et, représentant ainsi le trophée de la victime du Sauveur, ils lui rendirent leurs âmes dans le fort de leurs prières.

« La même main qui retira autrefois de la fournaise de Babylone les trois jeunes Israélites, nous préserva de celle de Carthage », dit Flavien en racontant le martyr de saint Montan<sup>333</sup> et de plusieurs de ses compagnons pour un fait assez analogue. Dans l'Acte du martyr de sainte Droside, il est dit qu'au milieu des flammes cette vierge se ressouvint des trois enfants de la fournaise, qu'elle s'imagina être avec eux, au milieu des flammes, les combattre, les fouler aux pieds, et recevoir avec ces trois jeunes combattants une quatrième couronne<sup>334</sup>. Une homélie de saint Cyrille nous fait aussi connaître que la chaire chrétienne regardait ce miracle des trois jeunes Hébreux comme une admirable image de l'Église militante<sup>335</sup>.

« Mon frère Théodote, s'écriait saint Alexandre, martyr jeté dans une fournaise, hâte-toi de nous rejoindre ! L'ange, qui apparut dans la fournaise avec les jeunes Hébreux, est à nos côtés<sup>336</sup>. »

<sup>331</sup> *Chanson de Roland*, édit. Léon Gautier, strophe 209, vers 2381. Comp. strophe 256, vers 3100.

<sup>332</sup> Ruinart, *Acta martyrum sincera*, p. 221. Amst., 1713. In-f°.

<sup>333</sup> Ruinart, *Acta martyrum sincera*, p. 230. Cf. *Martyr S. Roman*, p. 348, ibid.

<sup>334</sup> Ruinart, *Acta martyrum sincera*, p. 537.

<sup>335</sup> S. Cyrille d'Alexandrie : *Homilia Ephesi habita*, édit. Aubort, Paris, 1638. t. v, 365.

<sup>336</sup> *Légende dorée*, t. II, p. 354. Les musulmans ont reproduit dans la légende de Nemrod une foule de traits de l'histoire des Babyloniens. Abraham ayant été condamné par Nemrod à être jeté dans une fournaise pour avoir brisé les idoles qu'adoreront ses compatriotes, Dieu ordonne aux flammes de ne lui faire aucun mal, mais de lui servir de rafraîchissement. L'ange Gabriel vint assister Abraham et se promener avec lui au milieu du brasier comme dans un jardin de dahlias (V. notes de M. de Sacy sur le *Pend-nameh* de Ferini Aeddin Altan).

Une autre preuve à l'appui de la destination primitive des représentations chrétiennes, c'est le caractère abrégé et essentiellement symbolique qu'on y observe dans les premiers siècles du christianisme. On y reconnaît, de prime abord, que l'artiste, loin de se complaire dans les détails, a, au contraire, réduit le sujet aux seuls traits distinctifs et supprimé les accessoires.

Cela ressort clairement des nombreuses images de la résurrection de Lazare, où l'on a figuré le Christ armé de la baguette du thaumaturge, et le corps de Lazare entouré de bandelettes et dressé dans une crypte<sup>337</sup>. Pour représenter la guérison du paralytique, on n'a figuré souvent qu'un homme portant son lit sur ses épaules<sup>338</sup>. Pour rendre le miracle des noces de Cana, on figura Jésus frappant les vases de sa baguette. Si l'on cherche les mêmes sujets dans les bas-reliefs plus modernes qui décorent les églises de style roman ou gothique, on voit les détails se multiplier et ces sujets perdre peu à peu leur caractère emblématique, pour en revêtir un plus iconographique. Comparez par exemple la résurrection de Lazare, sur les premiers sarcophages, avec celle d'un diptyque rapporté par Gori, dans son *Thesaurus veterum diptycorum*<sup>339</sup>, et où l'artiste a ajouté au type primitif les scènes de Lazare, un spectateur et la vue de Jérusalem.

Dans un autre diptyque, donné dans la pl. VII et qui présente la guérison du paralytique, ce n'est plus le malade qui apparaît avec son lit ; c'est Jésus qui lui parle et lui ordonne de marcher. L'emblème a disparu, pour faire place à la représentation pure et simple de la cure miraculeuse.

A côté de ces modifications, certains types se sont conservés, par exemple, celui adopté pour le baptême du Sauveur, qu'on trouve représenté absolument comme dans les Catacombes (voy. Bottari). Dans une des peintures du beau bénédictionnaire de Saint-Aethelwold, on voit le Jourdain représenté par un personnage, au front surmonté de cornes, tenant une rame d'une main, et de l'autre, une urne d'où l'eau s'échappe par torrents<sup>340</sup>.

<sup>337</sup> Bottari, *Pitture et Sculture*, pl. 2, 64, 96.

<sup>338</sup> Bottari, *ouv. cit.*, pl. 31. 39. 41, 50, 60.

<sup>339</sup> *Opera posthuma* (ed. Posseri, Florence, 1759. In-f°), t. III, pl. XIII. *Opera posthuma* (ed. Posseri, Florence, 1759. In-f°), t. III, pl. XIII.

<sup>340</sup> Langlois, *Calligraphie*, pl. XI.

## XI SUR L'ORIENTATION DES ÉGLISES

Les églises étaient tournées du côté de l'Orient, par attraction pour le lieu de naissance du Sauveur du monde : *Primo sit longa (Ecclesia), ad instar natis et ad Orientem conversa*<sup>341</sup>. A Rome, quelques-unes des plus anciennes basiliques n'ont pas cette orientation, qui a été adoptée surtout à partir du IX<sup>e</sup> siècle. Sainte-Marie-Majeure, bâtie par le pape Libère (mort en 366) est la première basilique de Rome tournée vers l'Orient. Elles étaient placées sur des lieux élevés, comme emblèmes de la supériorité divine et comme intermédiaires entre le ciel et la terre : *Nostrae columbae domus simplex, etiam in editis semper et apertis et ad lucem*<sup>342</sup>. Elles comprenaient quatre parties ; le portique (ou porche), la nef, le chœur et le sanctuaire emblèmes respectifs de la vie pénitente, de la vie chrétienne, de la vie sainte, de la vie céleste. En effet, à la porte se traînaient les pénitents, appelés *audientes* ou *prostrati*, parce qu'ils se tenaient à genoux. Puis venait la place des « consistants », *consistentes*, qui assistaient dans la nef au service divin, mais sans y participer. Ce droit était réservé aux fidèles, *participantes*. L'*ambon* ou chœur était plus élevé que la nef, comme marquant un degré de vie plus parfait. C'était là que se plaçaient les clercs. L'église avait quatre portes, deux du côté de la nef, nommées *speciosae portae*, symboles de la vie terrestre, et deux du côté de la nef, appelées *portae sanctae*, symboles de la vie céleste. Le sanctuaire, accessible au seul clergé, était séparé du chœur par un « chancel » ou balustre, qui empêchait les laïques d'y entrer, et exprimait, d'une façon mystique, la barrière qui sépare le ciel de la terre, et ne s'ouvre que pour celui qui est mort au monde, comme est celui qui se consacre au service des autels. Dans les représentations qui décoraient l'église, la gauche se rapportait à la vie présente, la droite à la vie future. La forme de croix donnée à l'édifice était l'image du Sauveur, l'abside ou chevet indiquait la place où reposait sa tête, les transepts formaient les bras, les chapelles placées autour de l'abside étaient peut-être les symboles des rayons de l'auréole. Au reste, les églises furent d'abord construites sur le plan des temples de Salomon et de Zorobabel, qui présentaient déjà une disposition toute mystique<sup>343</sup> et avaient dans leur dis-

<sup>341</sup> *Constitutions apostoliques*, lib. II, c. LXII.

<sup>342</sup> Tertullien, *Adv. Valentinianum*, cap. II.

<sup>343</sup> Eusèbe, *Hist. eccles*, lib. X, c. IV.

tribution des rapports généraux avec l'univers<sup>344</sup>. Les trois parties principales du temple, le parvis, le saint et le saint des saints, répondaient à la terre, à la mer et au ciel. Dans les cathédrales, les roses représentaient aussi les éléments, comme à celle d'Amiens, par exemple<sup>345</sup>. Au midi est la rose qui figure le ciel, l'air, et qui est peinte en rouge; on voit dans les compartiments des archanges et des chérubins. A l'ouest est celle de l'eau ou de la mer, les compartiments offrent des coquillages et des dauphins. Au nord est celle des vents.

M. Didron<sup>346</sup> a fort bien remarqué que dans le bas, dans les parois du soubassement, on place les saints représentés vivants et militants, et dans la voussure, les mêmes saints morts et arrivés triomphants au Paradis. Le chœur est incliné vers la gauche pour rappeler l'attitude de J.-C. sur la croix: exemple, à la cathédrale de Noyon. Quelquefois c'est l'axe entier de la nef qui a été infléchi dans le même sens: exemple, Saint-Nicolas-du-Port, près Nancy, et Saint-Genitour du Blanc (Indre). Dans cette dernière, la courbure est complétée par un arc à nervure tranchante, qui suit la courbure de la voûte et retombe sur un pilier isolé, qui en forme comme la continuation. Cet arc isolé figurait le glaive qui coupe le cou au martyr saint Genitour<sup>347</sup>.

C'était principalement le portail ou parvis des églises qui était décoré, ainsi qu'on peut le voir encore dans toutes les cathédrales, de représentations tirées de l'histoire sainte et de statues de saints. La partie supérieure du tympan de la porte principale était occupée habituellement par l'image de Dieu le Père, du Sauveur, de la Trinité, ou même du couronnement de la Vierge. Au-dessous, le long des bandeaux, en retrait de l'ogive, étaient placés, sur des trônes, les Apôtres et les saints, par allusion sans doute à ces paroles de l'Évangile adressées par le Christ à ses disciples: *Cum sederit Filius hominis in sede majestatis suae, sedebitis et vos super sedes duodecim* (Math. XIX, 28). Chaque personnage portait un insigne propre à le faire reconnaître et tenait de plus un phylactère. Autour on voyait aussi des anges qui chantaient les louanges du Tout-Puissant, en s'accompagnant d'instruments de musique, tels que la harpe, le sistre, le psaltérion, le rebec; d'autres encensaient la Vierge et la Triade divine. Le portail des églises offrait ainsi l'image du paradis, *paradisus*, nom qui fut donné pour cette raison sans doute à l'aire du portail, et qui fut changé plus tard, par corruption, en celui de *parcisium*, parvis.

<sup>344</sup> Philon, *Vita Mosis*, lib. III, c. II. — Josèphe, *Antiquités judaïques*, lib. VIII, c. VIII. Cf. Dupuis, *Origine de tous les Cultes*, t. I, p. 179.

<sup>345</sup> Gilbert, *Description de la cathédrale d'Amiens*, p. 71.

<sup>346</sup> *Iconographie chrétienne*, p. 187.

<sup>347</sup> Leblanc, *Esquisses pittoresques sur Indre*, Châteauroux.



Il paraît qu'on a donné aux églises parfois la forme du triangle. Saint Angilbert, père de Nithard, et compagnon de Charlemagne, fit construire en triangle l'abbaye de Centule ou Saint-Riquier. Le cloître était triangulaire, et à chaque angle se dressait une église. Dans chaque église il y avait 3 autels, 3 chandeliers, 3 ciboires. Chaque église était desservie par des moines et des enfants de chœur; ce qui donne un total de 333 desservants, le tout en l'honneur de la Trinité<sup>348</sup>.

---

<sup>348</sup> *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti*, saec. IV. *Vita Sancti Angilberti*.

## XII

### DES REPRÉSENTATIONS DE DIEU LE PÈRE

Gori dit qu'il ne connaît pas de peinture de Dieu le Père antérieure au XIII<sup>e</sup> siècle<sup>349</sup>. Jacques Basnage veut que les plus anciennes images de Dieu soient postérieures de 700 à 800 ans au concile d'Elvire tenu vers 300, ce qui les reporterait au XI<sup>e</sup> ou XII<sup>e</sup> siècle<sup>350</sup>. M. Eméric-David assigne pour époque à la première de ces représentations l'an 850<sup>351</sup>, et cite, à l'appui de son opinion, la Bible latine donnée en cette année par Charles le Chauve aux chanoines de Saint-Martin de Tours. L'Éternel est peint quatre fois dans cette Bible. Sur la première miniature, Il parle à Adam qu'Il vient de créer; dans la deuxième, Il lui touche les côtes; dans la troisième Il lui présente Eve; dans la quatrième, Il appelle les deux époux qui viennent de manger du fruit défendu. Dieu est représenté sous la figure d'un homme de trente ans, sans barbe, pieds nus, vêtu d'une tunique bleue et d'un manteau rouge.

Jean Damascène (mort en 780), bien que zélé champion des images, qu'il a défendues contre Léon l'Isaurien, déclare qu'on ne peut pas représenter Dieu le Père, mais seulement Dieu le Fils, parce qu'il s'est manifesté: «*In errore quidem, dit-il, versaremur, si vel invisibilis Dei conficeremus imaginem; quoniam id, quod incorporeum non est nec visibile nec circumscriptum nec figuratum, pingi omnino non potest*» (*Oratio de Imaginibus*).

Théodore Studite (mort en 820), également partisan des images, nous assure que les Grecs de son temps ne peignaient jamais l'Éternel, et il ajoute qu'on ne doit point, qu'on ne saurait même pas le peindre, puisque l'imagination ne peut lui attribuer aucune forme<sup>352</sup>. Malgré ces témoignages, l'opinion d'Eméric-David ne me paraît pas fondée. D'abord les paroles de l'abbé de Studion ne prouvent point qu'il n'existât pas avant lui en Occident des images de Dieu le Père; de plus, au XIII<sup>e</sup> siècle, alors qu'il est constant qu'il y en avait en Grèce,

---

<sup>349</sup> *Thesaurus veterum diptycorum*, III, p.156 à 193.

<sup>350</sup> *Histoire de l'Église*, lib. XXXIII, c. xxv.

<sup>351</sup> *Discours historique sur la peinture moderne*, p.43, note.

<sup>352</sup> Antirrelieus, I, c. II et x, p.90-98, 58 édit. Sirmond, II. cap.xx et xxi, p.147.

Nicéphore Calliste reprochait aux Jacobites de peindre l'Éternel, usage qu'il traite d'absurde<sup>353</sup>.

D'ailleurs, on sait que l'Église d'Occident montra d'abord plus de propension pour l'emploi des figures religieuses que celle d'Orient; or il a pu s'écouler un assez long laps de temps entre l'époque où ces images ont commencé à paraître en Occident et celle où elles ont été acceptées en Orient. Mais il y a plus. Les monuments attestent formellement la présence des représentations du Créateur sous forme humaine avant le XI<sup>e</sup> siècle. Dans plusieurs sarcophages des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, on voit clairement Dieu le Père, représenté par un jeune homme, qui tantôt s'adresse à Adam et à Eve, tantôt reçoit les offrandes de Caïn et d'Abel, tantôt parle à Moïse du milieu du buisson ardent<sup>354</sup>. Il est impossible de ne pas reconnaître, avec le savant Bottari lui-même, que c'est le Père éternel qu'on a voulu représenter, surtout dans les deux derniers sujets. Mais y aurait-il entre l'opinion de Bottari et celle d'Eméric-David un moyen terme, qui puisse trancher la difficulté soulevée par cette question? Il faut remarquer que toutes ces représentations de Dieu l'offrent non pas dans sa gloire céleste et son existence infinie, mais tel qu'il est apparu parfois à l'homme, d'après l'Écriture. Dès lors, cette manifestation n'a guère pu avoir lieu que sous une forme humaine, comme il résulte des différentes visions consignées dans les Livres saints. Dans ces circonstances, il était aussi conforme à la vérité historique de représenter le Créateur sous la figure d'un homme, que d'offrir Jésus-Christ sous la même forme et cela pouvait avoir lieu sans blesser l'opinion, qui proscrivait alors seulement de représenter Dieu dans son essence, avec un corps et une apparence sensible, de le peindre au milieu des cieux, sous les traits d'un simple mortel. La Bible de Charles le Chauve, citée par Eméric-David, n'offre encore de représentation humaine de Dieu que lorsqu'on le montre apparaissant aux premiers hommes, se rendant sensible à leurs yeux. Or, ces manifestations du Tout-Puissant à Adam et à Eve ne doivent avoir eu lieu que sous une forme humaine, autrement comment Adam se serait-il imaginé, sans attacher à Dieu une idée de corporéité, qu'il pouvait n'en être pas vu en mangeant le fruit défendu? Il est vrai qu'il est impossible d'accepter comme un fait réel cette histoire de la pomme et du serpent, dans laquelle on ne peut voir qu'un mythe, ainsi que le remarque si bien l'un des plus profonds philosophes modernes<sup>355</sup>.

Ce n'est véritablement qu'à partir du XI<sup>e</sup> ou du XII<sup>e</sup> siècle, que l'on a vu ap-

<sup>353</sup> *Histoire ecclésiastique*, lib. XVIII, c. LIII.

<sup>354</sup> Bottari, tome II. pl. 2; 51 et 84.

<sup>355</sup> Ben. Spinosa, *Tractatus theologicus politicus de prophetia*, ap. *Opera*, éd. Paulus, t. I, p. 182, in-8°, Jenae, 1802.

paraître des images de Dieu sous forme humaine, bien différentes des représentations historiques où il était figuré de la sorte. Ce qui confirme, ce ne semble, toute l'explication précédente, c'est la défense du septième Concile général (chap. 4, 5, 6), qui déclare qu'on peut peindre Jésus-Christ dans son humanité, mais non pas comme dieu : *Deum autem, pingi non posse*. Nicéphore Calliste, dont j'ai cité tout à l'heure l'opinion, ajoute aussi, comme une sorte d'allusion à ces deux manières de peindre Dieu, qu'il ne faut pas représenter ce qui est invisible et ce que ne peut saisir l'intelligence. « Nous faisons des images de Dieu », dit encore l'évêque Jean de Thessalonique, « qui le représentent comme il a paru dans ce monde, et non pas comme on doit le concevoir dans son essence ; car à quoi peut ressembler ce qui n'a ni forme ni corps<sup>356</sup> ? » On faisait donc une différence fondamentale entre ces deux classes d'images, celles où l'on se bornait à figurer le Christ avec l'apparence qu'il avait revêtue durant son séjour sur la terre, et celles qui le montraient dans son règne infini et glorieux. Or, ce qui arrivait pour le Christ a dû se passer pour Dieu le Père. Je n'ajouterai d'ailleurs qu'un fait, dans le but de convaincre ceux qui douteraient encore que les sarcophages offrissent réellement des représentations humaines du Créateur : c'est que je retrouve précisément le sujet du sacrifice de Caïn et Abel, tel qu'il apparaît dans ces monuments des premiers chrétiens, reproduit dans un bas-relief d'un ancien édifice de l'ordre des Templiers, à Schöngrabern, en Autriche, mais accompagné de détails qui ne permettent plus de douter que le personnage jeune et imberbe qui reçoit les offrandes des enfants d'Adam, et qu'on a placé sur un trône, ne soit bien réellement le Tout-Puissant<sup>357</sup>. D'Agincourt, cite (*Peint.*, pl. 43), une miniature de la Bible de saint Paul, Bible qui est du XI<sup>e</sup> siècle, où l'on voit aussi Dieu sous la figure d'un jeune homme, parlant à Adam et à Eve.

M. Didron, dans son curieux ouvrage intitulé : *Iconographie chrétienne, Histoire de Dieu* (Paris, 1843), explique qu'on a souvent substitué J.-C. à Dieu le Père, notamment dans un grand nombre de scènes de l'Ancien Testament. Par cette ingénieuse explication, l'auteur a clairement démontré l'origine récente des images de Dieu le Père, et réfuté une des principales objections tirées des monuments. Par exemple, sur les sarcophages du Vatican, on voit Dieu imberbe, de qui Adam et Eve reçoivent un agneau et des épis. Ce serait donc Jésus-Christ substitué au Père. M. Didron reproduit une peinture à fresque du couvent de l'île de Salamine, qui représente J.-C. On lit au-dessus de son épaule : IXC, ce

<sup>356</sup> Cf. Ch. Lupi, *Synod. gen. et prov., decreta et canones*, éd. Philippe de *septom. synod.*, gen., t. III, p. 215.

<sup>357</sup> Cf. l'article et la planche relatifs à ce monument, dans le journal intitulé : *Curiositäten der physisch-literarisch, artistisches-historisches Vor-und-mitwelt*, t. VIII. 6<sup>e</sup> partie, pl. XIII.

#### NOTICES DE FOLKLORE ET D'HISTOIRE

qui signifie *pantocrator*. Sur une autre fresque, J.-C. est marqué du sigle ICXC, dans son auréole, et créant Adam, sur lequel il étend la main et qui est désigné par ces mots : *Adamos ô prôtoplasmos* (*Iconographie*, p. 176-177).

## VIII

### DES REPRÉSENTATIONS DE JÉSUS EN CROIX

Cet usage de peindre Jésus-Christ crucifié existait au VIII<sup>e</sup> ou IX<sup>e</sup> siècle. L'auteur du *Livre de la visite des malades*, attribué faussement à saint Augustin, et qui paraît avoir vécu à cette époque, parle, comme d'une chose nouvelle, de croix sur lesquelles on avait ajouté la figure d'un homme qui souffre, pour renouveler la mémoire de la Passion de Jésus-Christ : « *Adjicitur super crucem quaedam hominis inibi patientis imago, per quod salutifera Jesu Christi nobis renovatur passio*<sup>358</sup>. » On voit, du reste, clairement, par une lettre de saint Jérôme (Ep. 17, *ad Marcellam*), qu'à l'époque où il vivait on ne faisait point encore de crucifix, puisque, parlant de sainte Paule, il dit qu'en voyant la croix, elle adorait Jésus-Christ crucifié comme si elle l'eût vu : *Prostrata ante crucem, quasi pendentem Dominum cerneret, adorabat*. Cela fait dire à M. Eméric-David<sup>359</sup> : « Le génie des Grecs semblait se refuser à peindre Jésus-Christ couronné d'épines, percé d'un coup de lance, épuisé par l'agonie. Les Latins eux-mêmes, qui connurent plus tôt que les Grecs ces peintures lugubres, paraissent ne les avoir adoptées qu'à regret. Longtemps encore après avoir peint Jésus-Christ souffrant, ils le représentèrent sur la croix, sans barbe, inaccessible à la douleur, coiffé d'un bandeau royal, d'une mitre ou d'une tiare, et quelquefois même assis au milieu de ce bois mystérieux, comme sur un trône. » Le génie de l'Albane éprouvait aussi ce même sentiment de répulsion pour la peinture du Christ laid, décharné, et expirant au milieu des souffrances, lorsqu'il représentait la mort du Sauveur sur l'instrument de notre rédemption, par l'Enfant divin paisiblement endormi sur la croix.

Vers le VI<sup>e</sup> siècle, on parle d'un crucifix exécuté à Narbonne, comme d'un fait étrange et nouveau<sup>360</sup>. Pellicia cherche à prouver que l'usage de représenter le crucifix est beaucoup plus ancien, il cite les vers suivants attribués à Lactance, mais probablement apocryphes :

Quisquis ades, medii que subis ad limina templi,

---

<sup>358</sup> *Liber de visitatione infirmorum*, c. II.

<sup>359</sup> *Discours historique sur la peinture*, p. 61.

<sup>360</sup> Grégoire de Tours, *De gloria martyrum*, lib. I, chap. XXII.

Siste gradum, insonemque tuo pro crimine passum  
 Respice me .....  
 Cerne manus clavis fixas, tractosque lacertos  
 Atque ingens lateris vulnus, cerne inde fluorem  
 Sanguineum, fossosque pedes artusque cruentos.

Il cite en outre une monnaie d'or, figurant parmi les présents qu'en 1208 envoya de Constantinople l'empereur Henri. Cette monnaie d'or, du deuxième module, portait l'image du crucifix, de chaque côté, deux femmes vêtues de longues robes, et plus près du crucifix, d'un côté la lance, de l'autre l'éponge. Cette monnaie paraît antérieure au VI<sup>e</sup> siècle.

Dans une mosaïque de Sainte-Agathe de Ravenne, on voit Jésus-Christ couronné du nimbe orné de pierreries. Il est assis sur un trône gardé par deux anges<sup>361</sup>. Au Campo-Santo, dans le *Jugement dernier* d'Orcagna, Jésus-Christ a sur la tête une sorte de mitre ou de tiare, environnée de l'auréole, et il est vêtu d'une tunique sans ceinture, et d'un riche manteau<sup>362</sup>. Dans le *Couronnement de la Vierge*, par Barnabé de Modène (d'Agincourt, *Peintures*, pl. 123, 3), Jésus-Christ a une couronne sur la tête, et porte le manteau royal ; ce qui se voit aussi dans le même sujet sculpté sur l'autel de François de Bologne, par Pietro Paolo et Jacobello Veneziani<sup>363</sup>.

Sainte Gertrude, dans une de ses visions, vit le Christ vêtu d'un manteau de pourpre et d'une robe verte (*Vie de sainte Gertrude*, liv. II, c. xvii, p. 218) ; une autre fois, le Sauveur lui apparut habillé d'ornements pontificaux (liv. III, c. xvii, p. 210), à peu près comme on le voit représenté sur le portail de Saint-Trophime d'Arles<sup>364</sup>. Le *Rational* de Durand, dont je cite la vieille traduction française, dit, à ce sujet : « Si nous devons considérer que Jésus-Christ est en peinture couronné, pour ce qu'il est escript de luy, et aussi comme il le voulut dire : *Egredimini filiae Jherusalem et videte regem Salomonem cum diademate quo coronavit cum mater sua*. Il fut (le Christ) couronné de trois couronnes : la première de miséricorde, dont la Vierge le couronna le jour de la conception ou annonciation ; cette couronne fut double par les dons de la nature et ceux de la grâce, voilà pourquoi on l'appelle diadème ; la seconde fut celle dont sa marâtre le couronna le jour de sa passion : c'est la couronne de misère ; la troisième fut donnée le jour de la résurrection (part. I, fol. xv).

<sup>361</sup> Ciampini, *Vetera monumenta*, pl. 464. t. I.

<sup>362</sup> *Descrizione delle Pitture del Campo-Santo di Pisa* (Pisa, 1816. In-8°, pl. III)

<sup>363</sup> Cicognara, *Storia della Scultura*, t. I, pl. 26.

<sup>364</sup> Laborde, *Monuments de la France*, t. II, pl. 125.

Au X<sup>e</sup> siècle, selon Didron<sup>365</sup>, quelques crucifix apparaissent çà et là, mais le Crucifié s'y montre avec une physionomie douce et bienveillante; il est d'ailleurs vêtu d'une longue robe à manches, laquelle ne laisse voir le nu qu'au bout des bras et des jambes. Aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, il devient peu à peu nu: il n'a plus que les reins couverts. — On représentait J.-C. en prêtre, suivant les paroles du psaume 109: *Tu es sacerdos in aeternum, secundum ordinem Melchisedech*. Le tambour de la coupole centrale des églises grecques représente presque toujours ce qu'on appelle la « grande liturgie »: on y voit le Christ en costume d'archevêque, recevant successivement, des mains d'une procession d'anges, les divers instruments destinés au sacrifice de la messe<sup>366</sup>.

Didron remarque qu'au XIII<sup>e</sup> siècle J.-C. était revêtu d'une robe et d'un manteau, mais qu'à partir du XV<sup>e</sup>, on le vit fréquemment dépouillé de la robe et à peine couvert de son manteau qui laisse voir nus ses bras, ses jambes, sa poitrine et son côté percé d'une lance<sup>367</sup>. Du VI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, on dépouille insensiblement le Crucifié, jusqu'à ce qu'on arrive à la nudité complète.

Comme dans le *Jugement dernier* d'Orcagna, au Campo-Santo, c'est aussi avec la marque de ses souffrances que des saints ont vu J.-C. dans leurs extases<sup>368</sup>. On lit à ce sujet, dans la *Légende dorée*, au chapitre relatif à l'Ascension (je cite toujours la vieille traduction française): « Et selon ce que Bède dit, il voulut garder les playes en son corps, pour cinq causes, et dit ainsi: Nostre Seigneur voulut garder ses dignes playes et les gardera jusques au jour du grand Jugement, pour approuver la foy de la sainte résurrection, pour les présenter à son Père, quand il luy suppliera pour les hommes, affin que les bons voyent comment ils sont piteusement rachetez et affin aussi que les mauvais congnoissent que ilz sont droicturierement condampnez, etc. » On voit par là qu'il est impossible de concevoir une idée plus matérielle de la Divinité qu'on ne le faisait au moyen âge: Jésus-Christ n'était qu'un homme-Dieu qui habitait dans les Cieux!

Saint Augustin déclare que de son temps on ne possédait aucune image du Christ<sup>369</sup>. Ce furent les Gnostiques qui, les premiers, fabriquèrent les images du Christ qui eurent cours parmi les chrétiens. Comme le dit Mosheim: ce sont les Manichéens qui l'ont peint « ut figuris et coloribus in tabula exprimisi et pingi<sup>370</sup> ».

<sup>365</sup> *Iconographie chrétienne*, p. 266.

<sup>366</sup> Didron, *Iconographie chrétienne*, p. 295.

<sup>367</sup> *Iconographie chrétienne*, p. 261.

<sup>368</sup> Cf. *La vie et les révélations de sainte Gertrude*, lib. III. c. XVIII, p. 18.

<sup>369</sup> *De Trinitate*, lib. VIII, c. 4 et 5.

<sup>370</sup> *De rebus christianis ante Constantinum magnum*, p. 737.



Saint Irénée dit aussi en parlant des Carpocratiens: «*Imagines quosdam depictas, quosdam autem de reliqua materia fabricatas habent, dicentes formam Christi factam a Pilato, illo tempore quo fuit Jesus cum hominibus*<sup>371</sup>». De ce genre était sans doute l'image du Christ que Sévère Alexandre gardait dans son laraire avec celles d'autres sages<sup>372</sup>. M. Raoul Rochette a donné le dessin d'une monnaie gnostique, sur laquelle est gravée la figure du Sauveur. Voyez, pour toute cette question de l'origine des représentations du Christ, le *Discours sur l'art du Christianisme* de cet antiquaire et, en particulier, pour les images *acheïropoïètes*, c'est-à-dire qu'on croyait faites sans la main des hommes, le *Discours historique sur la peinture*, d'Eméric-David.

---

<sup>371</sup> *Adversus haereses*, lib. I, c. 24.

<sup>372</sup> Lampridius, *Vita Alex. Severi*, c. 29.

## XIV

### SUR LES ANGES PSYCHOPOMPES

Les Hébreux croyaient à un ange qui préside à la mort et tire l'âme du corps, d'une manière douce ou violente, suivant le mérite de la personne. Tous ceux qui mouraient d'une mort prématurée ou violente étaient regardés comme des victimes de la vengeance divine, et livrés à l'Ange exterminateur, en punition de leurs péchés ou de ceux de leurs pères ou même de leurs rois<sup>373</sup>. L'auteur de *l'Assomption de Moïse* dit que « Josué, étant sur la montagne où mourut le prophète, vit deux Moïse : l'un au milieu des anges, qui montait au ciel, l'autre sur la terre, où il fut enseveli ». Le premier était l'âme de Moïse, et le second son corps.

C'était la fonction spéciale des anges, et notamment celle de saint Michel, leur chef, de recevoir l'âme au sortir du corps, et de la défendre contre les tentatives du démon. A Liège et dans certaines villes de Flandre il existait des confréries pour venir au secours des agonisants, qui, par cette raison, s'étaient mises sous l'invocation de saint Michel. La chapelle placée à l'entrée des cimetières était aussi, pour la même raison, dédiée à cet archange. La milice céleste, dirigée par saint Michel, se tenait sur la route du Paradis, tandis que Satan veillait sur celle de l'Enfer<sup>374</sup>. Les premiers chrétiens croyaient les anges sans cesse occupés à descendre du ciel, à monter de la terre pour porter à Dieu nos bonnes actions et les âmes des mourants. Ce sont eux qui emportèrent Enoch tout vivant au ciel<sup>375</sup>.

Dans la Bible historiée manuscrite de la Bibliothèque nationale, cotée 6829, in-f° (f° 31 et 39), on voit sortir de la bouche d'un mourant une petite figure dont on n'a point indiqué le sexe ; cette figure est reçue par un ange. Dans la même Bible (f° 53) l'âme d'un martyr que l'on vient de décapiter est représentée par une petite figure priant Dieu, près de la tête du saint ; au f° 80 verso, des princes offrent à Dieu leurs âmes, dans leurs mains. Au portail de Saint-Trophime d'Arles, on a également représenté l'âme, sortant de la bouche d'un mourant et reçue par les anges<sup>376</sup>. Au portail de Saint-Gilles, l'âme est portée par les anges et

<sup>373</sup> *Genèse*, 38, 7 ; *Exode*, 12, 23 ; *Job*, 33, 23.

<sup>374</sup> Thilo, *Codices apocryphi*, t. I, p. 778, note.

<sup>375</sup> S. Jean Chrysostome, *Homilia*, LXXXVIII, ap. *Opera*, t. V.

<sup>376</sup> Laborde, *Monuments de la France*, t. II, pl. 124.

couronnée par eux<sup>377</sup>. Sur le sceau de Bury Saint-Edmond, on voit l'âme de saint Edmond portée par les anges, dans un linceul<sup>378</sup>. Sujet analogue, sur le sceau de Christ-Church, à Cantorbéry<sup>379</sup>. Dans deux diptyques représentant la mort (*Koimèsis*; *dormitio*) de la Vierge et rapportés par Gori<sup>380</sup>, on voit Dieu recevant entre ses bras l'âme de Marie, figurée par une sorte de petite poupée habillée; Dieu est placé devant le lit, sur lequel la Vierge est couchée et qu'entourent les Apôtres.

Dans les mystères joués au moyen âge on représentait les anges, qui venaient enlever l'âme de Marie du tombeau où elle avait été déposée<sup>381</sup>.

Dans la partie supérieure du bas-relief qui décore le tombeau de Dagobert, à Saint-Denis, on voit l'âme de ce roi représentée par un petit corps nu et sans sexe, porté dans un linceul par saint Denis et saint Maurice<sup>382</sup>. Au tombeau d'Alphonse II, comte de Provence, à Aix, on a figuré l'âme de ce prince sortant de son linceul et emportée dans un drap au céleste séjour, par les anges; l'un d'eux tenant un encensoir le purifie, tandis qu'un autre lui place la couronne sur la tête<sup>383</sup>. Dans le tombeau de l'archevêque Maurice, à la cathédrale de Rouen, tombeau qui date du XIII<sup>e</sup> siècle environ, on voit l'âme du prélat portée dans le linceul accoutumé, et entourée de six anges qui tiennent dans leurs mains des flambeaux et des encensoirs<sup>384</sup>. Quelquefois l'âme est portée par un seul ange, sur la main duquel elle est assise, en tendant les bras vers le ciel, comme on l'observe dans une fresque du XIII<sup>e</sup> siècle de l'église des Trois-Fontaines, et dont le sujet est la mort de saint Anastase<sup>385</sup>. On retrouve dans le tableau de Murillo, représentant l'apothéose de saint Philippe, l'âme figurée aussi par un petit homme nu, porté dans le ciel par les anges<sup>386</sup>. Pour exprimer qu'une âme était celle d'un prince, on était dans l'usage de placer une couronne sur la tête de la petite figure symbolique, une mitre pour exprimer un évêque, une tiare pour un pape.

Dans un Dante imprimé en 1491, il y a une gravure florentine représentant la croix lumineuse dont le poète parle en son *Paradis*. Sur les croix, on voit douze petits êtres nus et à genoux, les mains jointes; ce sont les âmes des douze héros,

<sup>377</sup> *Ibid.*, pl. 126.

<sup>378</sup> Dugdale, *Monasticon anglicanum*, t. III, pl. 17.

<sup>379</sup> Laborde, *Monuments de la France*, t. I, pl. 1.

<sup>380</sup> *Thesaurus veterum diptycorum*, t. III, pl. 37 et 42.

<sup>381</sup> Voyez *l'Assomption de la Vierge*, dans le *Ludus Coventriae*, etc. London, 1841.

<sup>382</sup> Laborde, *ouv. cit.*, t. II, pl. 152.

<sup>383</sup> Millin, *Voyage dans le midi de la France*, t. II; p. 288.

<sup>384</sup> Deville, *Tombes de la cathédrale de Rouen*, p. 27

<sup>385</sup> D'Agincourt, *Peinture*, pl. 95.

<sup>386</sup> Cf. *Musée Revail*, t. VI.

qui brûlent autour de la croix: Josué, Judas, Maccabée, Charlemagne, Roland, Guillaume le Conquérant, Richard Cœur de Lion, Godefroy de Bouillon, Robert Guiscard, Cacciaguida, et trois autres âmes<sup>387</sup>.

Toutes ces représentations entretenaient la croyance populaire que les âmes sont réellement portées au ciel par les anges après leur mort: « car ceux qui trespassent de ce monde, s'ilz sont dignes, ils vollent es cieus, dit Durand dans son *Rational*, sans nul empeschement, et sont adjoints à la compagnie des anges<sup>388</sup> ». Dans un grand nombre de vies de saints, il est question d'âmes que l'on vit ainsi monter au ciel, en céleste compagnie. Saint Antoine rencontra en chemin l'âme du bienheureux Paul qui montait au ciel, au milieu des anges, des prophètes et des apôtres (Giry, t. I, 15 janv.). On vit de même s'élever dans le firmament l'âme de saint Éloi. Un religieux vit l'âme de saint Antonin monter au ciel sous la forme d'un petit enfant (Giry, 2 mai). Voilà évidemment un fait qui prend sa source dans les représentations dont nous avons parlé ci-dessus. On vit les âmes de saint Pierre et de saint Marcellin s'élever dans les airs, sous la figure de jeunes filles parfaitement belles, et ornées de pierreries, et portées par la milice divine (Giry, 2 juin). Saint Benoît vit l'âme de Germain, évêque de Capoue, que des anges enlevaient au ciel, dans une sphère de feu (Giry, 21 mars).

Sainte Gertrude, dans une de ses visions, contempla son ange gardien qui la présentait à Dieu, en la portant dans ses bras comme un nouveau-né<sup>389</sup>.

Le passage suivant de la Vie de saint Bernard ne peut laisser aucun doute sur l'existence de cette croyance: *In ipso vero momento, quo ultimum exhalavit spiritum, visa est in eodem cubiculo, quo sanctus vir jacebat, piissima dei genitrix, specialis Bernardi patrona, largissima suorum remuneratrix, innumeram angelorum ad cœlestium spintuum multitudinem, prout Reginam cœli ac dominam angelorum decebat, secum in comitatu habens. Quae, cernentibus omnibus qui ad funus venerant, sanctissimam viri Dei animam quasi ab ore ejus rapiens, usque ad penetralia cœli, cum eodem comitatu, laetantibus angelis, hymnosque cœlestes per aera cantantibus, perducit, quo pia sui memorum immemor nequaquam existeret; similiter et visa est eadem cœli regina illam beatam nostri patris Bernardi animam, in cœlesti beatitudine ad latus suum collocasse*<sup>390</sup>.

<sup>387</sup> Didron, ouvrage cité.

<sup>388</sup> Part. IV, n° 178, anc. trad.

<sup>389</sup> *Vie et révélations de sainte Gertrude*, liv. III, ch. xxiii.

<sup>390</sup> *Vita S. Bernardi*, cap. V, p. 220, ap. *Bollandistas Acta*, XX augusti.

## DES FIGURES DE L'ÂME

Daniel (III, v. 86) semble distinguer l'âme de l'esprit, dans le passage suivant : *Benedicite; spiritus et anima justorum, Domino*. Il est certain que Josèphe<sup>391</sup> et l'auteur du *Livre d'Enoch* (ch. 4) ont cru à la corporalité des anges et par conséquent à celle des âmes, puisqu'ils supposent tous les anges de même nature que l'âme. Le dernier de ces écrivains distingue l'âme de l'esprit; exemple : « Les esprits des âmes des morts poussent leurs soupirs jusqu'aux cieux. » Les rabbins attribuent aux âmes, après la dissolution du corps, un autre corps subtil qu'ils appellent le vaisseau de l'âme. Ils croyaient qu'aussitôt après la mort, l'âme des méchants est revêtue d'une sorte d'habit, dans lequel elle s'accoutume à souffrir et que celle des justes revêt un habit magnifique et un corps resplendissant, grâce auxquels elle s'accoutume à l'éclat de la beatitude<sup>392</sup>. Cela rappelle que, d'après Homère, l'âme était semblable au corps. Dans l'Iliade, l'âme de Patrocle apparaît à Achille toute semblable au héros qu'elle avait animée<sup>393</sup>.

Quoique la majorité des Pères ait regardé l'âme comme une substance complètement incorporelle, sans néanmoins concevoir l'incorporalité d'une manière parfaite, cependant quelques docteurs lui attribuaient volontiers une forme :

« Characterem corporis, dit saint Irénée<sup>394</sup>, in quo etiam adoptantur, custodiunt eundem, habentque hominis figuram, ut etiam cognoscantur. » Saint Augustin, tout en tenant l'âme pour incorporelle, croit cependant qu'elle peut avoir l'apparence d'un corps<sup>395</sup> et ne peut se représenter l'âme incorporelle. Le « Maître des Sentences » enseignait aussi que l'âme avait l'apparence d'un corps qu'elle pouvait porter en enfer, que les âmes des morts ne sont pas privées de leurs sens, et qu'elles peuvent encore éprouver une foule d'affections, telles que l'espérance, la tristesse, la joie et la crainte : Hanc similitudinem (corporis) etiam apud inferos gerit, non corporalem, sed corpori similem. — Probatur animas de-

<sup>391</sup> *Antiquités*, liv. I, ch. 4.

<sup>392</sup> R. Abdiam, *In oratione mischem*, p. 91.

<sup>393</sup> *Iliade*, lib. XXIII, v. 65.

<sup>394</sup> *Adversus haereses*, lib. II. c. 29, 34.

<sup>395</sup> *De Genes, ad. litt.*, lib. X. c. xxiv, xxxix. Tertullien, *De anima*, c. 3 et 7.

functorum, non solum suis sensibus non privari, sed nec ipsis affectibus, scilicet spe, tristitia, gaudio ac metu carere<sup>396</sup>. » Mais quelles qu'aient été à cet égard les opinions des docteurs, il est certain que le peuple ne se représenta jamais l'âme autrement que sous une forme corporelle, et il prit toujours au propre ce que l'Évangile dit de l'âme de Lazare et que saint Thomas entendait au figuré<sup>397</sup>. C'est ce qu'on peut reconnaître par une foule de passages des *Actes des Martyrs*, dans lesquels on voit souvent reparaître cette expression : « Les esprits bienheureux le vinrent prendre dès qu'il eut expiré, et le portèrent dans le ciel, comme ils y avaient autrefois porté Lazare<sup>398</sup>. »

Un fait, rapporté par Raymond d'Aguilhe<sup>399</sup>, prouve, au reste, d'une manière irrécusable la grossièreté de la conception de l'âme au moyen âge. « Des doutes s'étaient élevés parmi les croisés, sur l'authenticité de la sainte lance. A la tête de ceux qui doutaient étaient Arnoul, chapelain de Robert de Normandie ; comme on lui demanda d'où lui venaient ses doutes, il se contenta de répondre que l'évêque du Puy, Aimar, avait lui-même douté. Alors un prêtre, Pierre Didier, se leva et répliqua : « Sache que l'évêque Aimar m'est apparu après sa mort, avec saint Nicolas, et m'a dit : « Il est vrai que je suis assis dans le ciel, à côté de ce saint et ne suis point damné ; mais, pour avoir douté de l'authenticité de la sainte lance, j'ai été conduit en enfer, où l'on m'a coupé, comme vous le voyez, le côté droit de la barbe et des cheveux. Je ne pourrai voir Dieu face à face que lorsque mes cheveux seront repoussés. »

Dante, dont l'admirable épopée est le miroir le plus fidèle des croyances religieuses de son époque, représente sans cesse les âmes sous une figure humaine, quoiqu'il ne leur accorde qu'une apparence de corps insaisissable. Néanmoins, les traits des morts sont encore ceux qu'ils avaient durant leur vie, et le poète reconnaît plusieurs de ceux qu'il rencontre. Cette croyance à des âmes revêtues de formes corporelles remonte à la plus haute antiquité païenne et elle n'a pas cessé de se perpétuer dans le peuple. Cicéron écrivait<sup>400</sup> : « Tantum valuit error, ut corpora cremata quum scirent, tamen ea fieri apud inferos fingerent, quae sine corponibus nec fieri possent, nec intelligi. Animos enim, per seipsos viventes, non poterunt mente complecti, formam aliquam figuram que quaerebant. »

<sup>396</sup> Pierre Lombard, l. IV, c. LXXXV.

<sup>397</sup> *Summa adversus gentes*. c. LXXXX.

<sup>398</sup> Cf. ap. Ruinart, *Acta martyrum sincera*. p. 514, 538, etc.

<sup>399</sup> *Historiens occidentaux des Croisades*, t. III. p. 281.

<sup>400</sup> *Tusculanes*, l. I. c. XVI.

## XVI

### DES REPRÉSENTATIONS DE LA FIN DU MONDE

Bien qu'on puisse dire que le christianisme, en général, plonge ses racines dans les doctrines orientales qui l'ont précédé, c'est dans l'Apocalypse que le mythe persan ou indien a laissé ses traces persistantes. Pour en donner une idée, nous rappellerons les traits les plus frappants de ressemblance qui existent entre les visions de l'auteur hébreu et les dogmes des Naçkas ou des Védas.

D'après le Mazdéisme<sup>401</sup>, lorsque aura cessé la lutte d'Ahriman contre Ormuzd, commencera une résurrection générale : les bons et les méchants reprendront leur corps, et tout reprendra sa forme comme au premier jour de la création. Les bons se rangeront avec le bon, les méchants avec le méchant. Ahriman sera précipité dans l'abîme de ténèbres, et dévoré par l'airain fondu. Alors, la terre chancellera comme un homme malade, les montagnes désagrégées s'écrouleront en vomissant des torrents de feu, la nature entière sera renouvelée, la terre disparaîtra avec le règne d'Ahriman, et désormais Ormuzd régnera seul ; tout deviendra lumière.

Or l'Apocalypse nous dépeint de même la fin du monde : le Diable sera précipité dans l'étang de feu et de soufre, avec l'enfer et la mort, après le grand combat que Satan, avec ses satellites, aura soutenu contre l'archange Michel. Elle annonce ainsi de nouveaux ciels et une nouvelle terre, une résurrection dernière, une Jérusalem céleste qu'éclairera la lumière de Dieu. Ces idées avaient été en partie déjà adoptées par les Juifs lors de la captivité de Babylone ; tel était le mythe de la chute de Satan et de la victoire de l'archange Michel et ses légions sur les anges rebelles. C'est aujourd'hui un fait, qui ne saurait être sérieusement contesté, que les archanges ne sont autres que les Amschapands, comme ceux-ci au nombre de sept ; les anges, les Izeds, et les démons les *dews*, dont Ahriman (Satan) est le chef<sup>402</sup>. Je retrouve, dans le *Rational* de Durand, un passage qui prouve que la tradition de ce combat, entre les bons et les mauvais esprits, se rattachait encore à l'Orient, même dans les idées populaires qui soupçonnent

---

<sup>401</sup> Creuzer, *Religions de l'Antiquité*, trad. Guigniaut, t. I, p. 329.

<sup>402</sup> J. Reynaud, art. Zoroastre, dans *l'Encyclopédie nouvelle*.

d'ordinaire si peu les origines des croyances vulgaires<sup>403</sup> : « Pour ce, en ceste feste desnommée à saint Michel, en especial pour la victoire qu'il eut contre le dragon et qu'il fut envoyé en Égypte, à résister à celui de Perse et pourquoy il est appelé prévost du Paradis<sup>404</sup> ».

La fin du monde prédite par l'Apôtre présente aussi la plus grande ressemblance avec le *calkiavatara* qui, d'après la doctrine védique, doit mettre fin à l'âge présent. Dans le mythe indien, Vischnou, la seconde personne de la Trinité, paraîtra pour exercer la vengeance, monté sur un coursier éclatant de blancheur, armé d'un glaive resplendissant à l'égal d'une comète. Dans l'Apocalypse, la seconde personne de la Trinité se montre sur un cheval blanc, une épée tranchante sort de sa bouche : il vient juger et combattre. Lors du *calkiavatara*, lorsque paraîtra Calki, le destructeur, le serpent Secha, vomissant des torrents de flammes, consumera tous les mondes, toutes les créatures, puis commencera une nouvelle création, un monde nouveau. Selon saint Jean, Dieu fera descendre du ciel un feu qui dévorera tout : après cela on verra un ciel nouveau et une terre nouvelle. Le dragon vomira des torrents d'eau, comme Secha, dans les Védas, vomit des torrents de feu.

A peine Jésus-Christ aura-t-il porté sa sentence, qu'à sa voix un fleuve de feu sortira de son trône et dévorera les coupables : *Nam rogo, representante imagine secundum Christi adventum inspexeris, quando veniat in majestate, angelos item innumera multitudine, cum timore et tremore, ejus adstantes throno, igneum flumen quod de throno egrediens peccatores devorat*<sup>405</sup>.

Une religion dont tous les dogmes révèlent une origine orientale, et qui semble avoir été une des rivières formées du grand fleuve asiatique, la religion d'Odin, nous offre aussi des rapprochements qui ne sont pas moins frappants. Nous y apprenons que le serpent Midgard, fils de Loki, c'est-à-dire du Démon, sera jeté dans la grande mer par le Père des dieux ; qu'Hela (la mort) sera précipitée dans les enfers. Ce qui est précisément la même idée qu'exprime saint Jean en disant que le dragon qui séduisait les saints sera jeté dans l'étang de feu et de soufre, et que la mort sera précipité dans l'étang de feu<sup>406</sup>. Même analogie entre la destruction de la fin du monde, conçue par les Scandinaves, et celle donnée par l'Apôtre ou même l'Évangile. Suivant les premiers, cette terrible catastrophe sera précédée d'horribles fléaux, tels que la famine et la peste. La terre tremblera, les étoiles tomberont du ciel ; Heimdall, le gardien du pont céleste, le saint Michel

<sup>403</sup> *Rational*, ancienne traduction française, partie VII, f° 302.

<sup>404</sup> Creuzer, ouvrage cité, 192.

<sup>405</sup> S. Jean Damascène, *Oratio adversus Constantinum*, t. I des *Œuvres*, p. 619.

<sup>406</sup> Cf. *Apoc.* XX, 9 et 14. Mallet, *Edda*, p. 138.



des Scandinaves, sonnera de la trompette, et ce son retentira dans le monde entier. Loki marchera, comme l'Antéchrist, à la tête de tous les monstres. Surtout le suivra une épée flamboyante à la main. Le loup Fenrir sera déchaîné. Mais bientôt le monde sera embrasé, le Niflheim ou l'enfer détruit. Alors apparaîtront de nouveaux cieux et une nouvelle terre.

La fable persane de la victoire qu'Ormuzd remportera à la fin du monde sur Ahriman et les *dews*, est au fond la même que celle du combat de Jupiter contre les Titans. C'est toujours la victoire définitive du bien sur le mal. Dans les traditions juives, encore consignées dans les écrits rabbiniques et dans le livre d'Énoch, les géants passent pour les enfants qui naquirent de l'union adultère des Anges rebelles avec les femmes de la terre. Anges rebelles et géants, ayant à leur tête Azaël et Semiazar, furent exterminés par Gabriel, Michel et Raphaël.

L'analogie est d'autant plus frappante que les Titans étaient fils d'Uranus (le Ciel) et de Gaïa (la Terre). Le chef des Titans, Kronos, avait été précipité dans le Tartare, et règne depuis aux extrémités du monde. De même, le livre d'Énoch nous montre Raphaël lançant Semiazar, le chef des Anges rebelles, aux extrémités du monde, dans les enfers, où il demeurera jusqu'à la fin du monde<sup>407</sup>.

---

<sup>407</sup> Hésiode, *Opera dierum*, v. 169 ; Pindare, *Olympiques*, 2123. Comp. Philon, *De Gigantibus*, et *Livre d'Énoch*.

## XVII

### SUR LA LÉGENDE DES MAGES

Comme l'a si bien observé Strauss, il ne faut aller chercher cette explication de l'étoile des Mages que dans l'idée astrologique qu'une étoile annonçait la naissance des personnages célèbres, et que les Mages, confondus avec les Chaldéens, et supposés très versés dans l'astronomie, avaient observé celle qui prédisait la naissance du Christ. C'est dans la même idée que se trouve le sens de la prophétie de Balaam, qui parlait simplement de quelque roi d'Israël puissant et victorieux. Aboulfarage<sup>408</sup> dit que Zesdasche (Zoroastre) prédit aux Mages la naissance d'un Messie né d'une Vierge, et ajouta qu'au temps de sa naissance paraîtrait une étoile inconnue qui les guiderait vers son berceau et leur ordonnerait de lui offrir des présents. Sharistani, auteur musulman, rapporte également une prédiction de Zoroastre, touchant un prophète qui devait réformer le monde. Dans l'évangile arabe de l'*Enfance du Sauveur*, il est dit, au chapitre 8, que les Mages vinrent d'Orient à Jérusalem, ainsi que l'avait annoncé Zoroastre<sup>409</sup>. Il y a certainement, dans ces traditions musulmanes, une réminiscence de la légende évangélique, à laquelle sont venues s'ajouter des croyances empruntées à la religion mazdéenne, dans laquelle Zoroastre était désigné sous le nom d'« étoile d'or »<sup>410</sup>.

Le sens astrologique de l'étoile apparaît aussi visiblement dans ce passage du protévangile de saint Jacques, c. 21 : « Une étoile est née, elle brille par-dessus toutes les autres étoiles du ciel, au point d'en effacer la clarté. » Saint Ignace écrivait de même aux Éphésiens : « Une étoile a paru dans les cieux au-dessus de toutes les étoiles, et sa lumière était ineffable, et son éclat nouveau a excité l'étonnement, et toutes les étoiles, avec le soleil et la lune, se sont rangées en chœur autour de cette étoile<sup>411</sup>. » L'antiquité, par une idée toute semblable à celle qui est rapportée dans la légende des Mages, croyait que Thrasybule et Timoléon avaient été conduits par des feux célestes. Dans l'*Enéide*, une étoile indique à Enée la route qu'il doit suivre, en quittant Troie. Au reste, tout paraît

---

<sup>408</sup> *Historia dynastiarum*.

<sup>409</sup> Thilo, *Codices apocryphi*, t. I, p. 71.

<sup>410</sup> Cf. Creuzer, ouvr. et trad. cit., t. I, p. 380. Hyde, *de religio Porcanus*, t. XXXI.

<sup>411</sup> *Ignatii Epistolae*, ap. Creuser, I, c. 981.

faire croire que, bien avant que l'astrologie fût réduite à une science raisonnée et difficile, le peuple rattachait les phénomènes célestes aux événements du monde, et qu'il s'imaginait qu'il y a entre eux deux une corrélation nécessaire. Cela provient des idées religieuses qui se sont attachées au ciel. Dans tous les temps, le ciel étant considéré comme le séjour réel de la divinité, les phénomènes qui s'y produisaient, au lieu d'être rapportés, comme ceux de la terre, à une cause physique, furent attribués directement à Dieu ; de là, la croyance que les apparitions de comètes annonçaient de grands événements, comme on veut que cela soit arrivé à la mort de César et de Mithridate ; de là, ces récits d'éclipses qui eurent lieu au moment où se passaient de grandes calamités, comme on le rapporte du moment où Romulus, le Sauveur et où le saint roi Robert expirèrent. Cette croyance existait déjà chez les païens. Julius Obsequens (cap. 82) dit qu'on vit des étoiles tomber du ciel à Préneste et à l'île de Céphalonie<sup>412</sup>.

Luther qui, malgré l'indépendance naturelle de son esprit, était encore imbu des superstitions de son temps, voyait dans les comètes un avertissement de la fin du monde<sup>413</sup>. Origène, dans son *Traité contre Celse*, fait voir par ses propres réflexions quelle liaison existait, aux yeux des chrétiens, entre toutes ces idées grossières et l'histoire des Mages. Il remarque en effet que les grands événements et les révolutions du monde, la chute des empires, les guerres et autres catastrophes de ce genre ont été annoncés par des météores célestes, et il rappelle le traité du philosophe Chérémon sur les comètes, traité dans lequel cette opinion était soutenue par l'auteur. Il faut ranger dans le même ordre de croyance, la chute d'étoiles, dont parlent l'Évangile et l'Apocalypse. Les anciens avaient déjà cru à des faits analogues. Ces idées furent suggérées par la vue des étoiles filantes véritables. Orderie Vital, qui écrivait à une époque où la pensée de la fin du monde préoccupait sans cesse les esprits, rapporte<sup>414</sup> une chute d'étoiles arrivée en l'an 1095, le 4 avril, « étoiles qui, disait-il, tombaient comme la grêle ». L'historien de la Normandie ne manqua pas de rapporter cet événement à la prédiction évangélique. De nos jours, Joseph de Maistre a admis que les comètes sont des signes de la vengeance de Dieu<sup>415</sup>. Ignace-Marie Forster n'est pas éloigné de cette idée dans son livre intitulé : *Essai sur l'influence des comètes sur les phénomènes de la terre* (Bruges, 1843). Les plus anciennes hymnes à la Vierge, prescrites dans les temps de peste, commencent par la prière de diminuer l'influence maligne des astres. L'angélus, institué par le pape Calixte III, remonte à l'apparition de la

<sup>412</sup> Jul. Obsequens, *de Prodigis*, c. 82 et 111.

<sup>413</sup> *Mémoires*, trad. Michelet, t. III, p. 139.

<sup>414</sup> *Histoire ecclésiastique*. Lib. 9, p. 407.

<sup>415</sup> *Soirées de Saint-Petersbourg*.

comète de Halley (1456). Ces faits rappellent tout de suite ces pluies nombreuses et périodiques d'étoiles filantes qui embarrassent si fort les savants, depuis quelques années. Les musulmans croient que les étoiles filantes ont été créées par Dieu, pour lapider les esprits malins et les écarter des sphères célestes<sup>416</sup>.

---

<sup>416</sup> Coran, surate 67.

## XVIII

### LA FÊTE DES ROIS-MAGES

L'origine de cette fête, que le peuple désigne sous le nom de Fête du Roi boit, remonte aux rois du festin dont parle Horace :

Non regna vini sortiere talis<sup>417</sup>.

Cette dignité bouffonne du roi du Festin était appelée par les Grecs : *sympo-siarchos basileus*, et par les Romains : *rex modimperator*<sup>418</sup>. Pierre de Natalibus dit que des trois rois mages, le premier avait 60 ans, le second, 40, le troisième, 20<sup>419</sup>. On lit dans les *Collectanea*, faussement attribués à Bède le Vénérable : « *Dicitur fuisse primus senex et canus, barba prolixa et capillis, aurum obtulit regi Domino. Secundus, juvenis, imberbis, rubicundus, thure quasi Deo oblatione digna, Deum honorat. Tertius fuscus, integre barbatus, per myrrham Filius hominis mundo professus est.* »

Suivant la légende qui avait cours au moyen âge, les Mages reçurent le baptême des mains de saint Thomas et souffrirent le martyre dans l'Inde. L'hymne suivante, chantée le jour de l'Épiphanie, rappelait la prétention de Cologne :

Hymnis laudum praeconiis,  
Deum cole Colonia,  
Trium regum reliquiis  
Ditata Dei gratia<sup>420</sup>.

Il y a au reste peu d'événements du Nouveau-Testament qui présentent autant de difficultés historiques que l'histoire des Mages. Aujourd'hui, l'Église célèbre la fête de l'Épiphanie après la fête des Innocents, et cependant le massacre des Innocents, d'après l'Évangile, suivit l'adoration des Mages. Pour faire accorder ces

---

<sup>417</sup> Livre VII, ode 4.

<sup>418</sup> Hampson, *Calendarium medi aevi*, Londres, 1813, in-8°, l. I, p. 136.

<sup>419</sup> *Catalogus sanctorum*, lib. II, c. 48.

<sup>420</sup> H.-A. Daniel, *Thesaurus hymnologicus*, t. I. p. 278.

deux faits, il faut donc admettre qu'ils ne se sont pas passés la même année. Mais alors, comment expliquer l'intervalle de temps qui séparerait l'arrivée des Mages du massacre ordonné par Hérode? Les sarcophages des premiers chrétiens en nous montrant, par leurs bas-reliefs, Jésus déjà âgé d'environ un an, lorsqu'il reçoit les présents de ces personnages mystérieux, confirment l'hypothèse qui tendrait à supposer qu'une année s'était déjà écoulée depuis la naissance du Christ, à l'arrivée de ceux-ci, et cette opinion a, sans aucun doute, été fort accréditée chez les premiers chrétiens; elle est d'ailleurs formellement soutenue par saint Epiphane<sup>421</sup>; elle a été adoptée par Faber, Osiander, Bollandus. Il faut joindre à ces autorités celle d'un ménologe grec de l'empereur Basile Porphyrogénète, de l'an mille environ, qui fixe au 26 septembre la fuite en Égypte. Au moyen âge cette tradition avait encore cours. A Saint-Eustorge de Milan, l'enfant Jésus est représenté déjà grand, dans le sujet des Mages.

Dans plusieurs bas-reliefs, on le voit prendre lui-même les présents. D'après Le Nain de Tillemont<sup>422</sup>, on assignait en Orient le 6 janvier pour date de la naissance du Sauveur, et l'on célébrait en ce jour, nommé Épiphanie ou fête des lumières, la Noël et l'adoration des Mages. D'après Cassien, on célébrait aussi en même temps le baptême de J.-C., dont aujourd'hui on ne fait pas mémoire dans l'église latine. Saint Grégoire de Nazianze ajoute encore à cette fête la purification de la Vierge. En sorte que l'église grecque honorait en un seul jour tous les mystères de l'enfance de J.-C. Saint Jean Chrysostôme, en parlant de la fête de Noël, dit formellement :

«Aujourd'hui les Mages sont venus adorer Jésus-Christ.» Les Grecs honorent encore actuellement l'arrivée des Mages le 25 décembre, et célèbrent la fête du baptême du Sauveur, le 6 janvier.

Une série de bas-reliefs, situés au-dessus de la porte de Dieu, à la cathédrale d'Amiens, fait connaître qu'il existait en outre, sur les Mages, d'autres traditions acceptées par le vulgaire. On voit en effet, dans un des bas-reliefs, le voyage en bateau des Mages; dans un autre, Hérode ordonne de brûler les débris de ce bateau. Ces faits, étrangers au récit évangélique, se rattachent très probablement à quelque légende apocryphe oubliée aujourd'hui<sup>423</sup>.

<sup>421</sup> *Adversus haereses*, lib. I.

<sup>422</sup> *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique*, t. I, p. 30.

<sup>423</sup> Gilbert, *Description de la cathédrale d'Amiens*, p. 51.

## XIX

### SUR LES MIRACLES

« *Constat autem*, dit saint Thomas d'Aquin, *quod Deus solo imperio vere miracula operatur, angeli vero et homines dicuntur instrumenta divinae virtutis ad miraculorum parationem*<sup>424</sup>. » Saint Ambroise, dans une de ses lettres<sup>425</sup>, parle de la tristesse que les anges ressentent, d'être forcés d'agir comme ministres des vengeances célestes et agents des fléaux dont Dieu frappe le pécheur, alors qu'ils préféreraient mille fois ne pas sortir du bonheur calme et pur dont ils jouissent. Ces citations suffisent pour mettre en évidence l'opposition qui existe entre les idées des chrétiens d'aujourd'hui les plus orthodoxes et les conceptions anthropomorphiques de Dieu et des anges, qui étaient adoptées unanimement, il y a quatre ou cinq siècles. Aujourd'hui on attribue à l'homme, à sa constitution, à ses croyances, un effet que l'on était toujours porté jadis à rapporter à Dieu, par l'intermédiaire des esprits célestes, ses agents. En voulons-nous une preuve dans le récit du fait le plus simple? Sainte Eulalie s'échappe, durant la nuit, du toit paternel, elle se jette dans la première route qui s'offre à elle et s'égare bientôt; alors, errant à l'aventure, elle s'engage tantôt dans des marais, tantôt au travers des halliers qui déchirent ses membres délicats. Cependant, après avoir longtemps vagué, elle retrouve sa route. Le fait n'a au fond rien de surprenant; la sainte a pu, dès les premiers rayons de l'aurore, reconnaître les lieux et fixer sa marche. A l'époque où l'on écrivait l'acte de son martyre, on n'en jugeait pas ainsi. Cette circonstance si simple s'offrait aussitôt entourée d'une auréole de merveilleux; on n'admettait pas que sainte Eulalie eût pu *d'elle-même* reprendre la droite voie; un ange avait, disait-on, guidé ses pas.

Lorsque la malheureuse Agnès fut, par l'odieux raffinement de cruauté de ses persécuteurs, placée dans un lieu de débauche, pour y subir un martyre moral mille fois plus atroce, pour cette chaste vierge, que les supplices les plus horribles, la vertu seule de la sainte imposa longtemps au libertinage de ceux qui étaient tentés d'assouvir sur elle leur brutale passion. Plus éhonté que les autres, un jeune homme se présente, il s'efforce de faire céder à ses désirs bestiaux cette

---

<sup>424</sup> Apud Castellinum : *De inquisitione miraculorum*, p. 51.

<sup>425</sup> Epistola 34.

chrétienne qui n'a pour se défendre que le respect naturel qu'inspirent, même au vice, l'innocence et la pureté. Mais bientôt le sentiment de son forfait s'empare de lui. A ce regard d'indignation que jette sur lui la vierge, qui résiste en invoquant le Dieu protecteur de la vertu contre les attentats du méchant, le coupable s'émeut, s'arrête, une crainte religieuse s'empare de lui; il chancelle, sa vue se trouble et s'obscurcit, effet ordinaire de l'effroi. Mais pour l'auteur de l'acte du martyr, dans l'idée qu'il se représente de cette scène, l'ange du Seigneur a frappé le criminel de cécité. Cependant, revenu bientôt de son trouble, celui-ci recouvre l'usage de la lumière; alors, poursuivant toujours sa pensée, l'écrivain s'écrie que Dieu lui a rendu les yeux pour exaucer les prières de la sainte<sup>426</sup>.

Il existe même des faits qui ont cessé d'exciter notre étonnement, et dans lesquels personne n'est plus tenté de voir un effet particulier de l'action divine, le résultat d'une médiation directe du Créateur. Qu'un homme se rende aujourd'hui coupable de quelque crime odieux, nous reconnaissons dans cet acte le résultat d'une passion puissante que n'ont refrénée ni la conscience, ni la crainte du châtiment infligé par la loi, l'effet souvent d'une organisation vicieuse, d'une nature perverse, placée dans des conditions qui n'ont fait que favoriser davantage le développement de ses funestes penchants. Au moyen âge, rien de cela; toutes les actions criminelles de l'homme sont rapportées à l'influence du démon. Les anges peuvent aussi, suivant l'opinion alors admise, agir sur l'homme, exciter dans son âme des pensées, des désirs et des passions.

L'artiste voulait-il peindre un envieux, un luxurieux, un avare; il nous montrait un homme subjugué par un démon que, pour rendre l'image plus frappante, il plaçait sur ses épaules. Voyez les bas-reliefs de l'église de Moissac<sup>427</sup> et de celle de Tournay. L'homme méchant n'était plus ainsi qu'une machine dont le démon faisait jouer les rouages. Tant est grande souvent la puissance du penchant qui nous entraîne au mal, de la passion qui nous domine, qu'on conçoit qu'on ait pu croire autrefois que, dans ces moments, l'homme fût poussé par un être supérieur. C'est cette croyance qui rappelle l'exclamation placée par Virgile dans la bouche de Nisus :

Dine hunc ardorem mentibus addunt,  
An sua cuique Deus fit dira cupido?

La doctrine des Tao-ssé, tout en admettant, comme le christianisme, l'exis-

<sup>426</sup> Ruinart, *Acta martyrum sincera*.

<sup>427</sup> Laborde, *Monuments français*, t. V, pl. 12.



tence d'esprits intermédiaires entre l'homme et Dieu, pour gouverner le monde, laisse au moins plus de liberté à l'homme : « En général, les bonnes et les mauvaises actions naissent du cœur de l'homme, dit le *Livre des Récompenses et des Peines*; si son cœur forme une bonne pensée, les mauvais esprits disparaissent; s'il forme une pensée coupable, les trois carrières malheureuses apparaissent devant lui. C'est pourquoi les bons et les mauvais esprits accourent vers lui, suivant la pensée qu'il a formée, sans se faire attendre un instant<sup>428</sup>. » Ainsi, dans cette doctrine, c'est l'homme qui appelle le démon par sa faute, mais non pas le démon qui s'empare de l'homme pour le pousser au crime.

De nos jours, heureusement, on a rendu à l'homme sa liberté, on lui a restitué le mérite et le démérite de ses actions, en prenant de Dieu et du monde l'idée plus juste que rappellent ces belles paroles de Spinoza : *Concludimus itaque, nos per miracula Deum ejusque existentiam et providentiam cognoscere non posse, sed haec longa melius concludi et naturae fixo atque immutabili ordine*<sup>429</sup>. Et celles-ci : *Majus videtur esse miraculum, si Deus mundum semper uno eodemque certo atque immutabili ordine gubernaret, quam si leges, quas ipse in natura optime et ex mera libertate sancivit, propter stultitiam hominum abrogaret*<sup>430</sup>.

L'un des physiologistes les plus profonds de notre époque, M. Burdach, a dit, avec une égale vérité, en parlant de cette intervention de la divinité et des êtres supérieurs dans tous les événements d'ici-bas : « Ce serait supposer qu'en général, ou du moins dans certains cas particuliers, la marche légitime de la nature ne correspond point à la volonté de Dieu, puisque cette volonté aurait besoin d'intervenir immédiatement pour être remplie; idée manifestement païenne<sup>431</sup>. »

Ainsi ressort de plus en plus l'opposition entre la science moderne, qui ne voit que des agents physiques et des propriétés inhérentes aux choses, et la vieille théologie qui leur substitue des êtres individuels et raisonnables exécuteurs de la pensée divine. Strauss a développé, avec sa raison habituelle, cette vérité si saisissante. Je traduis ses propres paroles : « A mesure que l'humanité sortait du moyen âge et acceptait dans ses diverses applications le principe moderne, la croyance aux anges devait mourir peu à peu sur un sol si totalement étranger à celui sur lequel elle avait pris naissance. En effet, à considérer d'abord l'action des anges dans l'univers, il y a une contradiction formelle entre la manière actuelle d'envisager le monde et le système qui regarde les phénomènes naturels, tels que l'éclair et la foudre, les tremblements de terre, les pestes et bien d'autres, ou les

<sup>428</sup> Trad. Stanislas Julien, p. 512.

<sup>429</sup> *De Miraculis*, c. 6, ap. *Opera*, éd. Paulus, t. I. p. 239.

<sup>430</sup> *Cogitata metaphysica*, t. II, 9, p. 72.

<sup>431</sup> *Traité de Physiologie*, trad. Jourdan, t. V, p. 558.

événements de la vie humaine, tels que le salut inattendu de l'un, la fin subite de l'autre, comme autant de desseins particuliers de Dieu, réalisés immédiatement, en vue d'une fin déterminée. Il y a plus. Nous cherchons la cause première de ces phénomènes dans l'ordre de la nature, que nous réduisons à un ensemble dont toutes les parties s'enchaînent, sans jamais subordonner directement l'une de ces parties à Dieu, comme cause. D'autre part, pour ce qui est des relations des anges avec Dieu, le système de Copernic est venu faire évanouir le lieu où l'antiquité juive et chrétienne se représentait le trône du Tout-Puissant, entouré de ses anges. Depuis que le ciel constellé n'est plus considéré comme une sphère solide (*firmamentum*), étendue au-dessus de la terre, et servant de cloison séparant les cieux matériels et spirituels, et qu'à raison de l'étendue indéfinie des premiers, on ne doit pas chercher le paradis au delà, mais en deçà, Dieu ne peut pas être au-dessus des étoiles, autrement qu'il n'est en nous et autour de nous. Les anges, à leur tour, doivent descendre toujours davantage dans ce monde constellé et ne plus s'offrir aux théologiens modernes, que comme les habitants supposés d'autres astres. Or, ce mode d'existence est radicalement différent de celui qu'attribuaient aux anges les Juifs et les premiers chrétiens.

## XX

### SUR LA SORCELLERIE

« La sorcellerie fut une longue hallucination qui, dit M. Littré<sup>432</sup>, pendant plusieurs siècles, affligea l'humanité. La multitude prodigieuse de sorciers qui tombèrent sous les coups d'une justice insensée démontre à quel point les maladies intellectuelles se communiquent et persistent avec force, puisque les bûchers ne les arrêtaient pas et qu'ils mouraient tous avouant leurs relations avec le démon. Tout cela était faux, ils l'affirmaient et mouraient en l'affirmant ! » Que devient alors le mot de Pascal : « Je crois aisément des témoins qui se laissent égorger ? » Ces persécutions exercées contre les sorciers nous rappellent, en effet, celles qui furent dirigées contre les premiers chrétiens, et dans lesquelles on vit aussi des milliers d'infortunés expirer dans les tortures, en affirmant la vérité des faits qu'ils croyaient avec une foi non moins vive que celle des sorciers. Les uns s'imaginaient être inspirés par Dieu, les autres par le démon ; voilà quelle était toute la différence. Au moyen âge, la crainte des supplices éternels remplaça le désir de la béatitude qui animait le néophyte des premiers siècles de la foi. Et comme l'a dit avec justesse M. Ch. Louandre, dans un article plein d'intérêt sur le diable<sup>433</sup>, « pendant cette période Satan a inspiré plus de frayeur que Dieu n'a inspiré d'amour ». Que l'on ne pense pas qu'il y ait de l'exagération à rapprocher le nombre des martyrs de celui des sorciers, qui ont péri victimes de la superstition populaire, voici les faits : « La population était à la lettre divisée en sorciers et ensorcelés. » Delrio raconte que cinq cents sorciers furent exécutés à Genève en 1515, dans le cours de trois mois. Un millier, dit Barthélemy de Spina, périt en une année dans le diocèse de Côme, et les années suivantes, terme moyen, on en brûlait une centaine. En Lorraine, de 1580 à 1595, Remigius se vante d'en avoir fait brûler neuf cents. En France, la multitude des exécutions, vers l'an 1570, est incroyable. Le sorcier connu sous le nom de Trois-Échelles, donna à Charles IX, lorsqu'il était en Poitou, le noun de douze cents de ses complices ; telle est du moins la version la plus modérée et la plus raisonnable de cette histoire ; car

---

<sup>432</sup> *Revue des Deux Mondes*, tome XXI, nouvelle série : Les grandes épidémies. Comp. Alexandre Tuetey, *La sorcellerie au pays de Montbéliard*, avec préface d'Alfred Maury.

<sup>433</sup> *Revue des Deux Mondes*, t. XXXI, 15 août 1842 p. 595.

l'auteur du *Journal de Henri III* en porte le nombre à trois mille. Bodin ajoute encore un zéro, ce qui fait trente mille.

A l'exemple des autres pays de l'Europe, l'Angleterre alluma ses bûchers et, suivant Barrington, 30.000 individus furent victimes de ces stupides accusations<sup>434</sup>. Dans aucun pays, peut-être, la superstition ne fut plus sotte et plus sanguinaire qu'en Écosse. Aussi trouve-t-on, au greffe de la Cour d'Édimbourg une foule d'arrêts, rendus de 1572 à 1625, et qui se résument par ces mots : « convaincus et brûlés ». Le dernier jugement rendu sur cette matière est celui du 3 mai 1708 qui condamna Elspet Rule à avoir la joue brûlée et à être bannie d'Écosse à perpétuité, et la dernière exécution à mort est celle d'une vieille femme de la paroisse de Loth, condamnée par le shérif Davidross, député de Caithness. Cette malheureuse, conduite par un froid intense et presque nue au lieu du supplice, se précipita avec une sorte d'empressement dans les flammes.

Dans l'Allemagne, plus spécialement désignée dans la bulle d'Innocent VIII, qui prescrivait les poursuites les plus rigoureuses contre les magiciens, cette contagion fit des ravages incroyables. Bamberg, Paderborn, Trèves, Wurtzbourg, furent, pendant un siècle et demi, les points où elle fit le plus de mal. Cependant, après l'introduction des procédures par commission, aucune partie de la confédération germanique n'échappa à sa funeste influence. Hauber a dressé, dans la *Bibliothèque Magique*, le catalogue des exécutions des sorciers qui eurent lieu de 1627 à 1629. A Wurtzbourg, pendant deux mois et demi, plus de cent cinquante individus montèrent sur le bûcher. Dans le petit district de Linden, qui comptait à peine six cents habitants, trente personnes furent mises à mort de 1660 à 1664<sup>435</sup>.

Pour se former une idée de la procédure dont ces malheureux sorciers étaient devenus l'objet, il faut lire l'ouvrage intitulé : *Discours exécrationnels des sorciers, ensemble leur procès fait depuis deux ans, avec une instruction pour un juge en fait de sorcellerie*, par Henri Boguet, grand juge au comté de Bourgogne<sup>436</sup>. Le lecteur pourra juger du degré d'ignorance

qui existait encore à cette époque. Un greffier inscrivait gravement une déclaration, telle que celle de Françoise Secretain, qui avouait s'être rendue au sabbat sur un bâton blanc, y avoir dansé et battu l'eau pour faire la grêle. Tout cependant dénonçait le dérangement d'esprit de ces femmes, dont l'une était même atteinte de convulsions nerveuses durant son interrogatoire ; mais on voulait voir

<sup>434</sup> Observations sur le 20<sup>e</sup> statut de Henri IV.

<sup>435</sup> Voyez un article sur la magie tiré du *Foreign quarterly Review*, dans le numéro de juillet 1830 de la *Revue Britannique*, 2<sup>e</sup> série, t. I, p. 8.

<sup>436</sup> Paris, 1603.

le démon partout, jusque dans les crachats mêlés de sang et de pus que les malades rejetaient avec effort, jusque dans la pluie qui survint durant le jugement. Les sorciers, dit Boguet, laissaient échapper par la bouche des démons sous forme de pelotes rouges et noires ; et puis il ajoute que Satan s'éleva dans les airs, au milieu d'une fumée épaisse qui se résolvait en pluie.

Sprengel cite un de ses confrères, l'inquisiteur Cumanus, qui, ayant fait brûler quarante et une sorcières dans la seule année 1485, et dans un seul comté, *in comitatu Burbiac*, ne laissait pas néanmoins d'y continuer ses poursuites. — Des visionnaires d'un autre genre n'ont pas été davantage épargnés. Sous Cromwell, Jacques Naylor fut condamné au pilori et à la prison, pour avoir soutenu que J.-C. résidait en lui, et, avant lui, des illuminés avaient été mis à mort sous les règnes de Henry VIII et d'Élisabeth<sup>437</sup>. Sprengel, dans *Malleus maleficorum*, dit encore que c'est par le prestige des sorciers que des hommes sont transformés en bêtes, et il donne comme exemple une jeune fille qui, par suite d'un maléfice, fut changée en jument, à ses propres yeux et aux yeux de ceux qui la regardaient. Le bienheureux Macaire, devant qui elle fut conduite, la reconnut pour femme et la délivra de cette illusion démoniaque<sup>438</sup>.

---

<sup>437</sup> Abbé Grégoire, *Histoire des sectes religieuses*, t. II, p. 20.

<sup>438</sup> Parchappe, *Recherches historiques sur les démoniaques et la sorcellerie*, Rouen, 1843.

## Table des matières

### LES FÉES AU MOYEN AGE

Chapitre I : Les Parques et les déesses-mères .....	5
Chapitre II : Les fées.....	16
Chapitre III : Les esprits fantastiques des peuples du nord.....	36

### NOTICES DE FOLKLORE ET D'HISTOIRE

I	De l'origine païenne des fêtes de Noël, de Pâques et de la Saint-Jean-Baptiste.....	57
II	De l'origine païenne du Sabbat au moyen âge .....	60
III	De l'identification du dieu Wodan avec Mercure.....	62
IV	De la parenté des démons incubes avec les nains .....	65
V	Affinité entre les statues de la Vierge Marie et celles de Maya et d'Isis .....	66
VI	Les saints porte-christ, porte-croix ou porteurs de stigmates .....	67
VII	Sur les bâtons plantés par les saints en terre qui reverdissent.....	69
VIII	Sur la mort de Moïse et les rites funéraires chez les juifs .....	71
IX	De la représentation figurée des anges dans les églises latines et dans les églises grecques.....	73
X	Des symboles chrétiens dans les catacombes .....	75
XI	Sur l'orientation des églises.....	79
XII	Des représentations de dieu le père .....	82
XIII	Des représentations de Jésus en croix.....	86
XIV	Sur les anges psychopompes.....	90
XV	Des figures de l'âme .....	93
XVI	Des représentations de la fin du monde.....	95
XVII	Sur la légende des mages .....	98
XVIII	La fête des rois-mages .....	101
XIX	Sur les miracles.....	103
XX	Sur la sorcellerie.....	107

*LES FÉES AU MOYEN ÂGE*



© Arbre d'Or, Genève, janvier 2007  
<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : © Igor Paratte

Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS/PhC

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle. Sa diffusion est interdite.